Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Rose Gauthey illustrant la nouvelle « *Le pont* ».

5e Année. — N° 43. Juin 1957
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 800 *frs.*)
1 an : — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.550 *frs.*)

Au sommaire du numéro de Juillet de



vous pourrez lire entre autres :

RAFFLES ET LE RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

par BARRY PEROWNE

•

LA PORTE OUVERTE

par RAFAEL SABATINI

•

L'AUBE ROUGE

par RAOUL WHITFIELD

•

PAS DE SERPENTS A HAWAÏ

par JUANITA SHERIDAN

•

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le poids du mal

(No man pursueth)

par WARD MOORE

Ward Moore est bien connu maintenant des lecteurs de « Fiction » (1). *Le thème extérieur de sa présente nouvelle est celui des univers parallèles. Cette idée avait déjà été émise par les Grecs ; H. G. Wells l'a rendue célèbre dans son roman* « Mr. Barnstaple chez les hommes-dieux ».

Tout récemment, le célèbre astronome de Cambridge, R. Lyttletown, dans son ouvrage « The modern Universe », *a déclaré que scientifiquement l'existence des univers parallèles était tout à fait possible et que la théorie de la création continue de la matière, soutenue par l'Ecole de Cambridge, y trouvait sa justification.*

Ce qu'il y a de profondément original dans l'idée de Ward Moore, c'est que le voyage dans les univers parallèles, la dislocation de l'espace et du temps, ne s'y effectuent pas au hasard. Elle est au contraire due à des forces dont l'auteur ne précise pas la nature, mais dont le but est de donner à l'humanité une profonde leçon de morale.



UN des menus faits significatifs qu'Hésione remarqua ce dimanche matin fut la présentation de toutes les dernières éditions des journaux, qui étaient pliés avec leur première page apparente au lieu de celle des bandes dessinées. CINQ NOUVEAUX AVIONS DISPARAISSENT, titrait un organe modéré. SINGULIÈRES COINCIDENCES DANS LES RÉCITS DE VICTIMES D'AMNÉSIE, annonçait un autre. UNE JOLIE FILLE FRAPPÉE D'AMNÉSIE - HISTOIRE INCOHÉRENTE, proclamait une feuille à sensation. Hésione acheta le « *Herald Tribune* » et en déposa la plus grande partie sur le tabouret à côté d'elle, ne gardant que les pages des nouvelles et des spectacles.

— « Donnez-moi simplement un café, » dit-elle au garçon en lui adressant un sourire machinal comme s'il eût été un spectateur — ce que, bien entendu, il était en puissance. « Je verrai ensuite si j'ai faim ou non. »

Elle ne fit guère que jeter les yeux sur l'article de la page théâtrale où se détachaient ces lignes : *Depuis vingt-quatre semaines que le* « Brassbound » *de Shaw tient l'affiche, l'interprétation de Lady Cicely*

(1) Voir nº 9 : « *Un homme jaugé* » ; nº 23 : « *L'aube des nouveaux jours* » ; nº 24 : « *Les nouveaux jours* » ; nº 32 : « *Cercle vicieux* ».

par Hésione Hadstone conserve toute sa fraîcheur et son éclat. La grande artiste a trouvé là un rôle convenant parfaitement à son talent. Elle incarnera, la saison prochaine, Lady Macbeth. Elle ne relut même pas ces louanges et tourna la page pour prendre connaissance des nouvelles tout en buvant à petites gorgées sa seconde tasse de café.

Les cinq avions perdus — un appareil de la TWA entre Chicago et Los Angeles, un Delta à destination de Memphis, un B-51 au départ de La Guardia, et deux petits avions de tourisme, l'un dans le Vermont, l'autre dans l'Ohio — portaient le total à vingt-neuf pour la semaine et à quatre-vingt-un depuis que le phénomène était devenu épidémique. La C.A.A. délibérait pour savoir si elle devait interdire tout décollage. Au Sénat, on parlait de sabotages communistes, malgré des nouvelles qui avaient filtré à travers le rideau de fer, la semaine précédente, et selon lesquelles des avions disparaissaient en Union Soviétique et en Chine aussi bien que partout ailleurs dans le monde. Ni les météorologues ni les ingénieurs de l'aéronautique n'avaient d'explications satisfaisantes à offrir.

Quant aux amnésiques, il n'existait encore entre eux et les avions disparus d'autre rapport que le nombre croissant des cas au cours du dernier mois. Les journaux qualifiaient ces personnes d'amnésiques, mais autant qu'Hésione pouvait s'en rendre compte, il s'agissait simplement d'hommes et de femmes — et, le plus surprenant, d'enfants aussi — qui souffraient apparemment d'hallucinations particulières pendant une sorte d'obnubilation cérébrale pouvant durer de quelques minutes à plusieurs jours. La relation de leurs mésaventures ne fournissait aucun indice permettant de remonter à la cause. Des gens au volant de leur voiture s'étaient trouvés sur des routes qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de prendre, souvent à une distance considérable de leur vraie destination. Ils avaient roulé normalement jusque-là — tous étaient d'accord sur ce point — lentement ou vite selon leur disposition, lorsque le paysage familier avait été soudain remplacé par un autre totalement étranger. Parfois leur voiture ne roulait plus sur la route, mais cahotait dans des terres labourées ou dans le lit de torrents desséchés. Même quand les roues ne quittaient pas la chaussée, celle-ci changeait brusquement de nature ; le ciment devenait du macadam ou du sable goudronné, ou encore du gravier, des pavés ou de la terre compressée. Souvent, les panneaux indicateurs portaient des inscriptions dans une langue étrangère.

Pris de terreur, les amnésiques parlaient à leur retour de gens en costumes insolites — « travesti » était le mot qui revenait le plus fréquemment dans leurs descriptions, et souvent le seul qui eût un sens —, de gens rarement accueillants, la plupart du temps hostiles, et toujours extraordinaires. Les voyageurs dépaysés, fuyant leur cauchemar en voiture ou à pied, se retrouvaient soudain aux Etats-Unis, demandant d'un air abasourdi de l'aide ou une explication.

Des aventures semblables arrivaient à d'autres personnes. En allant, chez elles, du réfrigérateur à la sorbetière, des ménagères entraient dans des pièces inconnues ou marchaient dans des rues étranges. Un pas ou deux et elles pouvaient se retrouver dans leur cuisine, convaincues d'avoir

été le jouet d'une illusion momentanée ; mais parfois elles se déplaçaient pendant des jours dans un milieu étranger, à dix, cent, cinq cents kilomètres de leur domicile, avant de revenir dans leur monde familier.

— « De quoi vous étonner, n'est-ce pas, miss Hadstone? »

Hésione sursauta, puis tourna son sourire du modèle « vous-êtes-un-de-mes-admirateurs » sur l'homme qui lisait le « *Herald Tribune* » par-dessus son épaule. Elle ne le connaissait pas, bien qu'il eût un peu l'allure d'un agent artistique impécunieux, mais depuis cinq ans elle ne s'étonnait plus d'être reconnue par des étrangers. Elle approuva d'un signe de tête, pas trop encourageant (les individus dans la débine essayaient souvent d'emprunter de l'argent ; les hommes pensaient souvent que les actrices — premiers rôles ou figurantes — étaient de conquête facile), mais pas trop revêche non plus. Il pouvait ne pas être un spectateur pour Shaw ou Shakespeare, mais la popularité n'avait jamais nui à personne au théâtre.

« Et ils ont la frousse. Tous l'ont. Parce qu'ils ne peuvent pas s'expliquer la chose. »

— « C'est effrayant, » dit simplement Hésione.

— « Seulement parce que les gens ne savent pas ce qui se passe, » commenta l'homme, s'asseyant sur le tabouret à côté d'elle et enlevant son chapeau pour révéler un crâne chauve et luisant sur lequel étaient ramenées en éventail des pincées de cheveux d'un brun sale. « Parce qu'ils ne veulent pas savoir. »

— « Comment cela? » fit Hésione, prenant son accent incrédule. « Sûrement que tous brûlent de savoir. »

— « Vraiment? » demanda-t-il avec affabilité. « Pourtant, quand on veut le leur dire, ils se moquent de vous. »

Hésione leva les sourcils.

— « Peterberry, » dit l'homme, se présentant. « Alonso Peterberry. Connu parfois comme le mordu numéro un de la science-fiction américaine. »

— « Oh ! » murmura Hésione, se reculant légèrement comme par crainte de la contagion.

— « Mais j'ai envoyé l'explication à tous les magazines de S. F. du monde et je parie qu'ils l'imprimeront tous. »

— « C'est très intéressant, Mr. Peterberry, » dit Hésione, regroupant les feuillets de son « *Herald Tribune* » et prenant son ticket de consommation.

— « Vous ne voudriez pas avoir des détails? »

— « Oh ! si, mais à vrai dire je suis pressée... »

— « Je vais abréger. Il s'est produit un gauchissement du continuum espace-temps. »

— « Pardon? »

Mr. Peterberry tira de sa poche une enveloppe crasseuse, la considéra avec curiosité comme s'il la voyait pour la première fois, et la déchira en deux. Puis il prit un crayon et traça une ligne droite au long de chacune des moitiés de l'enveloppe.

— « Une seule dimension, » expliqua-t-il. « Un continuum spatial à une seule dimension. »

— « Je vois, » concéda Hésione qui ne voyait rien du tout.

Il mit debout un des morceaux d'enveloppe de façon que les lignes se rencontrent perpendiculairement. « Gauchissement d'un continuum spatial à une seule dimension, » annonça-t-il triomphalement.

— « Mais... »

— « Imaginez quatre dimensions au lieu d'une. Longueur, largeur, hauteur et temps. Un continuum espace-*temps*. Faites-lui subir la même opération. C'est ce qui s'est produit. Un avion — ou une voiture ou un homme — suit cette ligne... » (il la désigna d'un ongle rongé) « dans notre continuum espace-temps normal. Il touche le point de fracture ici. Soudain il se trouve dans un continuum différent. Quand il revient — s'il revient — il ne se retrouve pas à son point de départ. Parce que la terre tourne (je n'ai pas vérifié minutieusement, mais jusqu'ici il ne semble pas y avoir eu de cas de voyageurs allant d'ouest en est) et parce que le temps passe. Logique? »

— « Oui, » convint Hésione, étourdie. « Mais... »

— « Maintenant vous voulez savoir ce qui a causé ce gauchissement? »

— « Non. En vérité, je... »

— « Tout ce que je puis dire, c'est que ce doit être une force formidable, telle que l'énergie solaire. D'une sorte inconnue des physiciens. Elle pourrait expliquer certains des anciens miracles mieux que Velikovsky. »

— « Je vois. »

— « C'est parce que je m'y connais en science-fiction, » dit Mr. Peterberry avec un sourire satisfait. « Le plaisir a été pour moi, miss Hadstone. »

* * *

Elle commanda une troisième tasse de café et deux œufs. Elle avait affreusement mal dormi, surexcitée par l'accueil enthousiaste du public du samedi soir et minée par la peur obsédante ressentie par chacun au cours du dernier mois. Si les pilules somnifères ne lui avaient causé une répulsion maladive, elle en aurait certainement pris une, mais depuis que Catherine...

Aussi, ce dimanche matin, au lieu de dormir jusqu'à midi, puis de lire tout en prenant son petit déjeuner au lit ce merveilleux article que Brooks Atkinson lui avait consacré, elle s'était levée dès 9 heures et était allée prendre le café à un comptoir de *drugstore*. Elle avait pensé qu'un peu de marche dans l'air frais de cette matinée de printemps lui ferait du bien ; mais elle avait rencontré Mr. Peterberry. Lequel n'avait fait qu'augmenter son trouble.

Devait-elle retourner à l'hôtel et demander sa voiture pour faire une promenade dans Long Island ou jusqu'à Westchester? Après tout, mieux valait peut-être marcher, marcher jusqu'à être rompue de fatigue. Pas de

représentation ce soir ; au lit à 8 ou 9 heures au plus tard ; le tour du cadran. Evasion.

La rue bordée de maisons de grès brun aménagées en magasins était si banale... trop banale... S'il lui arrivait d'entrer dans... dans quoi les amnésiques entraient-ils donc? Dans cette chose gauchie dont avait parlé Mr. Peterberry. J'ai quarante et un ans, pensa-t-elle, et j'ai peur. Besoin de crier : Maman ! Maman ! Sanctuaire.

Stupide, parce que le sanctuaire était pour ceux qui avaient commis un crime et cherchaient à échapper à la vengeance. Elle n'avait jamais rien fait de plus répréhensible que de conduire à quatre-vingt-dix à l'heure dans une zone où la vitesse était limitée à quarante-cinq. Et elle avait payé l'amende. Je suis en train de perdre la tête.

Le sanctuaire aussi était de grès brun ; deux bâtiments contigus, réaménagés en un temple au frais silence, l'Eglise du Déluge Universel, probablement avec une cure, ou des bureaux synodaux, ou des services sociaux — ou les trois — à l'étage. Il n'y avait guère plus de deux douzaines de fidèles ou d'oisifs dans les bancs de bois, reniflant doucement l'odeur fade de vieux linge blanchi. Sur un harmonium mal accordé, quelqu'un martelait « *Les brebis peuvent paître sans crainte* ». « Cher Jean-Sébastien, » pensa Hésione, « je saigne pour toi à chaque coup frappé sur ce clavier. Sauf pour les enterrements, il y a vingt-cinq ans que je ne suis entrée dans un lieu de prières ; à tant faire que d'en reprendre le chemin, j'aurais pu du moins choisir une église épiscopale, congrégationaliste ou unitarienne. Laissez-moi rectifier votre affirmation, Mr. Peterberry ; ce n'est pas l'espace-temps qui a été gauchi, c'est moi, simplement. »

— « ... des pécheurs, nous tous, » criait le prédicateur d'une voix bien trop forte pour la salle et le nombre de ses auditeurs. L'intonation n'y était pas non plus. Hésione avait cru vaguement qu'on enseignait ces choses aux pasteurs au cours de leurs études. Peut-être seulement à ceux des sectes les plus importantes ; du point de vue des fidèles de ce modeste temple, de telles préparations devaient nuire à la sincérité.

— « ... le péché, le péché affreux, non suivi de repentir... »

La luxure, pensa Hésione, revoyant en un instant une vie singulièrement irréprochable. Tous en sont obsédés, excepté Shaw ; si j'avais pu jouer Lady Cicely il y a soixante ans...

— « ... le bien reste isolé, mais le mal engendre le mal. Oh ! mes amis, mes frères pécheurs, je suis un homme terriblement ignorant et je ne cherche pas à passer pour un savant. Je ne connais rien à la science ; le jargon de la physique et de la psychanalyse m'échappe totalement. Mais je sais ceci, et je vous le dis pour que vous y réfléchissiez et que vous en teniez compte : les catastrophes actuelles, les désastres et la peur des désastres qui ébranlent le monde et que les hommes de science ne peuvent expliquer sont le résultat du mal, de tout le mal collectif qui a été fait depuis Adam... »

« J'imagine qu'ils se retourneraient tous pour me dévisager si je

m'éclipsais maintenant. Penseraient que j'essaye de couper à la quête. Pourquoi suis-je entrée? Ah ! oui ; j'avais peur... »

— « ... comme un iceberg, si trompeur, si majestueux, si dangereux, flottant sans paraître sentir les vagues qui lui donnent l'assaut, et culbutant soudain pour nous révéler à tous la face hideuse du mal, génératrice d'une force terrible, inimaginable. Oh ! mes amis, croyez-moi quand je vous le dis : tel est le monde. Le monde de l'homme, le monde des pécheurs, le monde de la méchanceté et de la culpabilité. Le monde a vogué librement — en apparence — pendant des siècles et des siècles, mais pendant tout ce temps le mal s'accumulait, méfait sur méfait, péché sur péché, jusqu'à ce que finalement aujourd'hui le poids soit devenu trop lourd à porter et que ce monde pervers se soit changé en tortue. Par quel moyen le remettre d'aplomb? Par la repentance, seulement par la repentance... »

Se repentir dans la poussière et l'hydrogène. Culpabilité. Le jargon de la psychanalyse ne la dépassait pas, *elle* ; presque tous ceux qu'elle fréquentait avaient été s'allonger sur la couche du psychanalyste pour y chercher l'absolution. Paul l'avait fait pendant des années — peut-être y allait-il toujours. Elle connaissait si peu Paul, ses sentiments, ses pensées, et pourtant leur mariage leur donnait satisfaction à tous les deux ; il y avait quinze ans qu'il durait, sur la base du respect mutuel. Si différent de sa première atroce aventure avec Maurice — elle ne parvenait pas à se représenter celui-ci comme son ancien mari et le père de son enfant — cette aventure qui n'avait pris fin que lorsque Catherine...

Maurice avait été un monstre de cruauté — plein de désirs agressifs, aurait dit le psychanalyste. Il avait d'abord essayé de la séduire, comme il avait séduit sa sœur Catherine, et c'est seulement après qu'elle l'eut repoussé pendant des mois qu'il lui avait offert le mariage. Puis, tandis qu'elle était encore enceinte de Peggy, il avait recommencé avec Catherine. Sa sœur. Et Catherine avait pris une trop forte dose de pilules somnifères. Même après vingt ans, Hésione en était encore secouée d'horreur.

Le morceau joué à l'harmonium lui était inconnu. En tout cas, ayant moins de vitalité que du Bach, il se laissait massacrer plus facilement. Le plateau de la quête, semblable à une ancienne bassinoire sans couvercle, fut poussé sur ses genoux. Elle fouilla dans son sac, laissa tomber un dollar dans le plateau, se leva et sortit.

***

Entre le moment où Hésione avait fait la connaissance de Mr. Peterberry et celui où elle quitta l'Eglise du Déluge Universel, un chasseur à réaction disparut près de Denver, trente-trois amnésiques entrèrent dans d'autres mondes et cinquante-deux revinrent d'excursions qui avaient duré de quelques secondes à plusieurs jours. Pendant qu'un taxi l'emmenait jusqu'à la 57ᵉ Rue, un stratocuiser disparut ; pendant qu'elle écoutait un récital d'œuvres pour piano de Haydn, Schubert, Berlioz,

Brahms et Ravel, quatre avions se perdirent, quarante et un amnésiques disparurent et trente-huit firent leur réapparition.

Comme elle arrivait à son hôtel, un autre... Mais la répétition avait un effet anesthésique qui faisait paraître les accidents de moins en moins remarquables. La peur d'Hésione s'émoussait jusqu'à faire place au fatalisme ; s'il y avait au milieu de son vestibule une trappe s'ouvrant sur autre part dans l'espace et le temps, eh bien, qu'il y en ait donc une !

Lila, sa domestique noire, l'attendait dans sa chambre.

— « J'ai pensé que vous auriez besoin de moi, miss Zione. Vous voulez que je prépare votre bain? »

— « Pourquoi êtes-vous si dévouée, Lila? Je n'espérais pas vous voir avant demain après-midi. Oui, préparez-moi mon bain. Vous êtes-vous commandé quelque chose à manger? »

Lila répondit à ses questions successives tout en se dirigeant vers la salle de bains et Hésione se laissa tomber avec plaisir dans la chaise longue.

— « Vous me payez bien et vous n'êtes pas trop exigeante. Ça ne me dérange pas de venir voir ce qu'il vous faut. Non m'ame, je n'en suis pas pour bâcler mon service dès que vous avez le dos tourné. »

Quand Lila ressortit de la salle de bains, Hésione dit :

— « Eh bien, bâclez le service maintenant, voulez-vous? Et pour l'amour du ciel, allez vous chercher quelque chose à manger avec vos cocktails. Et quelque chose de bon pour moi. Un pot de café et... et un steak, je pense, et un dessert nourrissant. Et vous me préparerez ma chemise de nuit, n'est-ce pas? Je vais dormir... dormir... »

Lila, dans la chaise longue, avait presque fini son troisième cocktail et Hésione, au lit, tournait son gâteau dans ses doigts quand le téléphone sonna. Lila se leva, mais Hésione prit le récepteur.

— « Mrs. Drummond? On vous demande personnellement de San Fernando, Californie. »

Paul — puisqu'elle était miss Hadstone pour tout le monde sauf lui. Quelque chose n'allait pas... Peggy? Peut-être que Paul était simplement...

— « Allô ! Hezzy? »

— « Paul ! Qu'y a-t-il? Peggy?... »

— « Oui, mais elle va bien maintenant. Je t'assure, Hezzy. »

— « Que lui est-il arrivé? »

— « Des pilules somnifères. Esther Daniels, sa camarade de chambre... »

— « Des pilules somnifères? Oh ! non, Paul. »

— « C'est peut-être un accident. Ils ne savent pas encore... »

— « Qui ça, *ils?* La police ? »

— « Non, non. Les médecins. Elle est hospitalisée aux « Cèdres ». Tout à fait hors de danger. Tu peux me croire, Hezzy. »

— « Paul, est-ce qu'Esther Daniels sait pourquoi? »

— « Ecoute, je te dis que c'est peut-être un simple accident. En tout cas, non, elle n'a pas la moindre idée de ce qui aurait pu pousser Peggy à faire une chose pareille. Elle m'a appelé aussitôt après avoir alerté le

médecin. J'étais aux « Cèdres » dix minutes après que Peggy y avait été amenée. »

— « Merci, Paul. Ecoute, je rentre tout de suite là-bas. »

— « Bien sûr. Même si c'est un accident, elle aura besoin de ta présence. Et à plus forte raison si ça n'en est pas un. »

Hésione était légèrement embarrassée par l'émotion inaccoutumée de son mari.

— « Je vais prendre l'avion, » dit-elle. « Ce soir. »

— « Oui, j'irai te chercher à Burbank et te conduirai aussitôt à l'hôpital. Gaetano ne dira rien ; Belle peut s'occuper de tout pendant encore une semaine. »

— « Je suis sûre que Jules ne nous créera pas d'ennuis ; je l'appellerai tout de suite. Est-ce que tu as pu la voir? »

— « Peggy? Non. Mais le docteur m'a assuré qu'elle était absolument hors de danger. »

— « Bon. Je te télégraphierai quel avion je prends. A demain matin. »

— « Bonne nuit alors. »

— « Bonne n... Oh ! Paul, non, je ne peux pas ! »

— « Quoi? Je ne comprends pas. Allô ! Allô ! »

— « Paul, j'ai peur. Plus : je suis terrifiée. Je ne peux pas prendre l'avion. Pas depuis que cette chose... tous ces avions qui disparaissent. »

— « Oui, oui. Tu as raison. Il ne faut pas. J'oubliais. Alors écoute, Hezzy, tout ira bien. Je te téléphonerai régulièrement et dès que Peggy sera levée tu pourras lui parler. Elle est dans la chambre numéro... »

— « Non, je te rejoins. Il le faut. Mais pas par avion. Je vais prendre la voiture. »

— « Mais c'est impossible. C'est si long par la route. »

— « Pas si Lila vient avec moi et que nous conduisions à tour de rôle. Voulez-vous venir avec moi en Californie, Lila? Vous me relaierez au volant. Peggy a besoin de moi. » Elle regarda à l'autre bout de la pièce. Lila préparait méthodiquement une valise.

— « Prête quand vous le serez. »

— « Je te téléphonerai dans... mettons quatre heures. Cela fera 8 heures chez toi en Californie. »

— « Parfait. Mais... »

— « A bientôt. Il faut que je me dépêche. »

***

Qu'est-ce qui avait pu pousser Puggy — dans son désarroi elle reprenait l'ancien nom d'affection qu'elle avait donné à sa fille jusqu'à ce que celle-ci l'eût stupéfiée en proclamant dans une crise de larmes qu'elle avait horreur, véritablement horreur, de cet affreux nom — qu'est-ce qui avait pu la pousser à une telle extrémité? Desserrant consciemment ses doigts sur le volant, puis les resserrant inconsciemment, Hésione pressa un peu plus sur l'accélérateur. Elle n'était pas une mère à raffoler stupidement de sa fille — elle tirait quelque orgueil à s'en être toujours gardée.

Elle ne se disait pas que Peggy était belle, admirée, brillante, douée, heureuse, qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait dans la vie. A ses yeux impartiaux, Peggy était quelconque — plaisamment et parfois même adorablement quelconque — avec une tendance à la timidité et aux sautes d'humeur. Elle ne savait pas si sa fille était admirée ; elle craignait que non — sauf, peut-être, de façon indirecte en tant que fille d'une actrice en renom — et elle doutait qu'elle eût des talents particuliers. Pourtant...

— « Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille? »

— « Un homme, » répondit simplement Lila. « Aucun n'en vaut la peine, mais les femmes continuent quand même à se tourmenter à cause d'eux. Je prends le volant maintenant? »

Hésione jeta un coup d'œil sur la montre de bord.

— « J'arrêterai à la prochaine ville pour téléphoner à Paul. Nous changerons à ce moment-là. Des hommes? Je n'aurais pas pensé que Peggy... » Elle n'aurait pas pensé que Catherine se serait laissée prendre non plus. Peggy était la nièce que Catherine n'avait pas connue. Quelle sottise. L'hérédité.

Si Peggy avait été séduite comme l'avait été Catherine? Des hommes sont morts — et les vers les ont rongés — mais pas d'amour. Mais les femmes? Elle eut une légère crispation de dégoût ; elle était Lady Cicely en ce moment d'extrême excitation, éternellement vestale. Mais elle était aussi Lady Macbeth : *Je sais le tendre amour d'une mère pour l'enfant qui la tète* — quoique, à dire vrai, Peggy eût été élevée au biberon presque dès sa naissance. La fatigue et l'émotion lui donnaient une sensation d'ivresse ; téléphoner...

Elle dut attendre si longtemps la communication que ses genoux tremblaient sous elle dans l'étroite cabine. Paul absent? Appelé d'urgence à l'hôpital? « Votre belle-fille, Mr. Drummond ; vous devriez peut-être... » Enfin, soudain, Paul : « Allô ! Allô ! »

La ligne était mauvaise et l'opératrice ne cessait d'intervenir pour demander d'insérer de nouvelles pièces de monnaie ; elle fouillait dans son sac tout en écoutant les encouragements de son mari ; elle n'avait pas besoin d'appeler l'hôpital ; demain. L'état de Peggy s'était beaucoup amélioré ; ne te fais pas de mauvais sang, Hezzy...

Elle se débarrassa de ses chaussures et s'étendit sur le siège arrière ; Lila l'enveloppa dans sa robe de chambre. Hier soir... hier soir était si loin. Dans l'acte I elle formait le trio avec le capitaine Brassbound et Sir Howard ; ce n'était qu'à l'acte II qu'elle interprétait de longs passages en solo, puis venaient les duos de l'acte III. (Granville Barker disait que Shaw devait se jouer comme un opéra, avec des pauses après chaque tirade comme si l'on attendait l'ovation qui suit un aria.) Elle avait été si surexcitée après le baisser du rideau final qu'elle n'avait pu trouver le sommeil. Maintenant elle ne le trouvait pas non plus.

— « Lila? »

— « Oui, miss Zione? »

— « Si je l'avais amenée dans l'est avec moi... Mais il semblait y avoir

tant de bonnes raisons, je ne sais pas. Je lui ai demandé si elle voulait venir. Nous en avons discuté longuement. Il lui aurait fallu se faire de nouvelles relations, et Peggy... D'ailleurs, cela semblait lui être égal de rester. »

— « Elle a vingt ans, n'est-ce pas? »

— « Oui. Presque vingt et un. »

— « Vous avez eu vingt ans, est-ce que vous attendiez de votre maman qu'elle vous dise ce qu'il fallait faire ou non? »

— « Maman était morte ; nous restions seules, ma grande sœur Catherine et moi. De plus, je me suis mariée à dix-neuf ans. »

— « Vous comprenez ce que je veux dire? »

— « Je n'en suis pas sûre. Vous voulez dire que je ne suis plus responsable de Peggy après un certain âge? »

— « Quelque chose comme ça. Vous faites ce que vous devez faire quand ils sont jeunes et vous ne pouvez rien de plus. Essayez de dormir maintenant pour pouvoir conduire demain matin. »

Ce que vous devez faire quand ils sont jeunes, pensa Hésione. C'est ce que j'ai fait. Peggy n'a manqué de rien. Depuis les pédiatres jusqu'aux leçons particulières. Et ce n'était pas toujours facile, avec Maurice, au début, et mon travail au Théâtre de Pasadena ensuite ; du travail qui me permettait juste de vivoter. Et Paul avait une situation médiocre quand nous nous sommes mariés. Je me rappelle comme j'ai hésité, me demandant si j'agissais bien envers elle. Mais quand vient au juste le temps où l'on cesse d'être responsable?

— « *J'en ai assez de votre devoir et de celui d'Howard,* » murmura-t-elle.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, miss Zione? »

— « Quoi? Oh ! rien. C'est dans l'acte III. »

— « Vous feriez bien de dormir. »

— « Oui. »

Aurait-elle dû prendre l'avion malgré tout, malgré sa terreur? Une supposition que Peggy... aille *plus mal?* Quelle que fût la cause de son désespoir (ici Hésione repoussa le sentiment intime qu'elle acceptait la version de la tentative de suicide), la nouvelle que l'avion de sa mère avait disparu ne serait pas de nature à le soulager. Devoir? En réalité, Lady Cicely était plus sensible à ses devoirs que les deux autres ; ses devoirs étaient épars, alors que les leurs étaient concentrés et incarnés avec une virulence de poison. Chaque personnage de la pièce se mentait à lui-même ; Cicely était une odieuse garce, dure, insensible, sur qui Shaw avait jeté un voile de mots pétillants et à qui des générations d'actrices besogneuses avaient prêté un charme qui ne lui était pas inhérent. L'école enfantine d'art dramatique : identifiez-vous avec le personnage. Dieu merci, l'an prochain elle jouerait une vraie femme, Lady Macbeth... *J'ai donné le sein, et je sais le tendre amour...*

Elle s'éveilla brusquement en gémissant ; misérable, transie, avec une crampe dans la nuque et saturée du désir de dormir, dormir encore long-

temps. Elle ramena ses genoux plus près de sa poitrine, luttant pour comprimer son corps davantage dans la position fœtale et replonger dans l'oubli par le seul effort de sa volonté.

***

— « Zanesville, Ohio, » annonça Lila. « Vous vous êtes reposée un peu? »

— « Il me semble que je ne le serai jamais, » grogna Hésione.

— « Vous allez déjeuner, ça vous remettra. »

Hésione frissonna.

— « Manger... euh... Mais je veux appeler Paul... Non, quelle heure est-il? Cinq heures... Trop tôt. Je vais plutôt appeler l'hôpital. »

— « Et il nous faut de l'essence. Et à vous au moins une tasse de café. »

— « En effet. Voyez si vous pouvez trouver une station-service qui serve à manger. » Elle s'assit et bâilla. « Je suis comme une loque, une vraie loque. »

— « Vous vous sentirez mieux bientôt. Que pensez-vous de cette station? » Sans attendre la réponse, Lila stoppa devant la pompe à essence d'un bar-restaurant ouvert toute la nuit et sur la façade duquel scintillait une enseigne au néon : « AU RENDEZ-VOUS DES ROUTIERS ». Hésione trouva ses chaussures et enfila son manteau avant d'ouvrir la portière par où s'engouffra l'air frais du matin. Elle hésita en ne voyant pas apparaître d'employé, puis haussa les épaules et entra. Dans la salle de repos, elle se passa de l'eau froide sur les yeux et le visage, refusant de remarquer la saleté de l'endroit. Elle avait connu des loges d'artistes pires que cela.

— « Nous allons nous faire servir au comptoir, puis j'irai téléphoner. » Elle eut conscience de l'embarras qui perçait dans sa voix et jeta un rapide coup d'œil à Lila pour voir si elle l'avait remarqué. Dans les petits restaurants, surtout dans les villes de peu d'importance, on était parfois grossier avec les gens de couleur. Si Lila entrait seule, on pourrait feindre de ne pas la voir ou même refuser de la servir.

Un homme au visage garni de loupes se pencha sur le linoléum du comptoir, mastiquant du chewing-gum avec assez d'ardeur pour laisser entrevoir l'éclat d'une dent aurifiée.

— « Peut-on nous faire le plein d'essence et d'huile pendant que nous mangeons? » demanda Hésione, le détestant de prime abord.

Il lui lança un regard appréciateur vaguement concupiscent.

— « Ouais. Louie... Louie! Client. » Il la regarda de nouveau et elle eut l'impression que la convoitise diminuait dans ses yeux, non pas par manque d'intérêt, mais plutôt d'énergie. « Qu'est-ce que ce sera? »

— « Lila? »

— « Je prendrais bien un bifteck, plutôt saignant, des frites et du café. »

— « Pour moi ce sera du café seulement, » dit Hésione.

— « Rien d'autre? » demanda l'homme du comptoir avec une insolence paresseuse.

— « Deux cafés, un bifteck saignant et des frites. »

— « Pas de biftecks. Mais on a des hamburgers. »

Le double du barman — si ce n'est qu'il portait une salopette et une casquette tachées de graisse — entra d'un pas lourd.

— « Vous voulez de l'essence et de l'huile? »

— « S'il vous plaît. Faites le plein avec du super et vérifiez le niveau d'huile. Avez-vous un téléphone ici? »

— « La cabine est dehors. »

— « Voudriez-vous me donner pour cinq dollars de pièces de vingt-cinq cents? »

Elle frissonna dans la cabine téléphonique, ensemble si bien étudié de verre et d'acier, échantillon de la production industrielle en grande série perdu là au milieu de ce poste à essence mal tenu. Tandis qu'elle s'excusait auprès de l'opératrice de l'interurbain de ne pas connaître le numéro de l'Hôpital des Cèdres du Liban, Louie reparut avec la jauge tenue délicatement du bout des doigts pour lui montrer qu'il manquait un litre d'huile. Elle lui fit un signe de tête bref et nerveux, craignant d'être occupée à lui expliquer quelle marque et quelle consistance d'huile elle désirait au moment précis où on lui donnerait la communication.

— « Allô ! Oui. Ici Mrs. Drummond. Hésione Hadstone. Ma fille, Peggy Mallest — pouvez-vous me dire comment elle va? Oui, j'attends, bien sûr. » Et, se tournant vers Louie, toujours debout là : « De la trente. N'importe quelle bonne Pennsylvanie. »

A l'hôpital, l'inévitable renvoi de service en service dura un moment, ponctué par les interventions de l'opératrice qui demandait l'introduction d'autres pièces de vingt-cinq cents. Finalement, quelqu'un informa Hésione — à regret lui sembla-t-il — que Peggy dormait normalement; si Mrs. Drummond voulait des renseignements plus précis, elle pourrait utilement appeler le Dr. Pletzel vers neuf heures du matin.

— « Mais... » commença-t-elle, puis, sentant qu'il n'y avait rien de plus à faire, elle écouta avec résignation le déclic rompant la connexion et le « Terminé? » prononcé avec détachement par l'opératrice.

Elle se disposa à retourner au comptoir et à son café. A la pensée de l'odeur douceâtre de la graisse chaude flottant dans la moiteur de la salle, son estomac se souleva. Un poste de radio se mit à brailler : « ... ordre à tous les avions de rester au sol à moins que... » puis une main bienveillante le remit en sourdine. Ses yeux se portèrent sur un panneau publicitaire vantant une marque de cigarettes et dont les couleurs s'étaient fanées sous l'action des pluies et des vents de printemps. Ni l'affiche ni ce qu'elle proclamait n'avait d'intérêt pour elle, et pourtant ses personnages figés dans une attitude héroïque avaient un effet réconfortant par contraste avec les spécimens d'humanité de la salle du restaurant. Elle soupira et fit un pas en avant. Du gravier crissa sous ses chaussures.

Elle trébucha, retrouva aussitôt son équilibre et comprit, avant même de sentir la consistance différente du sol sous ses semelles minces, qu'elle n'était plus dans les environs de Zanesville, Ohio.

*
* *

Incongrûment, sa première pensée fut que maintenant c'était Lila qui aurait à payer le déjeuner, l'essence et l'huile. Ce ne fut qu'après s'être imaginée à la place de Lila, inquiète, angoissée, puis horrifiée en se mettant à l'appeler frénétiquement, qu'elle ressentit toute la force du choc qui venait de la frapper. « Ça y est ! J'ai franchi la fracture, ou tout ce qu'on voudra, de l'espace-temps. Je me suis perdue. »

Paul?... Peggy?... Il fallait qu'elle rentre. Il le fallait. Tout de suite. (Beaucoup étaient rentrés ; elle était sûre que certains ne s'étaient perdus que quelques secondes.) Si elle restait immobile et réfléchissait. (Il n'y a rien de bon ou de mauvais qui ne puisse se raisonner.) Juste un pas — un seul pas — c'était tout ce qu'elle avait fait. Elle pouvait certainement le faire à rebours. Certainement... Lentement, avec les plus grandes précautions, en déplaçant le talon délicatement, pour lui faire reprendre la place précise qu'il occupait l'instant d'avant. Peut-être? Oh ! *s'il vous plaît !...*

Le pas fait en arrière, son souffle retenu, elle était encore... Cela n'avait pas réussi. Sans qu'il y eût de raison, cela n'avait pas réussi. Qu'est-ce qui réussirait? Quelque chose... quelque chose devait. Comment rentrait-on? Car il lui fallait rentrer. *Il le fallait !* Courir? Courir... courir. Courir n'importe où... Courir en ligne droite (une ligne droite tracée sur une enveloppe chiffonnée), et, à un certain endroit, d'une façon ou d'une autre, elle en sortirait et se retrouverait dans la réalité.

Il faisait encore nuit quand elle avait quitté la cabine téléphonique ; maintenant le jour était venu, un jour au ciel plombé. Non seulement l'endroit, mais aussi l'heure — comme pour rendre son retour tout à fait impossible. Mais son retour n'était pas impossible. D'autres étaient rentrés. Accidentellement, bien sûr. Eh bien, l'accident lui arriverait à elle aussi. Courir ne pouvait servir à rien ; probablement que rien de ce qu'elle pourrait faire intentionnellement ne pourrait servir.

Les rangées de bâtiments similaires avaient un air vaguement familier. Non pas comme un lieu particulier, mais représentatif... Des casernes? Quelle était cette usine, là-bas, avec ces cheminées? (Bien qu'elle ne ressemblât à aucune usine qu'Hésione eût jamais vue de près, mais à une usine dont elle avait regardé la photographie. Pourquoi avait-elle bien pu regarder la photographie d'une usine?) Et ces hautes clôtures en fils de fer barbelés?

— « Que faites-vous ici? Vous ne savez donc pas que c'est interdit? »

Elle fit face à l'homme, frappée de panique. Ses yeux mirent quelques secondes à s'accommoder sur le visage aux traits tendus. L'homme était vêtu d'un uniforme noir (noir? qui portait des uniformes noirs?) bien coupé, mais comme défraîchi. Il la dévisageait de ses yeux pâles et ses

lèvres minces étaient pressées fortement l'une contre l'autre. Le plus effrayant pour Hésione était de s'apercevoir que, bien qu'elle ne connût pas plus de quelques mots de la langue de cet homme, elle n'en comprenait pas moins parfaitement tout ce qu'il lui disait, même quand il employait des locutions courantes. Cela lui donnait l'impression d'impuissance de quelqu'un en état d'hypnose.

— « Répondez, s'il vous plaît, mademoiselle. Personne n'a rien à faire ici. »

Elle secoua sa tête engourdie. L'homme approcha, sans cesser de la scruter. Elle sentit la chaleur de son haleine, répugnante intimité. Il lui saisit le poignet et, lui remontant sa manche jusqu'au coude, examina la peau de son avant-bras. Satisfait, il lâcha prise.

— « Je vous demande pardon, gracieuse dame, mais ces sales bêtes ont tous les tours dans leur sac. Evidemment, je vois que vous êtes de sang pur, mais... enfin, nous devons nous tenir sur nos gardes; ils sont comme des singes. Excusez-moi : Zimmer; sous-officier Zimmer, pour vous servir. Vous êtes peut-être de la troupe théâtrale de Dresde? La troupe de « *La veuve joyeuse* »? »

Hésione fit un bruit de gorge rauque et croassant. Elle comprenait chacune des paroles de l'homme, chacune de ses allusions sitôt sortie de ses lèvres. (Elle avait eu connaissance de la troupe de « *La veuve joyeuse* », de Dresde, au moment précis où il l'avait mentionnée; elle avait même eu une vision du ténor et de la basse; elle revoyait presque leurs noms sur l'affiche.) Mais si elle parlait, ce serait en anglais; elle se trahirait. Elle fit un signe de tête affirmatif tout en montrant sa gorge.

— « Ah ! Une petite laryngite, sans doute? Quel dommage. Mais vous devriez être dans votre cantonnement, en train de vous reposer avant la représentation de ce soir. Pourquoi en êtes-vous sortie et comment êtes-vous venue ici? Non, non, n'essayez pas de répondre, vous risqueriez d'abîmer votre voix. Excusez-moi. Faites-moi le grand honneur de vous laisser raccompagner. Quel curieux costume vous portez ! Peut-être une nouvelle mode française? Il est intéressant, ne trouvez-vous pas, de constater comme les Français se sont dépouillés de leurs habitudes décadentes depuis la victoire de notre Chef. Peut-être avez-vous joué pour les troupes sur le front occidental, ou pour les forces d'occupation? Ils en ont de la chance, ceux-là, de ne pas être cloués dans un trou comme ici, à garder un troupeau de brutes subhumaines. Aucun de visible pour le moment, Dieu merci; nous venons d'embarquer notre fournée d'aujourd'hui — destination inconnue. »

Le sous-officier Zimmer rit et cessa son bavardage pour offrir son bras, mais non sans un certain défaut d'assurance qui permit à Hésione de faire celle qui ne le voyait pas. « Il faut que je m'échappe, » se dit-elle dans un accès de désespoir qui lui glaça les os. « Plus je reste avec lui, plus je risque d'être découverte. Et alors qu'arrivera-t-il? Où puis-je m'enfuir dans cet horrible endroit? »

— « Vous voyez ce bâtiment, là-bas? C'est là que nous nous débarrassons de ces rebuts. Mille par jour, mais ce n'est qu'un commencement,

vous comprenez; notre efficacité augmente avec la pratique. Et avec nos grands progrès scientifiques. Finalement, le problème qui déjoue depuis des siècles les efforts de la patrie sera résolu par l'application de la science et grâce au génie de notre Chef. Vous devez être fière, gracieuse demoiselle, de contribuer à cette grande œuvre de purification en distrayant les troupes de notre Chef. Je vois bien ce que vous êtes; j'ai étudié les questions de races et sais distinguer les caractéristiques raciales; il y a dans votre physique et dans votre démarche quelque chose d'une walkyrie. Ne me jugez pas impertinent, je vous prie. Nous sommes des créatures supérieures parce que nous disons la vérité hardiment et sans honte. »

« Sauvez-moi ! » implora mentalement Hésione sans adresser sa prière à personne en particulier. « Sauvez-moi ! »

— « Oui, sans honte; notre peuple a passé l'épreuve qui lave de l'hypocrisie. Naturellement il reste quelques individus qui manquent de maturité au point de n'avoir encore rien compris à la logique de la destinée. C'est probablement pourquoi il n'est pas donné de publicité à notre œuvre. Une erreur, à mon avis; moi je leur frotterais le nez dans la réalité, comme à un chiot qu'on veut dresser. Non pas que je critique mes supérieurs. Je ne fais qu'anticiper. J'espère que je ne vous ennuie pas, gracieuse demoiselle? Mais comment une personne de race pure éprouverait-elle de l'ennui quand il s'agit de la santé de la race? Le seul fait d'y songer serait sacrilège. »

Hésione voulut se forcer à crier pour mettre fin à ce supplice. Elle ouvrit la bouche mais ne put émettre qu'un faible sifflement.

« Non, non, chère dame, ne vous fatiguez pas la voix, je vous en supplie. Essayez de vous gargariser avec un cachet d'aspirine et couvrez-vous bien la gorge. La santé de tous nos compatriotes est un des atouts les plus précieux de notre pays et elle doit être conservée jalousement. *Hrrrrmph*. Si nous parlions de choses moins sérieuses : avez-vous remarqué les plates-bandes fleuries près de l'entrée principale? Charmant. Scientifiquement conçues pour donner de ravissantes fleurs toute l'année tant qu'il ne gèle pas. La beauté est une science et la science est beauté. Puisque nous reparlons de science, remarquez ces amoncellements, là-bas. Vous savez que ces macaques portaient des vêtements d'excellente qualité pendant qu'ils nous vendaient de la camelote à des prix exorbitants. Bref, nous avons tout mis en tas là. Voyez comme tout est rangé proprement selon la taille. Et les chaussures, celles des hommes ici, celles des femmes là, et tout ce bel assortiment de chaussures d'enfants : toutes les pointures à partir de celle du tout jeune âge... »

Cette fois le cri jaillit, perçant et incontrôlable. Hésione prit la fuite comme une folle, criant, hurlant. Elle entendit indistinctement les reproches que le sous-officier Zimmer lui lançait tout surpris; elle eut l'impression que quelqu'un qui n'était pas Zimmer — non, Zimmer était maintenant loin derrière — lui donnait l'ordre de s'arrêter. Halte! Passage interdit! Puis une détonation, des cris et des paroles irritées.

Elle franchit en courant une grille miraculeusement ouverte, tourna

au coin d'une allée sans bien se rendre compte comment ou pourquoi, s'élança entre des bâtiments sans fenêtres. Elle savait que sa fuite était inutile; on ne s'échappait pas de cet endroit. La seule expiation du tort commis pour l'avoir seulement vu, avoir respiré son air, avoir été touché par ses miasmes, était la mort sur place. Qu'ils l'attrapent donc, qu'ils la questionnent, la torturent et la tuent le plus vite possible.

Pourtant elle continuait de courir.

Quelqu'un lui avait dit un jour que certains officiants ajoutaient aux célébrations de la Pâque une prière ou une lamentation en souvenir des six millions de martyrs. Il lui avait semblé à l'époque qu'il était déraisonnable, impardonnable, d'entretenir ainsi ces horribles souvenirs. Maintenant, dans sa fuite éperdue, elle se demandait, haletante, comment on pouvait faire pour oublier la pile bien nette de souliers d'enfants.

Un homme casqué d'acier se dressa soudain devant elle, grimaçant, le fusil pointé, prêt à tirer. Elle poussa de nouveau un cri strident, un cri affreux, fit demi-tour, trébucha, tomba. Elle continua de crier en tombant.

*
**

A son grand soulagement, l'obscurité dans laquelle elle tombait ne lui parut qu'imparfaite dès qu'elle s'y fut habituée; elle voyait la lune et des étoiles. L'air froid, âpre, lui sciait les poumons. Des arbres espacés apparaissaient devant elle. Le sol était rugueux. Non loin de là, le flanc d'une montagne lui masquait les étoiles. Où qu'elle fût, elle était sûre que ce n'était, ni dans l'espace ni dans le temps, à proximité de l'horreur qu'elle venait de quitter. Elle frissonna et s'efforça de ne pas s'en souvenir...

Elle chercha à s'orienter. La Grande Ourse était à sa droite; elle décida de continuer dans la même direction, vers l'ouest. Par là, d'ailleurs, le chemin semblait descendre. Sans en avoir de preuves, elle était néanmoins sûre d'être de retour dans le monde d'où elle était sortie quelques heures plus tôt — ou n'était-ce que quelques minutes? Bien que certainement ce pays vallonné ne fût pas l'Ohio aux plaines uniformes d'où elle avait téléphoné...

Peggy! Des jours peut-être s'étaient écoulés et elle... Oh! Dieu, qu'avait-elle fait pour être punie de la sorte? Elle eut immédiatement honte de dramatiser sans raison, mais sa panique était réelle. Une partie de son esprit lui disait qu'elle avait échappé à l'inexprimable, qu'un miracle l'avait sauvée; mais elle savait que c'était une illusion. Elle s'était enfuie, mais l'endroit existait toujours; elle en était encore prisonnière et y serait toujours enchaînée.

« Je devrais être reconnaissante, » se dit-elle; « je devrais bénir le ciel. (Seigneur, je suis croyante, aidez-moi!) Si seulement j'avais été ramenée dans quelque lieu moins solitaire, moins sévère. Je ne demande pas la voiture et Lila; juste un endroit où il y ait des gens, des maisons, le téléphone et de la chaleur. »

— « Au secours ! » cria-t-elle, mais le son de sa voix était faible, embarrassé ; il n'était pas convaincant.

Des épines enchevêtrées accrochaient ses vêtements et lui écorchaient les mains. Un chien lança un aboiement aigu quelque part sur sa droite ; sur un ton interrogatif d'abord, puis avec une colère qui s'exprimait en petits jappements excités. Elle eut la vision d'un animal farouche la renversant et la prenant à la gorge. « Si seulement j'étais de ces femmes qui peuvent pleurer, » murmura-t-elle. « Si seulement je pouvais pleurer ! »

Engourdie par la peur et le froid, elle se dirigea d'un pas résigné vers l'endroit d'où provenaient les aboiements.

— « Aidez-moi, je suis perdue, » cria-t-elle, une première fois avec hésitation, puis sur un rythme monotone, parce qu'il était plus facile de continuer à crier que de se taire, et qu'elle goûtait une sorte d'apaisement dans cette répétition cadencée : « Aidez-moi, je suis perdue ; aidez-moi, je suis perdue. »

Les aboiements devinrent furieux et une tache de lumière jaune scintilla devant elle.

— « Qui est là ? Je vous demande qui est là ? »

— « Aidez-moi, je suis perdue. »

— « Couché, Billy ! Couché ! Il y a quelqu'un avec vous, madame ? » L'animal ravala un dernier aboiement et continua de manifester son animosité par des grognements dont le ton montait et retombait avec régularité.

— « Non. Personne. Pouvez-vous m'aider à trouver un téléphone ? »

— « Téléphone ? Il y en a un au bazar Wilson... Vous êtes étrangère ? »

— « Non, bien sûr que n... Oh ! vous voulez dire si je suis de cette région ? Non, je... » Elle se sentait impuissante à dissiper les soupçons de l'homme. Il n'avait certainement jamais entendu parler des amnésiques. Demander raisonnablement « Où suis-je ? » pouvait lui valoir de l'hostilité plutôt qu'une réponse. « Je vous en prie, j'ai froid. Pourrais-je entrer me réchauffer ? » demanda-t-elle humblement.

La cuisine des Mackenzie, où elle fut finalement admise à regret, empestait la friture au saindoux rance. Ses murs crépis, jaunes ou peut-être d'un brun pâle à l'origine, étaient recouverts d'une pellicule grasse luisante et noirâtre. Un portrait du président Coolidge y était accroché. Hésione eut un instant de panique en songeant qu'elle avait pu revenir dans les années mille neuf cent vingt, mais le calendrier, à côté de l'homme d'Etat taciturne du Vermont, la rassura ; c'était celui de l'année en cours. Il était en outre offert gracieusement par les Etablissements Fisher, nourriture pour le bétail, Hazard, Kentucky.

Elle n'avait nulle idée de la distance séparant Zanesville, dans l'Ohio, de Hazard, dans le Kentucky, et ne savait d'ailleurs si les Mackenzie étaient à un kilomètre ou à cent de Hazard, mais cette distance était certainement supérieure au peu de chemin qu'elle avait fait en marchant et en courant depuis qu'elle avait quitté la cabine téléphonique. S'était-elle

déplacée tout en étant inconsciente? Ou y avait-il quelque explication simple à cette différence? Le mordu numéro un de la science-fiction américaine avait parlé de la rotation de la terre et de l'écoulement du temps, mais est-ce que cela opérait avec une régularité mathématique? Il aurait probablement eu une réponse toute prête. Comparé aux Mackenzie, Mr. Peterberry eût paru consolant et bon enfant.

Les Mackenzie n'avaient ni la télévision ni la radio — pas d'électricité — et ne lisaient pas les journaux. (« L'Ecriture nous suffit, » dit Mr. Mackenzie, dardant un regard inflexible au-dessus de joues hérissées de barbe blanche, tandis que Mrs. Mackenzie agitait sa tête grisonnante jusqu'à en faire trembloter son ventre proéminent. « Assez de péchés dans le monde sans qu'il soit besoin d'en apprendre encore par les journaux. »

— « A quelle distance se trouve le téléphone? » demanda Hésione. « Je vous paierais volontiers pour m'y emmener. » Elle toucha le cuir souple de son sac pendu en bandoulière et se sentit rassurée. Si elle l'avait laissé tomber quelque part?

— « A qui voulez-vous téléphoner? »

L'irritation première d'Hésione fut balayée par la panique. « Si je me mets à leur donner des explications, » pensa-t-elle, « je suis fichue. Il est possible que les Mackenzie ne pendent pas les sorcières, mais ils ne feront certainement rien pour en aider une. »

— « Ma fille est gravement malade et il faut que je lui parle. Je vous en prie, aidez-moi. »

Mr. Mackenzie poussa un grognement.

— « Tout secours vient du Seigneur, » prononça-t-il d'un ton sentencieux. « En tout cas il va bientôt faire jour. »

— « C'est bon, » dit Hésione, déçue. « Je vais y aller à pied. A combien est-ce d'ici? »

— « Dans les trois kilomètres à travers la campagne; huit au moins par la route. »

Trois kilomètres dans la nuit, sans repères, trébuchant pour retrouver les sentiers perdus, faisant aboyer les chiens au passage — c'était impossible. Alors huit kilomètres sur une route inconnue... « Je suis punie, » songea-t-elle; « d'abord ce prédicateur dissident, ensuite les Mackenzie; mes péchés me poursuivent. Qu'ai-je fait? Je ne me suis pas laissée séduire par Maurice; je me suis mariée vierge. Je n'ai jamais eu une liaison. Je n'en tire pas gloire; je n'ai jamais été réellement tentée — non, pas *réellement,* même dans le cas de Nick. Je ne pense pas être une femme frigide; je n'ai jamais éprouvé de répugnance quand Paul... (il est vrai que maintenant nous sommes si peu ensemble) — en fait j'en ai souvent été très heureuse; cela semble si *normal* quand on aime quelqu'un comme j'aime Paul. Je n'ai pas de ces appétits qu'on ne peut dominer, c'est tout. Ou du moins ils ne me dominent pas. Lady Cicely.

» Et pourtant je sens que je suis punie, et non pas injustement. Freud s'est attaché à exorciser les sentiments de culpabilité, mais peut-être que les sentiments de culpabilité remplissent une fonction nécessaire. Oh!

Dieu, je suis coupable de tout ce que Vous voudrez, mais je Vous en supplie, menez-moi à une cabine téléphonique que je puisse appeler Peggy, Lila et Paul. »

— « Ma foi, madame, après tout, nous ne ferions preuve que de charité chrétienne en vous conduisant chez Wilson, si vous êtes disposée à payer l'essence. Cinq dollars environ feraient l'affaire, j'imagine. »

— « Oh ! merci, Mr. Mackenzie. Merci. »

Il sortit de la cuisine d'un pas alourdi par le poids de ses sentiments vertueux.

— « Combien avez-vous d'enfants? » s'enquit Mrs. Mackenzie.

— « Un. » La réponse qui n'en était pas une. (Pourquoi ne le fais-tu pas passer? lui avait demandé Maurice sans relâche. Abîmer ta ligne. De quoi penses-tu avoir l'air quand tu en seras à sept mois? Et elle s'y serait résignée, n'eût été l'histoire de ces deux jeunes femmes qu'elle avait lue dans le journal ; septicémie ; j'avais peur de mourir. Oh ! Peggy !) Maurice ne voulait pas d'enfants. Au moment où elle avait épousé Paul, des enfants auraient déjà eu le temps d'apporter un changement radical dans sa vie. En avait-elle voulu? Hésione Hadstone va maintenant répondre à la question de soixante-quatre dollars en se tenant en équilibre sur un fil tendu à cinquante mètres au-dessus du public et sans filet protecteur.

Mrs. Mackenzie fit claquer sa langue et dit d'un air satisfait :

— « Moi j'en ai eu seize avant d'avoir passé l'âge. Neuf vivants. »

La réponse quantitative n'était pas non plus une réponse ; le quotient moral de Mrs. Mackenzie était-il seize, ou seulement neuf fois celui d'Hésione? Sans aucun doute, Mr. Mackenzie n'avait jamais suggéré l'avortement, mais sa femme avait lu et entendu parler de sombres histoires d'infanticide parmi les montagnards qui avaient le plus la crainte de Dieu...

Elle coupa court à ses pensées avec un sentiment de malaise et de honte. Mr. Mackenzie, dans une salopette usée jusqu'à la corde et jaunie par la lessive, lui fit un petit signe de tête qui était pour moitié une révérence signifiant qu'il se tenait à sa disposition et pour moitié un ordre ferme d'avoir à le suivre dehors.

— « Tu ferais aussi bien de venir avec nous, » dit-il à sa femme.

Sur le siège arrière d'une antique Ford trépidante, une couverture pliée en quatre s'était si bien adaptée à la forme des ressorts cassés qu'elle avait depuis longtemps perdu toute utilité. Le jour était presque complètement venu, révélant la maison délabrée par les intempéries, à l'abandon, affaissée et comme honteuse, la cour semée de pierres et l'étable en piteux état. Pourquoi ne lui prendraient-ils pas cinq dollars pour lui faire faire huit kilomètres, se demanda Hésione ; ils en avaient besoin et elle non.

Le bazar Wilson, après des kilomètres d'une route comme elle croyait qu'il n'en existait plus que dans les régions les plus reculées de l'Amérique Centrale, correspondait exactement à l'idée qu'on pouvait s'en faire après avoir vu la maison des Mackenzie. Hésione était invitée à fumer ou à chiquer du George Washington, à prendre des petites pilules Hunter,

à faire sa toilette avec le savon Ivory. Selon toute apparence, Mr. Wilson ne considérait pas les heures d'ouverture de son magasin comme immuables, car il ne fit aucune difficulté pour ouvrir ses portes au lever du soleil afin de lui permettre d'utiliser son téléphone. Les Mackenzie et lui firent preuve d'un intérêt empressé et critique pour l'appel téléphonique d'Hésione, formant le demi-cercle autour d'elle comme pour remplacer la cabine absente, se tenant poliment juste hors de portée de ses mouvements de coude tandis qu'elle insérait les pièces dans la fente.

— « Californie, » commenta Mr. Wilson. « Vous vous rappelez Marthabelle Mimms? Elle est allée en Californie, il y a dix ou douze ans. Elle a mal tourné. »

On répondait à Hésione : miss Mallest dormait toujours normalement; si Mrs. Drummond voulait bien appeler le Dr. Pletzel à onze heures...

— « Jusqu'à s'afficher avec eux à l'école, » disait Mrs. Mackenzie. « Donner des idées à des enfants innocents. »

Elle résista à la tentation d'appeler Paul; il était inutile de le déranger; il ne pourrait lui en dire plus que l'hôpital. Son abnégation faisait naître en elle un sentiment d'appréhension : s'ils avaient dit à Paul quelque chose qu'ils lui cachaient à elle? Réprimant son inquiétude, elle engagea la lutte contre la politesse ferme des opératrices et des surveillantes du téléphone pour entrer en communication avec Lila dans une station-service faisant restaurant à proximité de Zanesville.

Non, malheureusement, elle n'avait pas le nom de l'établissement ni celui du propriétaire. C'était une petite bâtisse sur la grand-route, à l'ouest de la ville et...

— « Je regrette, je n'ai aucun moyen de... »

Hésione insista. C'était d'une importance capitale; elle essayait de joindre sa fille qui était gravement...

— « Je regrette, je... »

Mais en regardant les numéros de tous les restaurants sur la grand-route à l'ouest de...

— « Je regrette, je n'ai pas de répertoire... »

C'était entendu, mais la surveillante ne pouvait-elle consulter les pages jaunes de l'annuaire, comme on conseillait aux abonnés de le faire? Elle savait la futilité qu'il y aurait à laisser deviner la moindre irritation, mais il n'était pas facile de garder son calme et sa patience. Elle chercha à imaginer la jeune fille ou la femme à qui appartenait la voix impersonnelle, au central, et à mettre dans sa propre voix le ton de persuasion approprié tout en suggérant un autre moyen.

Quarante minutes plus tard, elle parlait enfin à Lila. Son auditoire lui offrit gracieusement ses conseils sur les itinéraires possibles, échangeant aimablement des vues opposées, mais Hésione avait l'impression que leurs connaissances topographiques étaient encore moins sûres que les siennes ou celles de Lila.

— « Il n'y a que trente-cinq kilomètres jusqu'à la 110, » dit Mr. Wilson.

— « La route du comté est plus près, » grogna Mr. Mackenzie.

— « Ne quittez pas, miss Zione, » dit Lila. « Je vais demander au pompiste. »

Cela faisait près de cinq cents kilomètres, soit presque toute une journée de route.

— « Soyez prudente, Lila, » implora-t-elle. « Oh ! pour l'amour du ciel, soyez prudente. »

— « Autant que j'y comprenne quelque chose, être prudente ne change rien dans un sens ni dans l'autre. Si on doit se perdre, on se perd et puis voilà. Mais ne vous tracassez pas ; il ne m'arrivera rien. Il y a un hôtel là-bas, où vous pouvez dormir ? »

Elle se retourna pour poser la question. Non, il n'y avait rien de semblable, à moins d'aller jusqu'à Hazard, mais Mrs. Wilson pourrait lui prêter sa chambre d'amis et l'inviterait à déjeuner si elle n'était pas trop difficile.

*
* *

Hésione avait essayé de dormir (oh ! Catherine ; oh ! Peggy), mais les entrées de Mrs. Wilson, bien qu'effectuées sur la pointe des pieds, n'avaient malheureusement pas contribué à lui faire trouver le sommeil ; sollicitude (« Je ne pense pas que vous soyez habituée à un lit comme celui-là, ni à ces édredons de plume à l'ancienne mode. Vous voudriez peut-être du café ou à manger maintenant ? Nous avons au magasin des conserves de première qualité. Les gens d'ici sont trop retardataires pour en acheter »), ou désir de bavarder (« Ça doit être une vie bien agréable. Etre actrice, je veux dire ; dormir toute la journée et paraître en scène dans de belles toilettes pendant deux ou trois heures seulement chaque soir et n'avoir qu'à réciter que ce qui est écrit dans votre rôle. J'ai toujours regretté de n'avoir pas fait de théâtre ; tout le monde dit que je ne suis pas si mal physiquement ; quand j'étais gamine, je faisais partie de la troupe de l'école »). Et, bien qu'elle s'amusât de voir Mr. Wilson entrer gauchement en ouvrant de grands yeux et en disant pour s'excuser qu'il avait l'habitude de venir souvent dans cette chambre, ses allées et venues ne l'avaient pas aidée à se reposer.

Dans l'après-midi, elle se passa de l'eau fraîche sur les yeux et essaya de nouveau de téléphoner. Le Dr. Pletzel la rassura sur un ton autoritaire qui lui fit l'effet d'une punition, comme si elle avait osé douter, impardonnable manque de foi d'une femme trop nerveuse, que tout devait bien aller aussitôt le médecin appelé. La voix calme et bienveillante de Paul lui apporta un soulagement d'une autre sorte lorsqu'il la supplia de ne pas se tourmenter maintenant que Peggy était hors de danger. Elle était vraiment une femme fortunée, se dit-elle, d'avoir Paul, si compréhensif et si digne de confiance, si... si modéré de tempérament et si peu exigeant. Maurice eût été déchaîné et frénétique ; il n'aurait pas manqué de dire qu'elle était responsable de tout ce qui arrivait. Mais il est vrai que Maurice n'eût jamais été séparé d'elle par cinq cents kilomètres ; elle n'aurait jamais pu le persuader d'accepter un arrangement raisonnable

et pratique si celui-ci avait contrarié ses désirs amoureux ou son besoin de confort.

Elle avait fixé mentalement le moment de l'arrivée de Lila, puis elle avait ajouté une heure pour faire la part de son impatience. Elle s'efforçait de ne pas regarder au loin sur la route, de ne pas se fatiguer la vue à étudier les lignes de chaque voiture approchant avec une lenteur extrême, dans l'espoir de reconnaître la sienne. Et soudain, alors que, le cœur serré, elle était sûre que le désastre avait frappé, Lila arriva.

— « Oh ! ma chère Lila, » s'écria-t-elle. « Ma chère, chère Lila. » Et Lila ne cessait de lui donner de petites tapes d'amitié.

— « Tout va bien, miss Zione. Tout va bien. »

Et cela lui avait fait un immense plaisir de payer les Wilson et de prendre congé d'eux.

Elle conduisit presque toute la nuit malgré sa fatigue, heureuse de fuir tout ce qu'elle avait supporté, heureuse de se hâter de rejoindre Peggy. Elles traversèrent la rivière à Cairo et Lila reprit le volant tandis qu'Hésione dormait sur le siège arrière, dormait réellement cette fois, plongée dans une obscurité profonde et bienfaisante, rêvant que Maurice tenait le bazar Wilson et refusait de la laisser téléphoner. Elle conduisit toute la journée à travers un paysage de champs de maïs et de plaines monotones, à travers des pâturages poussiéreux limités par des rangées de fils barbelés distendus, apparemment pour ne rien protéger. Puis Lila la remplaça de nouveau et la nuit tomba et, une fois de plus, le sommeil ne vint pas.

— « Je voudrais bien qu'il fasse clair de lune, » était-elle en train de dire quand Lila, s'agrippant au volant comme si elle redressait la voiture à la suite de l'éclatement d'un pneu, s'exclama :

— « Il y a quelque chose de cassé ! Sûrement qu'il y a quelque chose de cassé. »

Hésione comprit aussitôt, car la voiture fit une embardée et sembla choir d'environ un demi-mètre, puis, quand les roues reprirent leur traction interrompue, elle ne sentit plus à travers les ressorts et les amortisseurs le ciment lisse sur lequel elles avaient roulé, mais le contact rude de pavés arrondis par l'usure et disparates.

*
* *

Sa première pensée fut : « Pourquoi faut-il que cela m'arrive à moi encore? » Une fois aurait dû suffire; on était en droit de se croire en quelque sorte immunisé. Comme pour la variole. Elle était sûre de n'avoir jamais entendu dire que quelqu'un eût été deux fois victime. Si c'était un châtiment et non le hasard aveugle, ne pouvait-on croire... Et si ce n'était ni un châtiment ni le hasard, mais autre chose? Un avertissement? Un premier et un second avertissements? Pourquoi? Son esprit se débattait au milieu d'absurdités.

Peut-être l'occasion ne vous était-elle pas donnée de rentrer si l'on franchissait la crevasse une seconde fois?

Perdue pour toujours?

— « Vous vous sentez bien? Enfin, je veux dire... »

— « Je... Oui, ça va bien, Lila. »

Lila arrêta le moteur et éteignit les phares. La pleine lune luisait au ciel là où il n'y avait pas eu de lune du tout. Hésione distinguait des toits et percevait la rumeur confuse d'une ville. Oh ! pourquoi?...

— « C'est ce qui vous est arrivé déjà une fois, miss Zione? »

— « J'en suis à peu près sûre. Oh ! Lila, qu'allons-nous faire? Que faire maintenant? » Elle s'aperçut qu'elle prononçait ces mots dans un murmure, craignant que de parler haut ne leur amenât un surcroît de malheurs.

Lila poussa un profond soupir.

— « Mon Dieu, vous vous en êtes sortie une fois. C'est donc qu'il y a moyen. Tous les jours je lis des histoires de gens qui sont revenus. »

— « Peut-être qu'on ne parle pas des autres. Oh !... N'avez-vous pas peur? »

— « Moi? J'ai une peur bleue. Une fois en Californie, je resterai assise à trembler pendant une semaine. Pour l'instant je n'ai pas le temps. Il faut voir ce qu'on va faire. Si on mettait en marche arrière tout doucement? »

— « Je ne pense pas que cela serve à grand-chose; j'ai déjà essayé de faire des pas à reculons une fois. Ces fractures, ou ces trous — ou tout ce qu'on voudra par où tombent les gens — doivent se déplacer. Un homme m'a parlé du monde qui se déplaçait et du temps qui passait; le trou qui était à un endroit il y a une seconde en est peut-être à des kilomètres maintenant. Nous sommes entrées ici par accident; si nous en sortons ce sera par accident. »

— « Nous en sortirons, n'en doutez pas. En attendant, nous ne pouvons pas rester là sans rien faire. Et d'abord, où sommes-nous? »

Où? Comme dans une autre pièce de Shaw — le prêtre défroqué : *En enfer*. Théâtral. Les gens ne se plaignaient-ils pas toujours que les acteurs fussent encore plus comédiens dans la vie que sur la scène?

— « Je... Environ cinquante ans en arrière, je pense. Je ne sais pas. Ces pavés. Peut-être davantage. Ou en quelque endroit où... Qu'est-ce que c'est? »

— « Un chat, c'est tout, miss Zione. Ne soyez pas si nerveuse. Sur la clôture, là-bas. »

Hésione écarquilla les yeux. Elles étaient dans une rue étroite. Non, une impasse probablement ; il était difficile de faire la différence, malgré le clair de lune, puisqu'elles n'avaient pas de points de repère familiers. Derrière les clôtures il y avait des fenêtres avec de la lumière, mais une lumière d'un jaune auquel Hésione n'était pas habituée ; le gaz ou des lampes à pétrole. Sa première aventure l'avait transportée à environ quinze ans dans le passé ; celle-ci devait se situer beaucoup plus loin. Cela signifiait-il...

En une seconde déchirante, les faibles gémissements du chat se changèrent en hurlements de douleur.

— « Lila ! Que se passe-t-il? »

Une lumière augmenta progressivement d'intensité jusqu'à illuminer la grande fenêtre devant elles. Une grosse tête, ornée d'une barbe taillée en carré, un bout de cigare fiché entre les dents, se pencha au-dehors.

— « Je l'ai eu ! »

Une figure moins imposante parut à côté de lui.

— « En plein dans le mille, Hannes. Amène ta prise. »

Hannes grogna. (Exactement comme Mr. Mackenzie, pensa Hésione ; est-ce que Mr. Mackenzie lui ressemblerait avec une barbe?)

— « Je l'amène, Anton. Pardieu ! tu crois que j'ai le souffle d'un basson? Ou des bras comme un joueur d'accordéon? La voilà qui arrive, la sale bête. Monte, mon joli miauleur ; monte, mon grand braillard. Que dis-tu de ce petit voyage dans les airs? Pourquoi ne cries-tu pas maintenant, mon minet éperdu d'amour? Pourquoi ne pousses-tu pas ta romance tout en te dandinant si gentiment au bout du fil? Essaye en do dièse. Pourquoi n'essayes-tu pas? »

Hésione regardait des mains bouffies tirer méthodiquement sur la ficelle. Au bout de la ficelle était fichée une flèche et la flèche était plantée dans le corps du chat qui se débattait encore faiblement.

— « Maître, vous êtes un fameux tireur, » dit Anton avec admiration.

Hannes grogna de nouveau, sans déranger l'angle de son cigare.

— « Je l'ai eu dans le registre du milieu, pas vrai? Pour lui apprendre à faire un ténor, hein? Quinze cette semaine. Qui prétend que les nobles et les bourgeois font seuls de bons chasseurs? Et tout cela grâce à ton génie inventif, mon ami. Ah ! si tu savais seulement orchestrer aussi habilement ! »

— « Que disent-ils, miss Zione? Vous comprenez ce drôle de langage? »

La question lui causa une vive surprise. Naturellement (naturellement?) elle comprenait. Pas si bien que la première fois, car l'accent d'Anton et le vocabulaire de Hannes la déconcertaient par endroits, mais suffisamment bien. Comment se faisait-il que Lila ne comprît pas?

— « Ils... ils font des plaisanteries. En quelque sorte. »

— « Des plaisanteries, vraiment? Tirer ce malheureux chat comme un poisson au bout d'une ligne ; comme des petits chenapans, mais en pire. Les enfants ne sont vraiment cruels qu'un moment, mais les hommes poussent la lâcheté jusqu'au bout. Des plaisanteries, peuh ! »

La fenêtre se referma avec bruit, coupant le rire provoqué par un nouveau sarcasme.

— « Lila, Lila, partons d'ici. Vite. »

— « Vous pensez qu'ils sont meilleurs autre part? » Elle lança le moteur et Hésione se demanda si les hommes là-haut derrière la fenêtre entendaient le bruit anachronique, mais ni l'un ni l'autre ne tournèrent la tête vers elles et la fenêtre ne se rouvrit pas. « Dois-je allumer les phares? »

— « Mieux vaut s'en dispenser. » (Un anachronisme à la fois.) « Vous n'avez qu'à conduire lentement. »

Même à cette allure de tortue, la voiture cahotait et rebondissait sur

les pavés. Si Hésione avait peur d'être découverte, sa peur était sans commune mesure avec la terreur qu'elle avait éprouvée, prisonnière dans le camp de concentration, la crainte personnelle et immédiate de l'humiliation, de la torture et de la mort. Maintenant elle avait seulement peur de ne pas arriver jusqu'à Peggy, peut-être de ne plus jamais revoir Peggy, de ne pas pouvoir lui dire : « Ma chérie, ma toute petite, c'est ma faute, tout cela est ma faute, pardonne-moi ! »

Car, dans cette ville désuète (avait-elle deviné juste, était-ce Vienne?) personne ne les molesterait, personne ne ferait plus que se montrer incrédule et curieux à la vue de ces deux visiteuses venues d'un avenir éloigné de cinquante à soixante-quinze ans et pilotant à travers les rues une incroyable machine. Si elle était vraiment prisonnière, elle n'avait rien à craindre pour elle-même ; la Vienne des Habsbourg choyait les actrices...

— « Quel chemin prendriez-vous à présent, miss Zione? »

Sorties de l'étroite ruelle, elles venaient de déboucher sur un large boulevard. Hésione regardait les teintes douces des façades de pierres ou de briques, la lumière douce et palpitante des réverbères à gaz, les doux contours de quelque fiacre ou de quelque voiture que tirait un cheval dans un léger claquement de sabots.

— « Allez tout droit, » dit-elle. « Ne changeons pas de direction. Voyez si nous pouvons gagner la campagne. »

— « Je ne vois pas pourquoi il y aurait moins de ces fameux trous en ville. » Lila conduisait droit devant elle tout en grommelant. « D'ici peu on n'aura plus d'essence et alors qu'est-ce qu'on fera? Autant vaudrait rester sans bouger et attendre d'être rattrapées par un de ces trous ou quoi que ce soit. »

— « Oui, mais je pensais qu'il y aurait moins de monde pour nous remarquer. Il serait assez embarrassant d'être vues et d'avoir à nous expliquer. Nous passerions pour des folles. »

Mais ce n'était pas leur embarras possible qui lui occupait l'esprit ; pour l'instant elle s'étonnait que Lila eût trouvé incompréhensible la conversation des deux hommes. Pourquoi l'avait-elle comprise, elle? Qu'y avait-il en elle qui pouvait communiquer si facilement avec la cruauté raffinée. Et avant cela avec le mal absolu? Elle secoua la tête.

— « Quelque chose qui ne va pas, miss Zione? Je veux dire encore autre chose qui ne va pas? »

— « Je ne crois pas, Lila, » dit-elle doucement. « Est-ce qu'il ne vous semble pas que les maisons se font plus rares? »

— « C'est vrai, on dirait qu'on arrive à un parc ou à quelque chose. Plus de réverbères là-bas devant. Vous pensez qu'il est sage de continuer sans mettre les phares? »

— « Oh ! sage, » murmura Hésione. « Qu'est-ce qui est sage? »

Elles se trouvèrent bientôt au milieu d'arbres, de longues avenues d'arbres où ne pénétrait pas le clair de lune. Les pavés firent place à une route sablonneuse plus douce aux ressorts. Sans demander de nouveau à

Hésione, Lila alluma les phares. Un lièvre surpris par le faisceau lumineux à un tournant de la route s'enfuit d'un bond dans les buissons.

— « Les gens sont pareils partout, n'est-ce pas? »

Elle eût voulu confesser sa faute à Peggy, ouvrir son cœur à sa fille et lui demander l'absolution. L'absolution de quoi? Qu'avait-elle fait? Elle était disposée à admettre qu'elle avait fait le mal, qu'elle avait péché — peu importait l'expression exacte — mais en quoi plus particulièrement? Comment?

Le fait demeurait que le langage de ces hommes était différent de celui de Lila, mais non du sien. Du moins, elle l'avait compris. Elle comprenait le langage du mal, mais Lila semblait comprendre la nature des hommes qui faisaient le mal : les gens sont pareils partout, n'est-ce pas?

— « Lila, » commença-t-elle.

— « Oui, madame. »

— « Lila, il faut être... bonne. »

— « Ma foi, j'ai eu trois maris, en ne comptant que les mariages réguliers. Et... »

— « Oh ! ce n'est pas cela que j'entends. » L'amour charnel, toujours et toujours. Chacun en devenait fou, ne pensait à rien d'autre jour et nuit. De tout ce qui occupait l'attention et provoquait l'émotion des humains, pourquoi cette fonction était-elle mise à part comme un objet d'obsession? « J'entends réellement bonne. Aimante et compatissante. Mais... Oh ! je ne sais pas au juste ce que je veux dire. »

— « Vous êtes fatiguée et énervée. Reposez-vous et tout ira bien. »

— « Puissiez-vous dire vrai ! »

Le bois, ou le parc, ou quoi que ce fût, se terminait à cet endroit. Au lieu de la route sablonneuse il y avait un chemin de terre plein d'ornières et l'allure déjà lente ralentit encore.

— « Avant de manquer d'essence, nous allons déjà manquer de nourriture, » dit Lila. « Que pouvons-nous faire pour manger par ici, à votre avis? »

— « Rien. Nous jeûnerons, » répliqua Hésione farouchement. « Nous ne pouvons pas nous risquer à quitter la voiture ou à nous séparer. Tenons bon jusqu'à ce que nous en sortions, jusqu'à ce que nous revenions d'où nous sommes parties ou jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir. »

— « C'est du théâtre, » dit Lila.

S'était-elle détachée délibérément de Catherine? Avait-elle été la femme supérieure et vertueuse, condescendante envers une sœur trahie, protégeant avec arrogance sa condition d'épouse contre la dépravation de Maurice et la faiblesse de Catherine? Non, non, elle n'avait pas eu cette attitude, elle en était sûre. C'était déformer les choses. Maurice avait été un homme pervers, perfide, un séducteur, un débauché, un jouisseur. Peu importait le besoin irrésistible qu'elle ressentait de se condamner elle-même pour ses défauts réels ou imaginaires, besoin assez naturel en face de ces visions de perversité, personne sur terre ne pouvait prétendre que Catherine — oui, sa chère Catherine — ne fût pas un être faible, ou qu'il fût possible d'excuser l'immoralité de Maurice.

Lila serra les freins.

— « Je suis aussi sûre qu'on peut l'être que nous ne sommes pas dans le bon chemin. »

— « Mais Lila, il n'y a pas de bon ou de mauvais chemin pour en sortir. Ce n'est qu'une question de chance. »

— « Peut-être. » Il y avait de l'obstination dans la voix de Lila. « Mais le Seigneur aide ceux qui s'aident, et non ceux qui se contentent d'espérer que tout ira bien. »

Hésione Hadstone, Hésione Mallest, Mrs. Paul Drummond, Cicely Waynefleet, Lady Macbeth, auraient été raisonnables, conséquentes, fermes. Elle dit :

— « C'est bon, Lila. Si vous avez une idée, suivez-la. »

Lila braqua le volant à fond sur la droite et la voiture, quittant la route, entra dans un champ de foin. Le pneu avant droit heurta une pierre et il y eut une embardée terrible. Lila appuya sur l'accélérateur, conduisant avec une nouvelle et étrange sûreté. Puis, comme elles touchaient encore une pierre et que la voiture, déséquilibrée, vacillait sur trois roues, elles se trouvèrent en plein jour sur une route en béton ordinaire, à moins de vingt mètres d'une borne blanche et noire portant l'indication : U. S. 60.

***

Encore chancelante, Hésione reprit courage lorsqu'elle eut échangé une nouvelle série de communications téléphoniques (« Mrs. Drummond, croyez-moi, je ne vous cache rien. Votre fille est tout à fait hors de danger. Je crois qu'il vaut mieux que vous ne lui parliez pas au téléphone ; je donnerai un contre-ordre si cela devait trop vous coûter, mais j'espère que vous n'insisterez pas. ») (« Sincèrement, Hezzy, le vieux Pletzel dit la vérité. Il s'emballe peut-être un peu sur le côté psychologique de son cas, mais j'ai vu Peggy et elle va bien. Elle ne veut pas parler beaucoup ; Pletzel croit qu'elle lâchera tout — s'il y a quelque chose à lâcher — quand elle te verra. Mais un jour de plus ne fera aucune différence ; cela vaudra même mieux, dit Pletzel. Alors, ne te tracasse pas ; ménage-toi le plus possible. ») Hésione fit halte à Amarillo pour y chercher le confort d'un vrai lit, d'un vrai bain, d'un vrai repas. Elle s'aperçut qu'elle était vraiment heureuse de manger, qu'elle pensait à ce qu'elle mangeait, au lieu de simplement l'accepter. Elle ne croyait pas être gloutonne (elle préférait ce mot à celui, plus recherché, de gourmande), mais, à moins qu'elle dût engraisser — ce qui était peu vraisemblable vu sa nature — c'était la seule passion qui n'entraînait pas de complications.

En s'endormant, elle réfléchit à son second passage à travers ce que Mr. Peterberry appelait le continuum espace-temps. Elle était revenue. Par deux fois. Pourquoi aucun des avions perdus n'en avait-il fait autant? L'explication était-elle purement matérielle — pas de terrains d'atterrissage dans le monde du passé (mais tous ne s'aventuraient pas dans un lointain passé ; elle-même était partie, la première fois, dans un monde

où il y avait des terrains d'atterrissage), pas de carburant s'ils l'avaient entièrement consommé? — ou la réponse était-elle plus subtile? Quelque chose à voir avec ce que les spiritualistes appellent l'attachement aux choses d'ici-bas? Cela semblait ridicule... Peut-être qu'un petit nombre aurait pu revenir, mais que les conditions n'avaient jamais été exactement celles qui convenaient?...

Mais les avions perdus n'étaient pas sa source de préoccupations principale. Châtiment, d'accord (en laissant de côté la question de ce qui l'occasionnait), mais le châtiment — si c'en était un, et non un tourment purement gratuit — devait avoir un but. Du moins si tout ce qu'elle avait entendu et lu n'était pas dénué de justesse. La scène dont Lila et elle avaient été témoins devait avoir pour but de lui enseigner une leçon, de la convaincre. Mais elle n'avait jamais été cruelle envers les animaux. Ni même méchante ou insensible. Les grands danois de Paul, bien qu'elle les considérât un peu comme une marque d'affectation et d'extravagance, elle les avait toujours tolérés ; pour leur part, ils bondissaient et cabriolaient autour d'elle avec ce qui semblait être un véritable plaisir. Elle se rappela avoir lu jadis une histoire au sujet d'un criminel condamné qui avait fait un rêve qui n'était pas le bon ; se pouvait-il qu'elle eût à subir un châtiment qui n'était pas le bon?

Se pouvait-il que d'une façon déraisonnable (qu'avait à faire la raison dans ceci : des avions s'évanouissant dans le néant, des gens disparaissant et reparaissant, sa propre aventure?) le châtiment ne fût lié à aucune faute, mais fût simplement un véritable corollaire à sa vie? En gros, était-elle en train de payer son succès de cette façon? L'horrible scène représentait-elle une sorte de tribut? Non, cela ne cadrait pas. D'ailleurs, elle avait déjà payé son succès par un dur labeur et de bien d'autres manières. C'était là une notion puritaine.

Et puis, pourquoi son châtiment et celui de Lila seraient-ils identiques? S'ils l'étaient... car Lila n'avait pas compris. Il était inutile de revenir là-dessus. Lila avait réussi à trouver une voie de sortie, tandis qu'elle-même n'avait rien pu faire d'autre qu'attendre sa chance. L'Election, disaient les calvinistes ; Lila avait la Grâce, mais elle... Peut-être que tout cela (nuances d'une multitude d'austères théologiens) n'avait rien à voir... Troublée, elle s'endormit et rêva qu'elle avait trois mètres de haut, tandis que Peggy, Catherine, Maurice, Paul et Lila étaient des nabots qui s'enfuyaient d'elle en criant de peur.

Le lendemain matin, elle chassa — ou presque— ces spéculations comme autant de vapeurs morbides. Un seul avion avait été perdu la veille et les amnésiques rentrés étaient trois fois plus nombreux que ceux qui avaient disparu.

— « Peut-être que cela touche à sa fin, » dit-elle à Lila. « Peut-être que c'est presque fini. Si le prédicateur ne s'est pas trompé, l'équilibre doit être rétabli ou à peu près ; les crevasses dans le temps et dans l'espace dont parlait Mr. Peterberry doivent être en train de se combler. »

Sa confiance augmenta tout au long de la journée ; l'air limpide de la montagne semblait trop léger et trop pur pour que des pièges et des

trappes s'ouvrent sous leurs pieds. Elles traversèrent l'Etat du Nouveau-Mexique pendant toute la journée, ne stoppant que pour manger et faire le plein d'essence, puis l'Etat d'Arizona pendant toute la nuit, roulant plus vite maintenant, stimulées non seulement par la période relativement longue d'immunité, mais par le fait qu'elles approchaient du but.

Puis, après avoir traversé la rivière pour entrer dans Blythe, Hésione se mit pour la dernière fois en quête d'une cabine téléphonique... et c'est alors qu'elle pénétra une fois de plus dans un monde différent.

***

C'était un monde étrange que celui-ci, un monde grotesque n'offrant que peu de ressemblance avec n'importe quelle réalité. Non, « réalité » n'était pas le mot propre ; ce qui environnait Hésione était assez réel, mais en quelque sorte subjectif. Non pas comme un rêve, mais comme la projection des pensées d'un personnage qu'elle avait incarné dans une pièce. C'était cela ; maintenant que s'apaisait le premier choc terrifiant donné à sa conviction que cela n'arriverait plus, elle se rendait compte qu'elle était dans un théâtre. Un théâtre dont elle n'avait jamais entendu parler ni soupçonné l'existence. Max Reinhardt, pensa-t-elle ; non, Dali, non, non ; le chaos, l'Enfer... Je ne sais pas...,

Quelque part à une distance considérable, un grondement de tonnerre se répercutait et mourait en murmures explosifs : « Est-ce que vous jurez solennellement (ou affirmez)? » « Est-ce que vous jurez solennellement (ou affirmez)? » « Ou affirmez... ou affirmez... ou affirmez... »

De sous ses pieds, ou du moins des profondeurs autour d'elle, une voix féminine revêche et criarde disait :

— « Oh ! oui, votre Honneur, je l'ai vu, je l'ai reconnu. Il avait une casquette sur la tête. Je l'ai vu tirer avec un revolver en passant ; je le reconnaîtrais entre cent ; c'était un Italien ou un étranger quelconque. Oh ! oui, monsieur, votre Honneur. » Puis l'éclair était celui de baïonnettes, de centaines, de milliers, de millions de baïonnettes, avançant toutes en rangs égaux. Les baïonnettes se changèrent en créatures qui se tortillaient comme des serpents et quelqu'un criait :

— « Anguilles fraîches aujourd'hui ; anguilles fraîches ; j'ai des anguilles fraîches aujourd'hui. »

La voix mince d'un vieillard tombait du ciel comme une averse de grêle :

— « Demande refusée. Objection refusée. Refusée. Rejetée. Refusée. Rejetée. Refusée... »

Puis la voix du marchand d'anguilles, calme mais ardente, et teintée d'un fort accent étranger :

— « Tous ceux qui connaissent ces deux bras savent bien que j'ai pas besoin de tuer un homme dans la rue pour prendre l'argent... »

— « Aucun rapport... aucun rapport... aucun rapport... »

— « Voilà comment je dis : je voudrais pas qu'un chien, ou un serpent, ou la bête la plus malheureuse... je voudrais pas en voir souffrir

comme j'ai souffert pour des choses que je suis pas coupable. Mais je sais que j'ai souffert pour des choses que je suis coupable. »

La voix du vieillard s'éleva de nouveau avec un petit gloussement sec.

— « Avez-vous vu ce que j'ai fait à ces deux sales anarchistes aujourd'hui? » La question était captée et répétée comme par un quatuor jouant en étroite harmonie : « Avez-vous vu ce que j'ai fait à ces deux sales anarchistes aujourd'hui? » Puis comme par un grand chœur polyphonique, s'étendant d'un bout à l'autre de l'horizon, mais perdant toute dignité et donnant l'impression d'un assourdissant caquetage de singes : « Avez-vous vu ce que j'ai fait à ces deux sales anarchistes aujourd'hui? »

Doux et ouaté parvenait un chuchotement : « ... grave inconvenance... »

Hésione prit sa tête dans ses mains. Elle s'était cuirassée en vue d'une nouvelle scène d'iniquité; elle l'attendait. Il y avait là sans aucun doute de l'iniquité, bien que pour l'instant elle n'eût pas la notion claire de ce dont il s'agissait, mais l'impression pénétrante, accablante, qu'elle ressentait était de... comment dire? D'obstination plutôt que de malveillance ; il y avait là un refus de comprendre, de l'étroitesse de vues, de la stupidité... Non, il y avait un manque de quelque chose, mais un manque plus grave qu'aucune de ces...

La voix teintée d'accent s'éleva de nouveau, encore plus calme :

— « Sans toutes ces choses, j'aurais pu parler toute ma vie au coin des rues à des hommes pleins de mépris. J'aurais pu mourir pas remarqué, ignoré, vaincu. Mais on n'est pas vaincus. Jamais, dans toute notre vie, on n'aurait pu espérer tant travailler pour la tolérance, pour la justice, pour la compréhension entre les hommes, comme on le fait maintenant par accident. Nos paroles — nos vies — notre souffrance, rien ! Notre vie supprimée — la vie d'un bon cordonnier et d'un pauvre marchand de poissons — tout ! Ce dernier moment est à nous, cette agonie est notre triomphe ! »

Ces paroles du moins venaient d'une pièce dans laquelle elle avait joué — quand était-ce? — il y avait des années et des années. Patricia, la sœur du principal rôle féminin. Cette tirade était d'un homme mort sur la chaise électrique, Vanzetti. Qu'avait Vanzetti à voir avec elle?

La scène colossale sur laquelle elle se tenait commença à se rétrécir et elle remarqua l'avant-scène, le rideau, les cintres et les coulisses. Ils se rapprochaient de plus en plus vite tout en se rapetissant, mais elle n'avait pas le sentiment d'un danger ni d'un phénomène surprenant. En fait, elle trouvait tout à fait naturel d'être venue là et elle avait la certitude qu'elle réussirait comme Lila — non par chance cette fois mais par une manœuvre raisonnée — à trouver un chemin de retour. Quand elle serait prête. Pas pour l'instant.

Elle s'avança vers le milieu de la scène, parlant comme si elle y avait été poussée par une intense émotion, mais gardant tout son empire sur elle-même : « Allez chercher de l'eau pour laver de vos mains ce sale témoignage. Pourquoi donc avez-vous apporté ces dagues de là-bas? Elles

doivent y rester ; allez les reporter, et barbouillez de sang les valets endormis. »

Il ne lui semblait pas nécessaire de jouer le reste de la scène ; c'était comme si elle eût appris à fond son rôle de Lady Macbeth à l'exception de ces quelques lignes qu'elle devait répéter une dernière fois avant la générale. Les feux de la rampe (pour une raison ou pour une autre elle n'avait pas remarqué la rampe plus tôt, ou elle en était trop loin) baissèrent jusqu'à devenir une ligne gris pâle qui recula et imprégna tout le ciel vers l'est d'une façon étrange. Elle s'en alla, d'un pas assuré malgré l'obscurité, malgré le caractère irréel de ce qui l'entourait, malgré la terreur qui s'était répandue dans son esprit, juste sous la surface, jusqu'à l'instant d'avant.

Il n'y avait pas d'arrière-scène, pas de loges d'artistes, pas de murs ni de portes, rien que des formes et des ombres indistinctes qu'elle contournait. Au lieu d'appuyer sur des planches fermes, ses pieds enfonçaient dans une couche de sable tassé ; elle ne s'étonna pas de voir que la lueur à l'horizon était celle de l'aube ni que les formes autour d'elle étaient des cactus, des mesquites, des buissons à épines géants....

Elle marchait d'un pas sûr, malgré le sable, sachant qu'elle allait dans la bonne direction, sans se soucier de la chose la plus étrange de toutes : l'absence de barrière, de passage brusque ou graduel, d'un monde à un autre. Elle savait que ce n'était qu'une question d'heures et qu'elle arriverait à une grande route. C'était fini ; les trous dans l'espace et dans le temps se refermaient ; ils étaient déjà comblés ou sur le point de l'être. Dans l'un ou l'autre cas elle savait qu'elle n'en rencontrerait plus.

— « Oh ! Peggy ! » s'écria-t-elle. « Oh ! Peggy, ma chérie ! »

Sa culpabilité ne l'accablait pas ; la conscience nouvelle qu'elle en avait (conscience nouvelle? Il y avait des années qu'elle la connaissait, qu'elle vivait avec chaque jour. Elle avait simplement refusé de la voir) ne lui apportait pas l'absolution, mais donnait du recul à la chose, comme si celle-ci avait été expiée depuis longtemps. Comme une condamnation déjà purgée par de la détention préventive. Elle n'avait jamais joué d'autre rôle que celui d'Hésione Hadstone ; elle était une piètre actrice. Comment avait-elle pu s'enorgueillir de la diversité de son jeu, de Lady Cicely à Lady Macbeth, quelle stupide illusion ! Ce n'étaient que deux facettes de l'impitoyable, égoïste, insensible Hésione.

Peggy, Catherine, Paul, Lila... *Maurice.*

— « Oh ! Dieu, » dit-elle. « Maurice. »

Car ce n'était pas Maurice qui avait été le monstre. C'était elle. La jeune Hésione, jolie et gracieuse (moins jolie pourtant que Catherine), pleine de talent (chacun le disait ; Catherine elle-même le reconnaissait ; quelle importance pouvait avoir le talent pour Catherine, tellement plus équilibrée, séduisante et sensible?) et envieuse. Si envieuse de Catherine que la jalousie la consumait. La compassion n'atténuait pas la clarté nouvelle de son jugement tandis qu'elle jetait un regard en arrière sur sa personnalité de jeune fille sans tache (sans tache? Etait-elle différente

aujourd'hui? Ce n'étaient pas tous les autres qui étaient des obsédés sexuels ; c'était elle ; la question sexuelle la préoccupait tellement qu'elle la voyait partout ; tous les parfums de l'Arabie n'auraient pu la chasser de sa conscience ; son détachement et sa réserve étaient une obligation, comme celle à laquelle obéissent ces femmes qui se lavent les mains cent fois par jour) — la jeune fille qui avait mis au supplice le pauvre, lent et stupide Maurice. Les désirs de celui-ci étaient vifs et brutaux, soit, mais ils n'en représentaient pas moins une certaine forme d'amour, peut-être la seule dont il fût capable. (Non, même pas ; c'était un restant de sa confiance dans la justice de sa cause qui lui dictait cette pensée ; mettons simplement que les appétits de Maurice représentaient une certaine forme d'amour, un point c'est tout.) Qu'avait représenté sa chasteté calculée, à elle? Si les efforts haletants de Maurice pour la conquérir avaient été si blâmables, comment définir son propre rôle? L'innocence complotant une félonie? Ou — quel était le terme légal? — pratiquant l'abus de confiance?

Et Catherine? Oh! comme elle s'était sentie supérieure, contente d'elle, en face de Catherine. La pauvre et susceptible Catherine, qui avait cédé inconsidérément aux importunités de Maurice, puis qui avait été destituée et supplantée, reléguée au rang de fiancée abandonnée et qui — contre toute prudence — avait été tentée de nouveau. Parce qu'elle ne se gardait pas avec assez de précaution, mais était vulnérable comme Hésione n'aurait jamais pu l'être. Catherine avait été incapable de juger Maurice ; elle pouvait donner ou retenir, et elle avait choisi de donner. Sans contrepartie.

Mon Dieu! pensa Hésione, non pas anéantie, mais définitivement éclairée, c'est moi qui l'ai tuée. « Oh! Catherine, » dit-elle tout haut. « Comment as-tu pu être si patiente? »

Mue par une étrange énergie, elle continua sa marche dans le sable. « De ma vie, je n'ai jamais fait preuve d'amour! » s'exclama-t-elle, stupéfaite. « Jamais. »

Maurice. Catherine. Peggy. Peggy...

Peggy avait été une enfant si *mignonne*. Une telle déclaration d'indépendance envers Maurice ; envers les hommes, envers le désir sexuel. Une telle justification de ce qu'il y avait de plus élevé, de plus noble en elle, en opposition avec la bestialité de Maurice. Et puis Peggy avait été simplement mignonne ; ni belle, ni brillante, ni douée. Et c'est ainsi qu'elle avait été si tolérante, si compréhensive pour Peggy qui l'*amusait* tant. Pardonnez-moi ma postérité indigne, avait-elle dit en fait, ma fille insignifiante, ma drôle de petite fille. Applaudissez l'esprit dont je fais preuve en substituant une voyelle à une autre : Peggy — Puggy. Quand Maurice s'était révélé un homme inutile (qu'avait-elle fait pour le rendre utile, sauf de lui démontrer sa propre supériorité?) elle avait travaillé pour subvenir aux besoins de l'enfant : vêtements et soins. Mais elle eût travaillé de toute façon ; elle s'était flattée de son abnégation quand elle n'avait rien voulu donner d'elle-même. Pas d'amour.

Il en était de même avec tout le monde ; Paul, Lila, tous. Paul était un mari si raisonnable, si compréhensif, si peu exigeant, l'antithèse de Maurice. Et, cependant, les deux attitudes n'étaient que les conséquences de sa propre inviolabilité. Elle était restée insensible aux exigences de Maurice ; Paul n'avait rien exigé d'elle à cause de son insensibilité. Elle n'avait pas donné son amour parce qu'elle n'en avait pas à donner.

Le prédicateur avait eu raison ; le mal était devenu trop lourd à supporter, le monde avait basculé, déchirant les coutures nettes qui protégeaient le présent des souillures du passé et maintenaient un endroit distinct de l'autre. Et qu'était-ce que le mal? La cruauté, le pharisaïsme, la stupidité, l'insensibilité, oui, mais en fin de compte essentiellement l'absence d'amour. Elle ne s'était pas fourvoyée fortuitement ; ses pérégrinations avaient été déterminées avec exactitude, provoquées pour son bien. La persécution de Vanzetti, la sauvagerie et le cynisme des deux musiciens, les horreurs nazies, elle en était responsable. Les monceaux de chaussures d'enfants pesaient sur sa conscience.

Elle eut un mouvement de révolte. C'était impossible, voyons ! Il y avait des degrés, n'est-ce pas? Et des différences infinies de degrés ne produisaient-elles pas une différence de nature?

En était-elle absoute pour cela? Allait-elle introduire des témoins pour établir son honorabilité, ou ses excellentes intentions, ou sa stupidité ou son ignorance? Elle acceptait la culpabilité pour les chaussures.

Et pour les autres crimes. Tous les autres crimes.

Il y avait une chose qu'elle n'avait pas entièrement comprise jusque-là : aucune souffrance ne lui avait été infligée comme châtiment. On ne commettait pas une faute, ou on ne négligeait pas de faire son devoir, pour n'avoir ensuite qu'à payer avec le même détachement que lorsqu'on met des pièces dans un compteur de stationnement. Elle n'avait pas été punie ; elle avait été placée devant la face protéiforme du mal et elle l'avait reconnue, parce qu'elle ne lui était pas étrangère.

Le soleil s'était levé ; le désert allait être une fournaise d'ici une heure. Peu importait. Les trous étaient comblés pour elle et ils se comblaient de même pour tout le monde. Elle songea que cela ne signifiait pas une révolution dans la nature humaine, une substitution de la règle d'amour à la règle de cupidité. Cela signifiait seulement — selon elle — que l'équilibre avait été momentanément rétabli et que le bien et le mal étaient pour un temps à égalité. Cela ne signifiait probablement pas que quiconque en profiterait longtemps ni beaucoup, mais peut-être que tous — même ceux qui n'étaient pas tombés à travers les trous — seraient un peu plus conscients de leurs fautes, hésiteraient un peu plus à faire le mal.

Poursuivant sa marche dans le sable qui semblait devenu plus ferme, elle aperçut des voitures sur la grand-route devant elle.

Il ne lui faudrait pas plus de quinze à vingt minutes pour l'atteindre. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Elle pouvait être à cent, à deux cents ou à cinq cents kilomètres de l'hôpital et de Peggy

et de la chance qu'elle avait, non pas de réparer — ce qui était fait ne pouvait être défait — mais de prendre un nouveau départ. La distance ne comptait pas ; si elle ne pouvait commencer aujourd'hui, elle commencerait demain. Et elle n'aurait pas d'hésitation.

Dans le ciel, un grand avion argenté scintillait au soleil. Il volait vers l'ouest avec détermination, et Hésione eut la conviction que le pilote, pour la première fois depuis longtemps, ne craignait pas de disparaître soudain.

(Traduit par Roger Durand.)



Le bruit

par STEFAN WUL

1957 *aura été une année faste pour la science-fiction d'expression française, puisqu'elle aura vu se révéler presque simultanément deux auteurs qui d'emblée se sont classés au tout premier rang. L'un est Henry Ward, qui a écrit* « Les soleils verts », *remarquable roman dont nous avons déjà vanté les mérites ; nous vous le présenterons en publiant une nouvelle de lui dans un prochain numéro de* « Fiction », *simultanément à la parution de son second roman. L'autre est Stefan Wul, qui fait ici ses débuts dans notre revue.*

Stefan Wul est le plus récent poulain des éditions du Fleuve Noir — et sans conteste le plus brillant. En peu de temps, il s'est affirmé comme l'émule des meilleurs spécialistes américains du space-opera, ce qui n'est pas un mince compliment. Cette réussite a été marquée jusqu'ici par trois romans. Le premier, « Retour à O », *n'était qu'une honorable production standard. Mais quelques mois après, Stefan Wul donnait* « Niourk », *une œuvre supérieure en richesse d'évocation à tout ce que le Fleuve Noir nous avait jamais offert. Et son troisième livre,* « Rayons pour Sidar », *n'a fait que confirmer ses qualités, en pouvant être sans peine comparé à un Hamilton ou un Asimov de la bonne cuvée. (Le quatrième,* « La peur géante », *sera peut-être sorti au moment ou paraîtront ces lignes.)*

En Stefan Wul, nous avons un auteur qu'on sent nourri de S.F. américaine, et qui a su l'assimiler et la « digérer » en combinant harmonieusement ses données. Il est à notre avis le seul Français, à l'heure actuelle, à avoir véritablement le sens de ce genre si difficile à réussir qu'est le space-opera. Avec lui, tous les auteurs d'anticipation publiés régulièrement par le Fleuve Noir ont trouvé un rival devant lequel ils n'ont qu'à bien se tenir...

Fiche biographique rédigée par lui :

« Né le 27 mars 1922 à Paris. Ascendance mi-poitevine mi-bretonne.

» J'habite en pleine campagne, à quatre-vingts kilomètres de Paris, dont je ne saurais me passer longtemps sans malaise.

» Premier roman écrit à dix ans : « Dans le Sahara mystérieux », *où il était question de Touareg et de palais cachés dans les sables. Je percevais mes droits d'auteur directement, en réclamant à mes camarades de collège cinq billes et un sou par chapitre nouveau. Arrivé à la somme rondelette de trente francs, je me suis fait confisquer cet argent par mes parents. Punition sanctionnant des essais de pyrotechnie ayant failli mettre le feu à la cave.*

» A dix-huit ans, j'ai fui le domicile paternel en serrant sur mon cœur une guitare (celle-ci n'était pas encore à la

mode) et un exemplaire d' « Ainsi parla Zarathoustra ». *Je comptais éblouir les foules avec des chansons « pensées ». Cette expérience a duré huit jours pendant lesquels je lavais les verres dans une brasserie du quartier latin.*

» A mon retour, on m'a fermement laissé entendre que je devais apprendre un métier. J'ai choisi la dentisterie parce que j'imaginais ces études faciles. Erreur! Et j'avais mis le doigt dans un engrenage conformiste dont j'espère m'arracher quelque jour...

» Pour adoucir mon sort, je n'exerce que l'après-midi; j'écris le matin.

» Mon pseudo? Wul est le nom asiate d'un ponte atomique de l'Oural. Sans y mettre aucune intention politique, j'ai trouvé amusant de m'en affubler. »



J'aime bien aller boire un coup chez Slim. Il n'y a que là où je me sente vraiment en famille. Je connais plus ou moins tous les visages des habitués. Ce sont tous comme moi de vieux bourlingueurs de l'espace, avec qui je peux parler du bon vieux temps.

Du temps où l'on faisait Terre-Mars-Terre en deux ans, après avoir rédigé son testament, s'être fait donner l'extrême-onction et tout le tremblement. A cette époque-là, l'Aventure existait. Aujourd'hui, les jeunes blancs-becs vont en voyage de noces sur Jupiter sans autre formalité que la présentation d'une carte d'identité et d'un certificat de vaccination contre la variole jovienne.

A propos de ces voyages de noces, laissez-moi vous dire que c'est une question de snobisme. Quant on connaît Jupiter comme moi, on se demande ce qu'ils peuvent y trouver d'affriolant à part le fait de pouvoir glisser dans la conversation : « Tu te rappelles, chérie, cette merveilleuse aube rose de Ganymède, au dôme J. 30? »

De mon temps, on le maudissait plutôt, Ganymède, vu qu'il nous amenait des séismes. On en bavait sur la grosse Jupite ; il fallait tenir le coup cinq ans enfermé dans son « tin » (dans son scaphandre, quoi !) sans pouvoir se laver autrement qu'à la douche d'ozone, sans entendre une voix humaine autrement que déformée par les audiophones, sans voir le visage d'un copain autrement que derrière une vitre, sans absorber autre chose que du « métabol », si bien qu'on ne lui trouvait plus aucun goût. J'ai connu des types qui n'ont pas tenu le coup et qui sont morts cinglés. Et vous savez comment mourait un cinglé, en ce temps-là ? On l'abattait comme un chien, parce qu'il aurait pu provoquer la mort de tous les autres. Voilà la vie qu'on avait sur Jupite, nous autres, les anciens !

Et vous ne devineriez jamais pourquoi il fallait rentrer dare-dare au bout de cinq ans. Je vais vous le dire : un truc idiot ! La barbe, les cheveux et les ongles devenaient trop longs pour qu'on puisse rester un an

de plus en scaphandre. Au départ, on avait beau nous tondre au double zéro, nous rogner le bout des doigts et nous passer le crâne et les extrémités à l'hibernal, au bout de deux ans, ça repoussait quand même. Malgré l'espace qu'on nous laissait dans le casque et les gantelets, les cheveux nous formaient une boule sur la nuque et nous plaquaient la figure contre la vitre, la barbe nous étranglait un peu plus tous les jours, les ongles trop longs se recroquevillaient sous les doigts et nous mettaient les mains en sang. On passait la dernière année avec des migraines épouvantables et les membres presque insensibles à force d'être douloureux. Et on te vous soignait ça à grands coups d'ozone, une vraie panacée !

Si bien qu'aujourd'hui, quand je rencontre un type dans mes âges, avec le nez aplati et de drôles de cicatrices sous les doigts, je me dis : « Tiens, voilà un ancien de Jupite. »

Mais on était bien payé et, surtout, on aimait ça. On aimait cette vie dure, et plus on en bavait plus on se sentait un homme. Il y avait avec nous un gars qui parlait bien. « La volupté de la souffrance, » il appelait ça. C'était bien le mot juste.

Mais aujourd'hui, il ne reste même pas ça. Jupite, c'est devenu un vrai dorlotoir à touristes. Il n'y a plus de souffrances, plus de dangers, plus d'angoisse de l'inconnu. Quand j'entends des tourtereaux se pâmer sur leur voyage avec une nuance de fierté dans la voix, je souris poliment, mais en dedans, ça me met en boule. « Vous avez connu ça, commandant? » qu'ils me disent d'un air entendu. « Le commandant te dit... » que j'ai envie de leur répondre.

Pour en revenir où j'ai commencé, j'aime bien aller boire un coup chez Slim. Bien sûr, c'est un peu loin de chez moi, vu que j'habite à Brazza et que Slim a monté sa boîte à Mosk en Russie. Mais son bistrot n'est pas très connu, c'est de l'authentique, un vrai bouge à matelots de l'espace, pas comme celui, plus proche, d'Alge, où le snobisme a fourré du néon partout, des casques de scaphandre dans les coins, bien astiqués avec des fleurs de Vénus dedans (je vous demande un peu !), et où les serveuses font des effets de jambes avec une antenne sur la tête et un faux pistolet à rayons sur la hanche ; on ne peut pas arriver jusqu'au bar sans marcher sur dix traînes de robes de soirée. A vomir !

Quand j'ai envie, comme ce soir, de boire un verre ou de faire un Sol avec les copains, je prends ma guimbarde d'occasion, je mets les gaz et je suis à Mosk en vingt minutes.

Je me pose doucement sur le toit, je saute de mon coucou et je file vers l'escalier d'où montent des chansons et une réconfortante odeur de cuisine. Je bute sur quelque chose et manque m'étaler. C'est Toutoune qui s'est mise dans mes jambes.

Toutoune est un zolt que Slim a ramené de Phobos. La bestiole me connaît bien, elle tire sur sa chaise, sifflote, me fait des grimaces. Elle sait que j'ai toujours dans mes poches une banane pour elle. Je lui caresse le front, je lui gratte le ventre, mais j'évite de toucher sa queue phosphorescente, je ne tiens pas à avoir la main enflée pendant quinze jours.

Quand j'ai fait mes amitiés au zolt, j'entre dans la salle et je suis

chez moi. « Tiens, voilà Robert ! Ce vieux Robert ! » Robert par-ci, Robert par-là, tout le monde me connaît. Ce n'est pas chez Slim qu'on m'appellerait commandant.

— « Bon' iour, meussieu Rôbaïe, » me dit la femme de Slim, une Vénusienne verte, adorable, que ce cochon-là a séduite il y a... dejà sept ans, ma foi.

Sacré Slim ! En rigolant, on se salue à la mode martienne, le pouce sur le menton ; ça nous rappelle des souvenirs.

— « Tchi-ha, Robert ! »

— « Tchi-ha, ma vieille ! »

Et puis on se serre la main et Slim va me dénicher une bouteille de celles qu'il garde pour les copains, du bon vieux soum de contrebande comme vous n'en boirez jamais, qui vous chauffe la gorge et vous électrise jusqu'aux orteils.

On parle de choses et d'autres, sans avoir l'air de rien, mais à chaque fois que ses yeux bleus accrochent les miens, je vois tout au fond une petite lueur qui signifie : « Sacré vieux Robert, j'étais avec lui là et là, j'en ai bavé avec lui dans tous les azimuts. » Et je suis sûr qu'il voit la même petite lueur au fond de mon regard.

Ensuite, on s'occupe à taper la carte avec deux autres types et la soirée s'avance doucement, dans le bruit des annonces et des plaisanteries sans méchanceté.

*
* *

Au bout d'une heure, Slim jubile en abattant un Sol de première sur une tierce à la Lune. Et je rigole devant la tête du pauvre gars qui va devoir payer la troisième tournée de la soirée. Le gars commence à égrener tous les jurons tlananiens de son répertoire lorsqu'un bruit assourdissant fait trembler tout l'immeuble et toutes les bouteilles sur les étagères.

J'agrippe le bord de la table et je serre de toutes mes forces, me contraignant à ne regarder que mes mains blanchies par l'effort. Il me semble que tout va s'écrouler autour de nous, que la chose que je crains depuis longtemps va arriver...

Mais le bruit cesse brusquement et j'entends autour de moi les jurons des camarades, tandis qu'un pas lourd descend l'escalier.

— « C'est le gros Jean ! »

— « Ce cochon-là ! »

Je lève les yeux tandis que le gros Jean entre dans la salle.

— « Tchi-ha ! » qu'il crie.

— « Salut, » répond Slim, tu me dois deux verres cassés et trois flacons de soum. »

— « Ben quoi ? »

— « Oui, » continue Slim, « trois flacons de soum ! Quand vas-tu te décider à changer de fusée, espèce de radin ? »

— « C'est une bonne machine, elle vibre un peu à l'arrêt, mais... »

— « Elle vibre un peu ! » s'exclame celui qui doit payer la tournée, « tu parles ! »

— « Chaque fois que tu arrives, il y a de la casse, » dit Slim. « C'est un vrai tremblement de terre. »

Le gros Jean marque un temps d'arrêt, puis faisant diversion, il s'écrie en pointant son doigt dans ma direction :

— « Qui est-ce que je vois là ? Ça alors ! Où te caches-tu depuis trois ans que je ne te vois plus ? » demande-t-il en s'avançant vers moi la main tendue.

J'aime bien le gros Jean, c'est un bon gars, mais il m'est impossible de répondre à son geste. Mes mains restent accrochées à la table. Je tremble de la tête aux pieds tandis que des gouttes de sueur froide me coulent du front sur le nez.

— « Meussieu Robaïe il est malade, » fait la douce voix de la Vénusienne.

Slim me jette un rapide regard et se précipite pour me prendre sous les bras.

— « Viens, Robert, » dit la voix de mon vieux copain à mon oreille. « Ecartez-vous, vous autres, vous ne voyez pas qu'il n'est pas bien ? »

— « Qu'est-ce qu'il a ? »

— « Fermez-la. Laissez-moi faire. Ecartez-vous, par Sol ! bande d'abrutis. Aide-moi, Jean ! »

Je me sens soulevé et emporté dans une pièce voisine par des mains amies. On m'étend sur un lit et Slim m'appuie un verre sur les dents.

— « Avale ça, vieux. Tu as besoin de repos. »

J'ai le temps de reconnaître le liquide qui me poisse la langue : de la sève d'arboral. Et puis je sombre dans le sommeil.

*
* *

Quand je me réveille, je ne sais plus où je suis. Le hublot envoie sur les murs une clarté qui me fait mal aux yeux; je tourne doucement la tête, je regarde : de la neige partout, sur les dômes, sur les terrasses ! Si bien que je me crois ramené à vingt ans en arrière, sur la calotte martienne, à la base M2. Je me redresse, et une douleur dans les reins me rappelle que je n'ai plus soixante ans.

En face de moi, sur le mur, une carte de Vénus. De l'autre côté, une photo de Slim en combinaison spatiale. Ça y est, je m'y retrouve : je suis à Mosk, chez Slim, où j'ai eu un malaise hier soir !

Slim a dû m'entendre bouger. Quand je pose les pieds par terre, il passe la tête par la porte entrebâillée et me fait un clin d'œil. Puis il entre dans la chambre.

— « Alors, vieux ? »

— « Ça va, » lui dis-je d'un air gêné.

Et puis je m'aperçois que Slim porte un plateau : un grand verre de soum chaud avec un sandwich au crâbe jaune, ce que je préfère.

Du coup, je me refourre au lit et je cale sous mes reins l'oreiller pneu-

matique ; Slim me pose le plateau sur les genoux. Je ne lui dis pas merci, il sait bien que je le pense.

— « Repousse tes pattes, » dit-il en s'asseyant au pied du lit.

Et il me regarde manger en silence, un petit sourire en coin figé sur les lèvres. J'engloutis la dernière bouchée et je commence à siroter doucement le soum chaud. Je regarde Slim en face.

— « Slim ! »

— « Oui, mon gars? »

— « Hier soir... (J'hésite.) Qu'est-ce qu'ils ont dit, les autres? »

— « Qu'est-ce que tu veux qu'ils disent? On est habitué à tous ces trucs-là chez nous. Il y a trois jours, j'ai été obligé d'appeler une ambulance pour un type qui faisait un accès de chagre. Il avait dû chiper ça dans les marais de Vénus il y a vingt ans. Tu le connais, c'est Seng. »

— « Le Chinois? »

— « Tout juste. Il devenait complètement cinglé. On s'est mis à trois pour le maîtriser. J'ai des nouvelles de lui, ils l'ont laissé sortir ce matin. Ouais, c'est un drôle de sacré beau métier que le nôtre, mais il a laissé des traces en chacun de nous... »

— « Slim ! »

— « Oui? »

— « Arrête ton bavardage. Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé ce que j'avais? »

— « Ce que tu... mais... je ne sais pas, moi. Rien de grave, sans doute. »

— « Tu ne me l'as jamais demandé parce que tu avais peur de me gêner. Ne me dis pas que tu n'as jamais remarqué mes crises de frousse quand on fait brusquement du bruit à côté de moi ! »

— « De frousse? Tu as toujours été le plus dur, de tous les durs que j'ai connus ! »

Je secoue la tête.

— « Quand le gros Jean a fait trembler l'immeuble, hier soir, j'ai eu la frousse ; la frousse, tu m'entends ! »

Slim se lève et pousse un gros soupir.

— « Bon, si tu veux, tu as eu la frousse. L'affaire est classée, n'en parlons plus. »

Ah ! non, par exemple ! Il ne va pas me laisser en plan maintenant. J'ai commencé à lui en parler, j'irai jusqu'au bout. D'ailleurs, il faut que je le dise à quelqu'un, l'heure a sonné ; Slim m'écoutera ! Je retrouve ma voix cinglante des grands jours pour glapir :

— « Assis, matelot ! »

Il faut croire que ça fait de l'effet à Slim, qui a été mon second pendant cinq ans, car il se laisse tomber sur un siège, ahuri. Je reprends plus doucement :

— « Tu as été assez discret depuis des années, matelot, je t'en sais gré. Maintenant j'ai besoin de raconter à quelqu'un ce qui m'est arrivé. J'ai besoin de raconter pourquoi j'ai des crises de frousse. »

Je détourne les yeux de la silhouette de Slim et je fixe la carte de Vénus, devant moi. Je commence mon récit :

— « C'était en 68. Je m'étais engagé dans la Légion, je m'y vois encore... »

*
* *

Oui, j'étais jeune, j'avais à peine trente-huit ans. J'aimais tout ce qui est viril : la bagarre, les coups durs, les joies dangereuses de la découverte. C'est pourquoi je m'étais engagé dans la Légion Spatiale.

Il nous ont fait remplir des formulaires, passer des visites médicales, subir des tests d'endurance au chaud, au froid, à l'accélération, à la décélération, à ... un tas de trucs, au manque d'oxygène, à l'excès d'azote... Drôle de manège !

Ensuite, on nous colle un examen technique. Je m'y attendais un peu et je croyais passer les doigts dans le nez. J'avais assez bourlingué déjà pour avoir des notions pratiques de tout.

De fait, j'ai passé d'extrême justesse pour m'entendre dire :

— « Vous êtes admissible. »

— « Admissible ? Admissible à quoi ? »

— « Vous avez un an de préparation obligatoire avant l'examen définitif. Ceci n'est qu'un examen de passage. »

Je n'en revenais pas. Il a fallu que je me tape trois mois de cosmographie, puis trois mois de mécanique rationnelle : statique, cinématique, dynamique du point, géométrie des masses et tout le bastringue. Plus trois mois de calcul différentiel et intégral : intégration de l'équation aux dérivées partielles, éléments de géométrie infinitésimale, éléments de ceci, éléments de cela...

Et puis il fallait comprendre vite. Pas question d'être à la traîne sur le programme. Sinon, bonsoir ! On te vidait proprement avec une prime de démobilisation et un petit certificat d'admissibilité qui pouvait toujours servir à trouver plus facilement du boulot sur un raffiot de commerce ou à la rigueur sur une ligne peinarde Terre-Lune.

La Légion, c'était autre chose ! Je te passe la chimie, la physique, la géologie... Que sais-je ! Plus d'une fois, je me suis dit : « Si c'est ça la Légion, je prends le large ! Je ne me suis pas engagé pour pâlir sur des graphiques et des équations. » Et puis je restais quand même. Je me disais qu'après tout, avec une formation pareille, j'allais peut-être sortir amiral. Je t'en fous ! Avec des félicitations, ils m'ont imprimé une petite étoile verte sur la manche : j'étais bombardé second maître.

« Après ça, on va enfin plonger dans l'espace, » pensai-je. Pas du tout ! Entraînement intensif au sol. Pendant six mois. Je me prenais à regretter Jupiter tellement je me barbais.

Bref, on a fini par décoller. J'étais à moitié fou de joie et de nervosité. Jusqu'à Jupiter, je bouillais d'impatience. Jupiter, c'était déjà la civilisation, à cette époque-là. On n'y laissait plus pourrir les types dans leurs scaphandres comme autrefois. L'inconnu commençait à Saturne, mais de Saturne à Uranus, c'était la grande aventure.

Nous étions les premiers, tu te rends compte, Slim, les premiers à toucher Uranus. Je me rappelle tous les détails de l'arrivée, mon vieux. Aussi nets dans la tête que si ça datait d'hier. Ce n'était pas rien, à ce moment-là, une arrivée sur Uranus! Je ne sais pas si tu te rappelles le scandale quand on a su s'être fichu le doigt dans l'œil depuis toujours à propos de cette planète et que la gravité y était de 12. Ça démolissait la « loi carrée ». C'est te dire si on devait y aller doucement pour atterrir. Je te garantis que le commandant ne quittait pas la passerelle une minute.

D'abord, on se laissait satelliser à 40 millions de fixs et on se reposait à fond pendant quarante huit heures, afin d'être en pleine forme. Ensuite, on se lâchait doucement dans le champ de gravitation. On avait beau freiner à pleines tuyères, bon Dieu, à la cote 15 on tournait à 5 angles. Et en fusée, encore! Te rends-tu compte du culot qu'il fallait pour dépasser l'orbite de Jupiter en fusée?

Tous les trois quarts d'heure, on repassait au même point et on lâchait l'antigravitique sur Uranus. On le voyait tomber comme de géantes gouttes de lait, puis on le perdait de vue. Il se solidifiait en arrivant au sol, par masses de mille tonnes. Les officiers passaient leur temps à fouiller leurs tables de logarithmes pour corriger la dérive, car il fallait que l'antigravitique tombe toujours au même point. Après cinquante heures, on s'était encore rapproché et on pouvait distinguer la grande tache brillante où il faudrait se poser sans faire de blagues. Et le dernier tour commençait.

La fusée tanguait, se cabrait contre la chute, les techniciens transpiraient sur leurs calculs, devant le clignotement pénible et multicolore des lampes du tableau. J'étais aux commandes de trépied dans la cabine à côté, attendant la sonnerie (on ne pouvait se fier à l'auto-éjection, la gravité était trop forte). De temps en temps, je jetais un regard aux techniciens à travers la vitre, en priant le bon Dieu qu'ils ne fassent pas d'erreur. Et tout d'un coup : la sonnerie. Je tire la manette. On se sent remonter les tripes dans la gorge et... rien du tout. Un grand calme. Nous étions posés.

Après un silence hébété, on entend dans l'interphone général la voix du commandant, très tranquille, comme s'il annonçait « Il fait beau » :

— « Nous y sommes, les gars ! »

Tu aurais entendu ce vacarme! Tout le monde hurlait, criait hurrah, sifflait de toutes ses forces. Et vive le commandant, et vive la Légion, vive la Terre! Vive la vie, vive la jeunesse, quoi!

Le patron nous a laissés nous détendre pendant cinq minutes et puis :

— « Fixe! Tout le monde à son poste. »

On aurait entendu voler une mouche. Les officiers qui commençaient à enlever leurs sangles se sont rassis chacun à sa place, les yeux cernés, devant leurs brouillons de calculs chiffonnés. Un copain qui était dans le couloir a passé la tête dans ma cabine et, à voix basse :

— « Quand est-ce qu'on descend? »

Je lui fais signe que je n'en sais rien, qu'il faut attendre.

J'avais vu toutes les lampes jaunir. J'avais assez navigué pour savoir ce que ça voulait dire : le navire était debout sur son trépied au milieu de

la tache d'antigravitique et on venait de former le dôme de protection. Je fermai les yeux pour me représenter la fusée protégée par sa cloche magnétique. J'avais déjà vécu ça ailleurs, sur les satellites de Jupite.

A cet instant, la cloche devait se remplir d'oxygène. Tout à l'heure, en sortant, on trouverait sur le sol lisse de l'anti des tas de petites bestioles uraniennes tuées par notre atmosphère trop riche. Ça, j'en étais presque sûr, car j'avais vu bien des planètes, mais jamais une planète sans insectes.

Mais ça traînait, ça traînait... Les gars du couloir commençaient à s'impatienter. Je passe la tête et je vois arriver Jamot, un technicien. Il arrive en trombe et j'ai juste le temps de l'attraper par la manche.

— « Qu'est-ce qu'il y a? » je lui demande.

— « Quelque chose de détraqué au labo. C'est pas grave. »

Et puis voilà le lieutenant qui s'amène.

— « Qu'est-ce qui se passe, lieutenant? »

— « Désolé, les gars. On ne se dégourdira pas les jambes aujourd'hui. Allez vous coucher, vous êtes relevés. »

Les prises extérieures ne fonctionnaient pas. Ils ne pouvaient pas récolter d'échantillons de mélange respirable sous la cloche. C'était idiot évidemment, car il n'y avait qu'un risque d'accident sur mille. Mais enfin : la Forme !

Bref, il fallait attendre vingt-quatre heures. Le temps de réparer les prises, le temps d'analyser le mélange gazeux, de transmettre le résultat au commandant qui ferait procéder à une contre-expertise. La Forme, toujours !

Quand le lieutenant nous a mangé le morceau, il y a eu un grand « Aaah ! » de déception.

— « On n'a qu'à sortir en scaphandre ! »

— « Bon Dieu, moi qui espérais dire deux mots aux petites Uraniennes ! »

— « On va encore se coucher avec deux pilules anti-géné ! »

— « Pourquoi qu'ils ne se servent pas du sas pour les foutus échantillons? »

Et ci, et ça ! Tout le monde râlait. L'excitation nous empêchant de fermer l'œil, on a joué aux cartes jusqu'au lendemain. Ou bien on restait le nez collé aux écrans, à regarder dehors. Mais on ne voyait que du noir. On s'épuisait à imaginer des paysages, des animaux, peut-être de belles petites, dans le genre de celles de Vénus.

Je raconte tous ces détails-là et ça peut paraître long et inutile. Mais c'est pour bien te mettre dans l'ambiance, pour que tu saisisses bien que nous étions à bout de patience et de curiosité, surtout à notre âge. Tu comprendras mieux pourquoi nous avons été tentés de faire des bêtises quand on nous a lâché la bride.

***

Eh bien, mon vieux, ça a traîné comme ça encore une semaine. Tout le monde bouillait. D'abord, les prises extérieures n'ont pu être réparées que le surlendemain. Après, il a fallu rester sous globe ; c'était mieux que

rien, évidemment. On se détendait un peu à regarder les montagnes de carbone pur étinceler à l'horizon, les chutes d'eau pourpre, les arcs-en-ciel, bref, tout ce qu'Uranus peut offrir à quelqu'un qui voit ça pour la première fois : une vraie féerie !

Mais on n'avait pas beaucoup de temps pour rester en contemplation. Il fallait déballer le matériel, installer la base, puis la base secondaire anti-gravitique pour le départ des fusées de reconnaissance. Dehors, on voyait galoper des troupeaux de rumazes : on appelait ça des vaches bleues. Ça nous donnait envie de cavaler aussi dans la nature. Mais rien à faire ; le patron avait des instructions fédérales.

Pour finir, on nous annonce que l'exploration des satellites doit prendre le pas sur celle d'Uranus. Huit jours à contempler le Paradis et on nous l'enlève de la bouche (si l'on peut dire) au dernier moment. J'étais fou.

Quatre équipes sont désignées, une par satellite, mais je n'en fais pas partie. Alors, j'ai une idée. Au mess des sous-offs, je réussis à flanquer de la sègre dans le verre de celui qui commande la fusée 4, destinée à Obéron. Ça ne fait pas ouf. Il tombe la figure dans son assiette et hop ! enlevé. Il en avait bien pour deux semaines de délire. Catastrophe ! Qui commandera la fusée 4? Mais moi, bien sûr !

— « Lieutenant, je peux vous dépanner, je sais que vous êtes retenu à la base, je me porte volontaire pour remplacer le maître d'équipage souffrant. »

On me regarde en coin, on en réfère au commandant, on épluche mes notes d'examen et l'affaire est dans le sac ! On me colle deux étoiles sur la manche et me voilà désigné pour Obéron avec dix bonshommes sous mes ordres.

Tout ça pour t'avouer que je n'étais pas un enfant de chœur ! Mais ça m'avait réussi.

***

C'était une petite fusée du type A Z. Aujourd'hui, on n'en voit plus que dans les musées. Pour l'époque, c'était une bonne machine et, ma foi, j'ai tâtonné un peu avant de l'avoir bien en main.

Le pilote s'appelait Cliff, un type calme qui faisait son boulot sans poser de questions. Moi, je jouais au grand patron. Je vérifiais les calculs, traçais la route et passais les transparents sur l'écran, devant Cliff qui corrigeait à mesure. Du moins, mon attitude seigneuriale a duré tant que Lakdar n'a pas fait le zouave.

Lakdar était un grand maigre fort en gueule, un Arabe. Il se montrait bon copain et rigolo à l'occasion et on pouvait compter sur lui dans les coups durs, mais je n'ai jamais connu de type moins discipliné.

— « Hé, Robert ! » qu'il me crie. « T'as fini de prendre des airs? »

Je le fusille du regard mais ça ne l'impressionne pas.

— « T'as fini de jouer au commandant? » il répète.

— « Ferme-la, matelot. N'oublie pas que j'ai deux étoiles sur la manche. Si tu continues, je te fais foutre à fond de cale. »

— « Hou, là là ! Il a deux étoiles, le gars Robert. Il me fait peur, le gars Robert. Et depuis quand il a deux étoiles, le gars Robert? Depuis hier soir, le gars Robert ! »

Il avait chanté ça sur l'air de cette chanson imbécile, tu sais : « *Il a pris la Lune, Jean le Corsaire, pour un comprimé d'aspirine ; il est malade, Jean le Corsaire !* » C'était complètement idiot, mais il avait amené ça de telle façon que tout le monde est entré en rigolade, et moi avec. A partir de ce moment-là, ç'a été la foire. Nous n'étions plus qu'une bande de grands gosses lâchés en vacances dans l'espace.

L'atterrissage sur Obéron s'est bien passé. Il faut dire que je connaissais mon boulot. C'était un art, tu te rappelles, de naviguer en fusée. Il fallait tenir compte d'un tas de trucs, calculer sa courbe d'approche de façon à freiner par l'attraction d'un autre satellite, ce qui permettait une chute beaucoup plus douce.

Tables en main, j'avais attendu que Titania dérive de deux centiangles et hop ! j'avais laissé culbuter. On était des matelots dans ce temps-là. Aujourd'hui, avec les giros et les écrans mobiles, on ne s'occupe plus de tout ça, on fonce directement sur le but. C'est le progrès, bien sûr, mais c'est dommage, on n'a plus besoin de savoir naviguer.

Bref, nous voilà sur Obéron. Lakdar faisait le zouave plus que jamais.

— « Vite, vite ! » criait-il « où qu'elles sont les Obéronaises? »

On fait les prises : oxygène 19 ! On laisse tomber les scaphandres et on se contente des masques.

— « Je m'en fous, » criait Lakdar. « Je m'en fous pas mal, du masque. Passez-moi les Obéronaises ! »

On sort du sas et en enfonce jusqu'au ventre dans la mousse jaune. On n'avait jamais vu ça. Lakdar courait devant, tombait dans la mousse, se relevait en riant aux éclats. Il réclamait toujours des Obéronaises. Il n'a pas été long à en trouver. Ploc, ploc, ploc ! Trois Pouas sortent de la mousse à dix mètres devant lui, énormes, jambes tremblantes et oreilles déployées.

Quand Lakdar voit ça, il se fige sur place.

— « Gare, Lakdar ! » je lui crie en armant mon pistolet. « On ne sait pas ce que c'est ! »

J'attendais qu'il se débine et se replie sur nous. Pas du tout. Il lève le nez vers les trois géantes et dit :

— « C'est ça, des Obéronaises? Pouah ! »

Et il se colle ostensiblement deux pastilles antigéné dans le masque. Les Pouas ont cru que c'était une formule de salutation. Et aussi sec, les voilà qui rendent la politesse en criant « Pou-ha ! » et qui renversent la tête en arrière en faisant le geste d'avaler quelque chose. Sur le coup, Lakdar en était comme deux ronds de flanc, presque vexé. Sans le savoir, les Pouas avaient mis les rires de leur côté.

*
* *

Nous sommes restés deux semaines sur Obéron, à gâcher de la pellicule, à collectionner des échantillons géologiques, à prendre des mesures.

Et un jour, je jette les yeux sur l'horizon et je vois un satellite qui se lève. Je me dis : « Tiens, voilà Titania qui nous dépasse. On va pouvoir communiquer avec les copains de la fusée 3. » Je me colle les télés aux oreilles, je fais des réglages ; je n'arrive à rien. Ça ne répondait pas. J'entendais « Boum ! » et puis, au bout de cinq minutes, encore « Boum ! ».

Dans l'espace, il ne faut pas trop chercher à comprendre. Il y a tellement de phénomènes qu'on ignore. Toutefois, je consulte les tables et, bon sang, ce n'était pas Titania ! Elle devait se lever seulement deux heures plus tard. Alors, quoi? J'épluche les cartes mobiles : ce n'était aucun des trois autres satellites. Je me dis en sifflotant d'excitation : « Oh ! ça c'est intéressant, par Sol ! une nouvelle planète ! »

J'appelle les copains, on discute, on se bagarre et on finit par tomber d'accord pour mettre les appareils de mesure en place. Eh bien, tu me croiras si tu veux, mon vieux, cette boule-là était aussi grosse que la Lune. Et personne ne l'avait jamais vue !

Je fais un rapport à la base d'Uranus et j'attends les ordres. Au bout d'une demi-heure, on me dit :

— « Etes-vous sûrs de ne pas vous tromper? N'est-ce pas un mirage spatial? Nous ne voyons rien du tout. »

— « Bon sang, si j'en suis sûr ! Mais cette planète est en pleine luminosité. Elle nous éclaire tellement qu'on se croirait en plein midi ! »

Ils décelaient bien quelque chose d'anormal sur les cadrans, mais ils ne la voyaient pas. Je demande à aller me rendre compte de plus près. Après quelques réticences, on m'accorde la permission, mais avec interdiction absolue d'atterrir.

Nous voilà partis. Mais à mesure qu'on approche, la planète devient nuageuse, translucide ; Titania montait derrière (cette fois c'était bien elle) et la luminosité rendait presque invisible la planète mystérieuse. Transparente, mon vieux ! Tu comprends pourquoi ils ne voyaient rien d'Uranus? Leur angle d'observation n'était pas le même, beaucoup plus défavorable que le nôtre.

Bref, on approche, on fait trois fois le tour, Titania nous dépasse et la planète redevient bien visible, la lumière de Titania l'éclairant de côté. On fait les observations d'usage. Lakdar était tout excité.

— « Allez, Robert, on y va. Atterrissons, ils n'en sauront rien, à la base. »

Je résiste mollement, mais tous les copains me pressent et je leur fais plaisir.

On laisse dériver dans le courant rétrograde et dès qu'on se trouve entre Titania et la planète X, on culbute d'un quart et on lâche : un petit atterrissage aux pommes !

La fusée se pose sur une immense plaine blanche comme du lait. On fait les prises : pas d'atmosphère. On enfile les scaphandres, on descend :

du plat, du plat ! Pas de relief, pas une montagne, pas un lichen, pas une bestiole. Rien qu'une espèce de sable grossier.

Et puis tout d'un coup : « Boum ! » Un véritable coup de tonnerre. Tout le monde fait un bond de surprise. Au bout de cinq minutes : « Boum ! » Au troisième coup, ça n'épate plus personne. On s'habitue à tout. Et si cette planète veut faire boum, ma foi, ça la regarde et ça ne nous gêne pas.

Nous étions si tranquilles que Lakdar est parti faire un petit tour dans le désert. Il cherchait toujours des filles, une idée fixe. Moi, je décide de creuser un peu là-dessous, pour voir. Je fais sortir le bull et on creuse. Ça allait vite : du sable, toujours du sable...

Mais brusquement, une crevasse énorme s'ouvre dans le sol avec un bruit d'enfer. Des craquements à te rendre sourd pour la vie, des jets de vapeur, des flammes ! ça ne se raconte pas, les mots sont trop faibles. Et pourtant, j'étais un ancien de Jupite à l'époque héroïque, un dur !

Panique générale. Je vois deux gars projetés en l'air, un troisième englouti dans une crevasse. La fusée oscille sur son trépied. On ne fait ni une ni deux, on fonce vers la fusée. On réussit tant bien que mal à refermer le sas, abandonnant tout : le bull, les copains, y compris ce pauvre Lakdar. On décolle à l'horizontale, on fait deux tonneaux à se casser la figure et enfin on regagne l'espace.

A nos pieds, toute la planète paraissait entrer en transes. Elle se fendillait de toute part, lâchait des nuages ardents. La fusée tanguait dans les courants comme une feuille morte dans la tempête. Ça vibrait de partout. Cliff me crie dans l'oreille :

— « Quand ça sera calmé, on ira chercher les copains ! »

Tu parles, les pauvres types ! Attends la suite. On s'éloigne le plus possible de cet enfer... Et qu'est-ce qu'on voit?

La planète se gondole, prend une forme ovale, semble éclater, et il lui sort des drôles de trucs : des appendices bizarres, comme des pattes, des ailes, si je peux appeler ça des pattes ou des ailes. Plutôt des espèces de balanciers vivants, drôlement articulés...

Il n'y avait plus de planète. Plus qu'un truc énorme... une... une bête, quoi ! Une bête géante, un peu comme un calmar ailé. Ça n'avait jamais été une planète.

C'était un œuf ! Et l'œuf venait de donner naissance à ce monstre, un monstre plus gros que la lune. Et ce monstre paraissait nous regarder, paraissait vouloir nous courir après.

Nous sommes rentrés sur Uranus à toute vitesse, à moitié fous, tandis que le monstre s'éloignait dans une autre direction, par saccades, en bousculant Titania au passage.

A la base principale, ils avaient noté des perturbations inexplicables. Sur Ariel et Umbriel, ils n'avaient rien vu. Et la fusée 3 n'est jamais rentrée. Jamais ils n'ont éclairci le mystère. Quant à nous, après avoir raconté au commandant une histoire arrangée pour la bonne cause, expliquant la perte des copains et du matériel, nous sommes restés un mois à l'infirmerie pour folie spatiale à forme délirante.

Alors, depuis ce temps-là, je tremble toujours au moindre bruit. J'ai beau être un dur, cette histoire d'œuf m'a marqué. Je n'ai jamais raconté ça à personne d'autre. Et comme tous les copains qui étaient avec moi ont disparu un an après dans une explosion, il n'y a que toi et moi à connaître l'histoire.

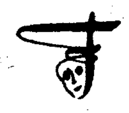
Et je rumine, je rumine... J'attends toujours le moment où la Terre va s'ouvrir en deux pour se transformer en... je ne sais quoi. Je me méfie de toutes les planètes. Quand ce cochon de gros Jean est arrivé hier soir...

*
* *

A ce moment, un bruit terrible ébranle tout l'immeuble. Je me cramponne à mon lit en jetant à Slim un regard de détresse. Le bruit s'arrête. La Vénusienne passe la tête dans la chambre :

— « Meussieu Gro-Yan, il vient deman'dai dai nouvelles de meussieu Rôbaïe. »

Malgré mon désarroi, je remarque que Slim a serré de toutes ses forces les accoudoirs de son siège. Je regarde ailleurs pour ne pas le gêner.



Trou de mémoire

(*The Contract*)

par **BRYCE WALTON**

Peut-on avoir conclu un pacte avec une puissance maléfique sans le savoir ? *C'est au fond le sujet de cette nouvelle extrêmement inquiétante de Bryce Walton. Celui-ci est un des jeunes auteurs américains les plus en vue.* « Fiction » *a déjà publié une de ses nouvelles sur la jeunesse délinquante de l'avenir* (1). *Et il figure régulièrement au sommaire de notre autre revue* « Suspense ».



CETTE fois-ci, pensa-t-il, ma saoulerie a trop duré.

La chambre avait quelque chose de trop vieux, de trop familier, un aspect poussiéreux et hors du temps qu'il enregistra tout en clignant des yeux devant les indices de sa débauche.

Les bouteilles. Toutes vides. Bière, whisky, vin pour finir. Le courrier en tas à la porte, sous la fente servant à l'introduire. Sa barbe trop longue cette fois, longue et sale, et qui le démangeait tandis qu'il restait allongé là, avec une sensation de vide autour de lui.

Il avait déjà éprouvé les petites terreurs, les choses qui sortent des murs, les voix de ses amis montant de la fausse cheminée. Les femmes nues riant et dansant une sarabande au plafond tout en agitant des bouteilles pleines. Et ce moment où le mur avait frissonné et où, sous sa main, il avait ondulé comme s'il eût été recouvert d'une fourrure humide.

Et maintenant la vraie épreuve, la grande. Il entra d'un pas traînant dans la salle de bains et étudia dans la glace l'image de son visage boursouflé. Il s'aspergea d'eau froide, regagna le living-room, prit le tas de courrier et y jeta un premier coup d'œil.

Un après-midi calme et comme chargé de poussière filtrait à travers les jalousies.

La vie ne faisait jamais grand bruit l'après-midi dans North Berendo. En montant sur le toit on aurait pu voir dans Freeway la file des voitures se dirigeant vers Highland à travers les palmiers drapés dans une brume chaude. Mais Hollywood Boulevard était invisible et ici l'on n'entendait pour ainsi dire aucun son.

Seulement une mouche bourdonnant derrière le store. La voiture du marchand d'ice-creams faisant entendre le son léger de sa clochette,

(1) Voir n° 27 : « *La Kermesse* ».

bientôt envolé comme le souvenir d'un air de vieille boîte à musique. Le robinet à eau dans la cuisine, contre lequel Laura avait tant pesté, fuyant goutte à goutte. Cela et le sourd battement que fait le silence quand on reprend ses esprits et qu'on se demande combien de temps on pourra tenir le coup.

Pour la première fois depuis des années, il se souvint que sa mère lui avait écrit de Blythedale, dans le Missouri, presque tous les jours jusqu'à celui de sa mort. Et que, à sa connaissance, il n'avait plus, lui, Hal Bain, de parents ni proches ni éloignés depuis qu'elle était morte.

Une facture, une autre facture, des tas de factures. Elles pouvaient attendre. Il songea qu'il avait peut-être encore cent cinquante dollars à son compte chèque. Ou n'avait-il même plus cette somme maintenant? Hal ne se souvenait guère de ses actes quand il faisait la bringue. Il prit le téléphone et appela Don Steiger à la First City Trust.

— « Non, Hal, je regrette. Il ne te reste qu'un seul et unique dollar J'ai supposé que tu voulais éviter la clôture de ton compte. »

— « Bon Dieu ! tu me fais marcher ! »

— « C'est toi qui as insisté, » dit Steiger.

— « Mais c'était un satané service à me rendre ! »

— « Tu as insisté. Et de toute façon il y avait toutes ces factures impayées. Ton compte les a réglés tout juste. Ton avocat, Richman, a approuvé les retraits. Tu lui avais donné pleins pouvoirs. Il a dit... »

— « C'est d'accord, mais je t'avais demandé de ne pas me laisser prendre d'argent quand je fais la foire. »

— « Tu as montré tant d'insistance, Hal. »

— « Mon vieux copain, » murmura Hal. « Vieux chameau. Je n'ai plus un radis. Et pas la moindre chose à mettre au clou. Ecoute, si tu voulais... »

— « Impossible, Hal. Tu sais que ça m'est impossible. La banque ne marche pas. Et je viens d'en être de six cents dollars pour le séjour de ma femme à l'hôpital. »

— « Don... »

— « Rappelle-moi plus tard, veux-tu? Je suis très occupé ici. »

Hal raccrocha. Bien sûr, vieille branche. Vieux copain de collège, Steiger. Deux ans plus tôt, Steiger avait déjà refusé de lui prêter la somme d'argent qui aurait pu tout changer dans sa vie, alors qu'il était placé devant une décision capitale et qu'un prêt de cinq mille dollars lui eût permis de faire boule de neige et de gagner des tas d'argent.

Un sale lâcheur, Steiger.

Document légal de son avocat, Lionel Richman, donnant des explications sur le sort des bien de communauté de Hal Bain et de son ex-femme. C'est bien simple. Je suis plumé et content, pendant que Laura joue les gaies divorcées à Laguna Beach. Si j'ai de la chance je n'entendrai plus jamais parler d'elle.

De la réclame, une carte buvard du Magasin de Spiritueux de

Berendo. Vous envoie ses salutations empressées et vous exprime ses remerciements pour votre clientèle. Meilleures amitiés de Mario Fontini.

Hal appela Mr. Fontini.

— « Non, ne vous tracassez pas, cher monsieur. »

— « Mais je vous avais dit de ne plus me vendre d'alcool. »

— « Bah ! laissez donc, mon cher Mr. Bain. Je sais que vous me paierez un de ces jours. Croyez-moi, je n'attends pas après. »

— « Mais je vous dois déjà plusieurs centaines de dollars. »

— « Vous me paierez plus tard, » dit Mr. Fontini. « Voulez-vous quelque chose maintenant, Mr. Bain? Peut-être un bon petit cordial? »

— « Non, merci. »

— « Vous n'avez qu'à m'appeler et je vous le ferai porter aussitôt. »

Hal revint à sa pile de courrier. Pourquoi Fontini n'avait-il pas été payé sur son compte en banque? Ou Fontini était-il vraiment au-dessus de ça?

Une note de loyer. Ça non plus, ce n'était pas payé, mais il n'y avait qu'une semaine de retard et Barney était un chic proprio. Il patienterait longtemps s'il le fallait. Barney avait toujours été un copain et un homme très raisonnable.

Tiens ! Pas de lettres de Maurey Clark, de l'Acme Co, Voitures d'Occasion.

Maurey attendait toujours que Hal soit rentré de bombe pour le reprendre à son parc comme si de rien n'était. Il y avait toujours un petit mot de Maurey disant dépêche-toi de revenir, mon gars, les poires attendent, ou quelque chose comme ça, et on a besoin de toi.

Cette fois-ci pas le moindre mot de Maurey Clark.

Le diable soit de tous ces types-là. Ils se contentaient de le plaindre maintenant. Ils étaient tous de si bons vieux copains... jusqu'à un certain point. Richman. Même Steiger lui manifestant sa sympathie à l'occasion de son divorce, et l'invitant à dîner. Maurey, Mr. Fontini, Barney. Même Laura essayant d'adoucir le coup, se montrant aimable, attitude magnanime, pas de rancune. « Je voudrais tant que nous restions bons amis, Hal. N'est-ce pas possible? »

Des clous ! Qu'est-ce que c'est que ça? Encore un papier de Richman, Richman et Yankwrench, Avocats.

13 *août* 1956.

Mr. Harald Arlington Bain
60 North Berendo
Pagoda Palace Apartments
Hollywood 24, Californie

Cher Mr. Bain,

Ces quelques lignes pour vous rappeler que le contrat que vous avez signé avec l'Ulysse Import-Export Company vous fait obligation de remplir votre part de l'accord d'ici jeudi prochain 16 août à minuit. Si vous voulez bien vous reporter au Contrat en date du 13 mars 1954,

vous remarquerez que vous vous êtes engagé à vous présenter ici à mon cabinet pour instructions et autres préparatifs définitifs avant votre départ par la voie des airs. Voudriez-vous avoir l'amabilité de vous conformer à cette clause dès que possible d'ici le 16 août?

Cette nouvelle secrétaire de Lionel, charmante et naïve. Style officiel. Le style officiel, même émanant de charmantes et naïves secrétaires, l'indisposait. Il se versa un verre de jus de tomate et le but à petites gorgées. Quant à l'Ulysse Import-Export Company... quelqu'un avait fait une bourde.

Ou bien l'affaire concernait un homonyme ou bien il y avait eu confusion dans des textes de lettres.

Le téléphone sonna.

Bain se précipita à l'appareil comme si celui-ci ne devait plus jamais l'appeler, puis il se força à le laisser sonner plusieurs fois avant de prendre le récepteur. Les gens s'imaginaient peut-être que Hal Bain était assis en contemplation devant, attendant un appel.

— « Hal, » fit Lionel Richman d'une voix perçante. « Avez-vous reçu ma lettre? »

— « Bien sûr. Laura obtient tout. C'est ce que je voulais. »

— « Je veux parler du Contrat. Avec Ulysse? »

— « Oui, je l'ai eu aussi. »

— « Mais nous sommes jeudi, mon vieux, nous sommes le 16! »

— « Qu'est-ce que c'est que cette blague? Vous savez que l'altitude m'est contraire. Je ne monterais pas en avion pour tout l'or du monde. »

— « Ce n'est pas une blague. Vous vous rappelez avoir signé ce contrat? Ces types de chez Ulysse n'arrêtent pas de me relancer. Vous me rendriez bougrement service en rappliquant ici en vitesse pour prendre ce que j'ai encore en dépôt. »

— « Qu'est-ce que vous avez en dépôt? »

— « Un paquet qu'Ulysse m'a envoyé par la poste. Contient des instructions de dernière minute et d'autres choses. Très important. »

— « Vérifiez avec votre nouvelle secrétaire, » dit Hal. « Elle a dû faire une erreur. Il a fallu que quelqu'un en fasse une. »

— « Il n'y a pas eu d'erreur! »

— « Je n'ai jamais entendu parler de l'Ulysse Import-Export Company. »

— « Mais j'étais présent chez vous quand vous avez signé le contrat. Je l'ai signé aussi. J'étais l'un des témoins. »

— « Cessez ce petit jeu, voulez-vous? J'ai mal au crâne. »

— « Mais mes clients insistent. Votre départ est à minuit! »

Hal se sentait crasseux, moite de transpiration et les nerfs à vif. Il ressentait le besoin de prendre un bain, de se raser et de manger un bon bifteck saignant.

— « Fichez-moi la paix maintenant, » dit-il. « Je ne sais pas de quoi vous parlez et ce qui est sûr c'est que je m'en balance éperdument. »

— « Je vous en prie, voulez-vous chercher dans vos papiers, Hal? Vous le trouverez quelque part. J'ai le double sous les yeux en ce moment. Votre signature. La mienne aussi, et celle de Laura, et... »

Hal raccrocha. Le carillon de la porte le tira brusquement de sous la douche froide. Traînant après lui une serviette de bain d'une propreté douteuse, Hal se hâta d'aller ouvrir. C'était un policeman. Un jeune flic à l'allure timide qui paraissait plutôt embarrassé.

— « On me charge de vous inviter à quitter les lieux, Mr. Bain. Mr. Harcourt dit que vous troublez la tranquillité des autres locataires et que vous avez votre avis d'expulsion depuis assez longtemps. »

Hal claqua la porte et mit le verrou de sûreté. Ça ne tenait pas debout. Un avis d'expulsion de Barney Harcourt? C'était idiot. Tout simplement idiot. Barney l'avait laissé sans lui réclamer son terme parfois pendant des mois. Quand Hal avait des invités, Barney venait chez lui et buvait, faisant plus de chahut à lui seul que tous les autres réunis.

Barney avait même été jusqu'à prêter à Hal une petite somme au lieu de rouspéter à cause du loyer impayé. Hal sursauta comme le téléphone sonnait de nouveau. Sa main trembla quand il arracha le récepteur à son support.

— « Hal, je vous prie, voulez-vous venir ici à mon bureau sans perdre une minute? »

— « Arrêtez de me talonner comme ça. Je ne me sens pas si bien. »

— « Mais mes clients insistent. Ils ne veulent rien entendre. »

— « Moi non plus. »

— « Ils m'ont appelé toute la journée. »

Richman avait l'air réellement bizarre. A vrai dire, on avait de la peine à reconnaître la voix de Lionel Richman.

— « Je vous ai dit de cesser de me talonner. »

— « Hal. »

— « Je n'ai pas signé... »

— « Mais si. Je n'étais pas le seul témoin. Avez-vous cherché votre exemplaire du contrat? »

— « Je ne vais pas discuter encore là-dessus, Richman, » dit calmement Hal. « Je n'ai jamais signé de contrat avec l'Ulysse Import-Export Company. Jamais. Enfoncez-vous bien ça dans la tête, avocaillon. Jamais! »

— « J'étais présent chez vous. Le grand gueuleton que vous avez donné quand vous avez fait cette grosse affaires pour Acme. Peut-être que vous étiez trop blindé, vous ne vous rappelez pas. Mais vous avez signé le contrat. Plaisanterie ou non, ce contrat est légal. Maintenant vous allez venir ici pour que nous... »

Hal reposa violemment le récepteur et courut se remettre sous la douche. Il allait brancher son rasoir électrique quand le téléphone sonna de nouveau. Cette fois c'était la secrétaire de Maurey Clark qui l'appelait de l'Acme Co, Voitures d'Occasion, au coin de Sunset et de Highland.

Mignonne comme tout cette gosse, très aimable aussi, en bien des occasions. Maintenant on eût dit une parfaite étrangère.

— « ... mais Mr. Clark dit que nous n'avons pas besoin d'un autre vendeur pour le moment, Mr. Bain. »

— « Laissez-moi parler à Maurey, voulez-vous? »

— « Il n'est pas là pour l'instant. Mais il a été explicite, Mr. Bain. Et ce serait tout à fait inutile de parler à Mr. Clark. Il a été réellement explicite et il a même précisé que nous renvoyons plus du tiers de nos vendeurs les plus expérimentés à cause de la mévente qui se produit chaque année à l'automne... »

— « Laissez-moi parler à ce gros plein de soupe ! »

— « Mr. Bain ! »

— « Qui a besoin de ses saletés de bagnoles d'occasion? » Hal frappa le mur du plat de la main. « Qui a besoin de lui? Qui a besoin de l'un quelconque de vous? »

Il s'assit sur le divan et sentit ses yeux qui commençaient à le piquer et sa gorge qui s'obstruait.

Il reprit le téléphone, composa un numéro.

— « Je voudrais parler à Mr. Clark ; s'il vous plaît... Allô ! Maurey, ici votre vendeur numéro un, c'est ça, Hal Bain. Ça va, c'est de l'histoire ancienne. Je regrette, mais je ne pourrai pas reprendre mon boulot à l'Acme. »

— « Vraiment? C'est dommage. »

— « N'est-ce pas? Vous comprenez, Maurey, j'ai quelque chose en vue pour dans une quinzaine. Je vais me balader jusque-là, me la couler douce. »

— « Eh bien, c'est parfait, Hal. Au plaisir. »

— « Merci. »

On n'aurait pas cru la voix de Maurey Clark.

Je vais ficher le camp, quitter la ville et la région, pensa Hal. Je vais faire les plages du côté de Baca ou quelque part. Un type lui avait dit qu'on pouvait y vivre pour un dollar par jour si on savait se contenter de homard. Je n'aime pas le homard, pensa Hal. Je déteste les produits de la mer. Surtout les crustacés.

Il restait assis là comme un roc en équilibre instable sur le versant d'une colline, tapotant le plancher avec son pied. Il sentait le vide, la sèche nudité, la stérilité poussiéreuse de cette fin d'après-midi. La vérité est qu'il n'avait vraiment pas l'impression qu'il lui restait un endroit où aller.

Il s'étendit sur le divan et mit sa main sur ses yeux.

Un peu plus tard, il s'aperçut qu'il faisait nuit et crut entendre des pas dans le couloir. Il resta allongé, les yeux clos, et écouta tandis que la mouche continuait de bourdonner et que le robinet de la cuisine égrenait sans arrêt son code morse. Il se tourna vivement vers la porte.

Il était sûr d'avoir entendu quelque chose. Mais maintenant qu'il tendait l'oreille il ne percevait plus rien. Un mouvement là, dehors, il

en aurait juré, mais juste au moment où il croyait entendre quelque chose, tout semblait retomber dans le silence.

Tout sauf la mouche qui bourdonnait, le robinet qui fuyait et, dans sa tête, le souvenir d'une clochette tintant sur une voiture de marchand d'ice-creams et celui d'une boîte à musique jouant un petit air grêle sur le bureau de Laura ce soir où le dernier espoir s'était éteint.

Tout cela répété sans trêve, inlassablement...

Le coup frappé à la porte était léger. Non pas hésitant, mais feutré, comme si la main avait été protégée par un gant épais. Il regarda fixement la porte. Le flic qui revenait? Personne ne me videra. C'est tout de même un peu violent de songer que Barney ait rappelé un flic comme ça.

Etrange de rester ainsi sans bouger à regarder la porte. Il ne voulait pas répondre. Ce pouvait être l'une quelconque ou plusieurs parmi la demi-douzaine de personnes qui étaient passées lui faire une visite à l'occasion depuis qu'il avait épousé Laura, le félicitant d'abord de son mariage, puis lui témoignant leur sympathie par la suite quand Laura l'avait quitté, et tous feignant de ne pas s'apercevoir qu'il était sur la mauvaise pente.

Fontini, et Maurey, et Barney, et Richman, et Steiger, et Laura. Laura elle-même était venue plusieurs fois à l'improviste. Et cette cinglée de Laura avait un petit gringalet qui tournait autour d'elle avant la grande séparation. Un type du nom de Jackson.

« *Laissez donc ça à Jackson.* »

Laisser quoi à Jackson?

Les clowneries, mon vieux, les clowneries. Jackson est l'homme le plus drôle du monde. « *... Ha ! ha ! vous avez scellé votre destin, Mr. Bain.* »

Ce pouvait être l'un ou l'autre de ceux-là. Hal n'avait jamais eu beaucoup d'amis. Mais les quelques prétendus amis qu'il avait, d'un gros marchand de voitures d'occasion jusqu'à des pitres de music-hall, et des jolies filles, et des propriétaires de magasins de spiritueux, avaient certainement eu de la prévenance pour lui.

Mais maintenant il ressentait une autre impression qu'il n'aurait su définir. D'où venait ce calme, cette sensation de froid et de peur? Ce n'était pas la première fois qu'il était expulsé, fauché, en chômage.

Le coup assourdi résonna de nouveau à la porte et il se leva sur ses jambes flageolantes et attacha la serviette de bain autour de ses hanches. Il alla à la porte et écouta.

— « Qui est là? » s'entendit-il demander. Mais pourquoi? Pourquoi s'inquiétait-il de savoir qui était là? Mettons que ce soit le flic, ou peut-être Maurey. Peut-être était-ce le livreur de chez Fontini, avec une bonne bouteille de vieux bourbon.

— « Mr. Bain? »

— « Je suis en train de prendre une douche. »

— « Nous venons de la part de l'Ulysse Import-Export Company, Mr. Bain. » Il tenait le verrou de sûreté, mais il n'ouvrit pas la porte

Ses mains recommençaient à trembler et sa peau était moite. Il avait entendu les mots distinctement et cependant il avait l'impression de n'avoir pas vraiment *entendu* quelque chose.

Cette vague impression d'accents étrangers, mais ne ressemblant à aucun de ceux qu'il connaissait. Comme les voix qu'on entend dans un rêve à la suite d'une bonne cuite. On les entend, bien qu'elles ne soient pas ce qu'on peut appeler réelles. Mais on les a entendus. On les a entendues tout de même, cela ne fait aucun doute.

— « Qu'est-ce que vous voulez? » murmura Hal.

— « Vous parler, Mr. Bain. »

— « A quel sujet? »

— « Au sujet du contrat, Mr. Bain. »

— « J'ai déjà dit à Richman que je n'ai jamais signé de contrat. »

— « Je crois que nous sommes en mesure de vous rafraîchir la mémoire, Mr. Bain, si vous voulez bien nous ouvrir la porte... »

Hal ne voulait pas avoir la mémoire rafraîchie. S'il ne se rappelait plus rien de ce qui s'était passé la veille encore, il ne s'en porterait que mieux, pensait-il.

— « Voudriez-vous avoir l'obligeance d'ouvrir la porte, Mr. Bain? »

— « Non, je ne veux pas avoir l'obligeance. Mais je vais vous dire ce que je vais faire si vous ne cessez pas de me cramponner. Je vais appeler les flics. »

— « Mais c'est presque l'heure de votre départ, Mr. Bain. »

— « C'est à vous que je conseille de prendre le départ, et en vitesse encore. »

Hal se recula, puis fit demi-tour et courut dans la chambre à coucher, dont il ferma la porte à clé derrière lui. Il se mit à plat ventre en travers du lit et, soulevant le côté de la jalousie, il les aperçut. Ils étaient deux. Peut-être davantage, il n'était pas sûr, mais ils semblaient traverser la rue. Puis ils semblèrent se tenir de l'autre côté sous un palmier, comme des décorations autour de la base d'un ananas poussé en hauteur.

Hal les observa. Ils attendaient et ils ne faisaient pas un mouvement. Mais il y avait quelque chose de brouillé dans leur apparence. Il faisait un beau clair de lune. Plus haut dans la rue, à quelques maisons de là, un lampadaire jetait une vive clarté. Hal eut la pensée saugrenue qu'ils seraient plus faciles à distinguer s'ils étaient debout à cet endroit. Ils auraient dû se déplacer un peu. Ils semblaient avoir une certaine forme, puis une autre, mais jamais d'une netteté à toucher du doigt ; ils étaient comme des images renvoyées par une série de miroirs déformants.

Il grogna en pressant son visage contre la couverture du lit qui dégageait encore un léger parfum de lavande. C'est la dernière fois, pensa-t-il. La dernière fois que je m'apitoie sur mon malheur. Le derniers recours à la bouteille. Les dernières larmes sur la perte de Laura, et toutes les tuiles. Fini et bien fini, on n'en parle plus.

Il regarda encore. Ils attendaient toujours.

Il se détourna de la fenêtre et s'assit dans une position précaire, le

buste raide, sur le bord du lit. Il avait la gorge sèche. Appeler les flics? Il pensa à celui qui était venu un moment auparavant ; il pensa à son vieux copain Barney, appelant les flics. L'avis d'expulsion.

Il se dirigea vers la porte. Il allait descendre, avoir une conversation avec Barney. Peut-être ai-je fait cette fois quelque chose que je ne me rappelle pas, pensa-t-il. Peut-être ai-je cassé une de ses poupées chinoises en toc.

Mais, parvenu à la porte, il hésita. Il pensa à ces mauvais plaisants attendant sur l'autre trottoir. Il ne savait pas combien ils étaient. Peut-être que l'un d'eux, ou même plusieurs attendaient encore dans le couloir. Il écouta. Il n'entendait aucun bruit.

Il chercha dans l'annuaire le numéro de téléphone de l'appartement de Barney au premier étage et l'appela.

— « ... désolé, Hal. Sans rancune, mais je n'y peux rien. Je ne tiens pas à appeler les flics. Si vous voulez simplement libérer l'appartement... »

— « Mais je n'y peux rien moi non plus, Barney. Vous me prenez au dépourvu. Vraiment. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur pour votre fichu loyer. Je peux me procurer... »

— « Vous pouvez partir maintenant et je n'appellerai pas les flics. Je ne tiens pas un sanatorium. »

Hal attendit un instant puis :

— « A vrai dire, j'allais vous donner mon congé, Barney. Ça facilite les choses. »

— « J'en suis très heureux, Hal. »

Hal raccrocha. On n'aurait pas dit le même Barney. Aucun de ceux qu'il connaissait n'avait plus l'air d'être le même. Mais c'était peut-être maintenant seulement qu'ils étaient véritablement eux-mêmes. Des faux frères apparaissant enfin sous leur vrai jour.

Quand il regarda par la fenêtre, les types étaient toujours là.

Contrat? 13 mars 1954. Il était bien possible qu'il ait signé un papier sans qu'il s'en souvienne. Il n'avait pas fait de bringues excessives en ce temps-là. C'était l'époque où l'argent rentrait facilement, avant la soudaine brouille avec Laura et le départ de celle-ci. En ce temps-là, Laura était pleine de vitalité, passionnée et rieuse. Et Hal se faisait parfois trois ou quatre cents dollars de commissions à lui seul à l'Acme Company, Voitures d'Occasion.

Pourtant, même quand il n'avait bu que quelques verres il avait toujours eu cette tendance à oublier les choses. Alors il se pouvait après tout...

Mais alors? Ces types y mettaient l'insistance d'un bureau de recrutement. Hal essaya de concentrer son esprit sur le 13 mars 1954. Il pensa à Laura. Il ne voulait pas penser à Laura. Il se sentait stupide, un peu effrayé de nouveau maintenant, parce qu'il semblait admettre qu'il pouvait y avoir eu un contrat alors qu'il était sûr qu'il n'y en avait jamais eu.

Il se mit à chercher. Ses mains tremblaient terriblement. Il avait

envie d'un bifteck. Il avait envie d'un verre d'alcool. Cet irrésistible besoin de boire le tenailla soudain, encore aggravé par la peur qui s'enflait en lui tandis qu'il cherchait avec une ardeur presque frénétique, le corps baigné de sueur, à se prouver qu'il n'y avait pas de contrat. Ces boîtes sous le lit. La poussière vola et le prit à la gorge. Il jeta à terre et sur le lit des papiers, des lettres oubliées, des photographies. Rien là-dedans. Une boîte sur le rayon d'en haut du placard.

Des journaux intimes pleins de stupides notations sentimentales. Il n'y avait que Laura pour garder de telles foutaises. Des cannes, accessoires de cirque. Une carte de points du golf miniature de Santa Monica. Des talons de billets d'une représentation de « *Médée* ». Une pipe en épi de maïs, souvenir d'une réserve Navajo. Le parquet commençait à être jonché d'objets hétéroclites.

Un talon de billet d'entrée pour un match de football. Des cartes en couleurs de torrents de montagne datant d'une tournée de camping dans l'Idaho. Une poupée en chiffons poussiéreuse. Quelques morceaux d'un cendrier confectionné par Laura quand elle avait décidé d'apprendre l'art de la céramique. « N'importe quoi pour éviter l'ennui, tu comprends, Hal. »

Hal se releva en trébuchant et s'assit sur le lit. Encore le silence, suintant des murs et des portes. Et le robinet qui fuyait, et le souvenir de la clochette d'une voiture d'ice-creams qui revenait, formant une île au milieu du silence poussiéreux.

Il regarda le papier qu'il dépliait, un papier d'une épaisseur inaccoutumée qu'il venait de trouver au fond d'une boîte à chaussures. Un duplicata. Mais son nom était bien inscrit au bas de la feuille, son nom sans erreur possible, ainsi que ceux de tous les témoins :

Mrs. Laura Bain
Mr. Lionel Richman
Mr. Bernard Harcourt
Mr. Mario Fontini
Mr. Maurey Clark
Mr. Don L. Steiger
Mr. H. B. Jackson

Les petits caractères se brouillèrent, cessèrent d'être au point, et leur netteté ne revint pas. Tout un texte imprimé fin qu'on ne lit jamais jusqu'au bout dans un contrat. Surtout dans un contrat qui n'était qu'une plaisanterie de mauvais goût. Hal essaya de rire en appelant Richman au téléphone.

— « Elle est vraiment bien bonne ! »

— « Est-ce qu'ils ont pris contact avec vous? » cria presque Richman.

— « Oh ! Pour ça, oui. Mais j'ai trouvé le contrat. Ma femme... euh... Laura l'avait planqué avec des fouillis. Je l'avais complètement oublié. Je devais être un peu noir ce soir-là. Je me souviens à présent. »

— « Vous n'aurez plus le temps de venir jusqu'ici maintenant, Hal. Mais puisqu'il se sont mis en rapport avec vous directement, vous n'aurez pas... »

— « Ça n'a pas été réellement direct. A vrai dire je ne leur ai pas encore parlé. Je ne les ai pas laissés entrer. »

— « Quoi? Et les instructions que vous devez recevoir? »

— « Je vais vous donner des instructions, à vous et à vos plaisantins, avocat à la manque. Allez vous faire foutre ! »

— « Vous êtes tenu de rencontrer les représentants d'Ulysse au carrefour Franklin-Higland ce soir à 11 heures. Il est près de 11 heures maintenant. »

— « Parfait, où voulez-vous en venir? »

— « C'est vous qui me demandez ça? »

— « C'est une bonne blague, Richman. Mais une bonne vieille blague éventée. Fini de rigoler. »

— « Je veux bien que ça ait eu l'air d'une blague ce soir-là. Ça en a même encore l'air maintenant. Mais c'est légal et mes clients sont sérieux. »

Hal se frotta la gorge.

— « A destination de la Lune. C'est ce qui est écrit. »

— « Oui. »

— « Je pars à destination de la Lune à minuit. Si ce n'est pas une blague ! Et qui plus est une blague bougrement usée. »

— « En apparence, oui. »

— « Personne ne part pour la Lune à minuit. Peut-être que jamais personne n'y ira, mais pour l'instant c'est une mystification. Vous allez venir chez moi et on va arroser ça, vous apporterez la bouteille. C'est d'accord, Richman? Vous vous êtes bien amusés, alors maintenant il faut fêter ça. »

— « Mais le contrat est légal, Hal ! »

— « Ecoutez-moi bien, » dit Hal. « Il y avait quelques types ici ce soir-là. Comme ce farceur de Jackson, le paillasse, partenaire de Laura. C'est lui qui a sorti le faux contrat et qui a monté toute l'affaire là-dessus. Réservez vos places, vous tous, il a dit. Et préparez-vous pour votre voyage jusqu'aux étoiles. Mais d'abord, les amis, la Lune. Je l'ai signé. C'était une farce. Chacun était là à signer comme témoin tout en rigolant. Et Laura rigolait plus fort que les autres. « Ce sera dur pour moi d'attendre ton retour, mon amour, » elle m'a dit. C'est tout. Je n'ai même pas lu ce bon dieu de papier. Je l'ai signé et c'est tout. J'avais oublié. »

— « Vous l'avez signé. Il est légal. Remarquez cette clause : « *... en aucun cas je ne laisserai quoi que ce soit, y compris un changement possible de ma façon de voir, contrarier l'exécution par moi-même de l'accord ci-dessus avec l'*Ulysse Import-Export Company. » Maintenant, Hal, s'ils veulent vous forcer à respecter les termes de cet accord ils le peuvent en toute certitude. Pouvez-vous vous permettre de perdre un procès sensationnel? »

— « On n'a encore jamais vu personne se faire condamner pour ne pas être allé dans la Lune. »

— « Tout ce que je puis vous dire, c'est que le contrat est légal. »

— « Mais c'est une farce idiote. Et je vais vous dire ce que va être le troisième acte de cette petite comédie. Que je sois dérangé encore une fois par vous ou par un de ces fumistes, au téléphone ou autrement, et j'appelle les flics. »

— « C'est bon, Hal. Mais en tant que votre conseiller juridique, je puis vous dire... »

Hal mit fin à l'entretien en raccrochant et alla à la porte. Il hésita, puis la déverrouilla, l'entrouvrit, et jeta un coup d'œil le long du corridor baigné dans une lumière rouge et encombré d'un bric-à-brac en faux chinois parmi lequel trônait un Bouddha dont la peinture dorée écaillée laissait voir le plâtre en dessous.

Les appartement du Pagoda Palace étaient vieux et sentaient le moisi. Ils évoquaient un autre temps. Peut-être un temps plus misérable, plus clinquant, voire plus frelaté, mais un temps où l'on était plus candide aussi, à l'époque lointaine où l'on pouvait croire en Theda Bara et Valentino. Une époque que je n'ai pas connue, pensa Hal. Sa mère lui avait souvent parlé de ces beaux jours comme si elle y croyait encore. Hollywood l'avait captivée quand elle y était venue en visite.

Hal, cependant, aurait souhaité plus d'une fois n'avoir jamais quitté le Middle West pour venir à Hollywood.

Il aperçut leurs ombres dans le couloir.

Il claqua la porte, la verrouilla, puis s'assit sur le divan. Ses tempes battaient. Il ne se rappelait pas avoir eu, de sa vie, besoin de boire à ce point. Mais toutes les bouteilles autour de lui étaient vides. Plus une goutte d'alcool dans la place.

De nouveau il eut la sensation idiote de les entendre là dehors et, quand il se concentrait pour écouter, de ne plus rien entendre. Il demanda l'opératrice au central et celle-ci lui donna la communication avec le poste de police du quartier.

— « ... mais quelle sorte de plaisanterie, Mr. Bain? »

— « Je vous l'ai dit. »

Un voix agréable, ce flic. Méthodique et patient. Il voulait tous les détails utiles. Probablement en train de remplir une formulé officielle, là-bas sur son bureau, inscrivant tous les faits. Hal étendit le bras, poussa la jalousie. Ils attendaient juste en face.

— « Vous avez signé ce contrat pour aller dans la Lune, c'est bien ça? »

— « C'est ça même. »

— « C'était une blague? »

— « Que croyez-vous que ce soit? »

— « Et ils ne veulent pas laisser tomber, c'est ça? »

— « Oui. Ils me suivent, ils m'appellent au téléphone. Ils sont là devant ma fenêtre maintenant! »

— « Des amis à vous Mr. Bain? »

— « Je n'oserais pas dire oui. »
— « Leurs noms, Mr. Bain. Description. »
— « Euh... »
— « Mr. Bain, avez-vous réellement l'intention de déposer une plainte en bonne forme contre... je ne sais qui? »
— « Je vous l'ai dit. »
— « Mais si ce n'est qu'une plaisanterie, Mr. Bain, ça me semble un peu fort, n'est-ce pas? Je veux dire de porter plainte. »
— « C'est que ça prend vraiment l'allure d'un sale tour. »
— « Pourquoi ne leur parlez-vous pas, Mr. Bain? S'ils veulent simplement s'amuser... »
Hal consulta sa montre. Onze heures moins vingt. Il s'essuya le visage. Il s'appuya au mur et sentit ses paumes moites y adhérer.
Prisonnier. Angoissé. Plus de contact. Plus aucun depuis qu'il avait repris ses esprits cet après-midi. Car on ne pouvait dire qu'il y avait contact avec l'extérieur maintenant. Pas avec un flic, à essayer de lui expliquer comment des farceurs insistaient pour le faire embarquer à destination de la Lune à minuit.
— « Je vous prie de m'envoyer quelqu'un ici tout de suite, monsieur l'agent. »
Les minutes passaient. Cinq, puis dix, puis quinze. Pas de flics. Ils recevaient sans doute de nombreux appels. Un appel d'un type qui se plaint qu'on veuille le faire aller dans la Lune passait sûrement après les autres.
Il savait qu'ils étaient revenus devant sa porte maintenant.
Il alla à sa chambre et en ferma la porte à clé. Le calme l'accablait. Il essaya d'allumer une cigarette tout en restant assis là à regarder le parquet. La cigarette avait un affreux goût de métal et il l'écrasa dans le fragment de cendrier en céramique qui, lorsqu'il était entier, il s'en souvenait maintenant, avait la forme d'un rein humain. Il vit une partie de visage tordu en une étrange grimace qui le regardait d'entre les cendres fumantes.
Elle le lui avait fabriqué pour son Noël. « *A mon mari chéri, avec tout mon amour et mes plus doux baisers, Laura.* »
Il se sentait étourdi. Il restait assis dans une attitude rigide et figée. Il avait peur de bouger. L'équilibre des choses autour de lui semblait si délicat.
— « *Je soussigné, Harald Arlington Bain, seconde partie contractante, m'engage également par les présentes à mettre fin à toutes obligations et responsabilités m'attachant à cette Terre, tels que mariage, emploi, loisirs, etc.* »
Simple coïncidence. Mon divorce. Maurey me flanquant à la porte. Barney me donnant congé et me faisant expulser. Et le lâchage de Steiger, mon compte en banque à zéro. Laura me plaquant pour de bon. Coïncidences.
Ne devait-il pas encore de l'argent à Fontini? Et à Barney?
Tout le reste de simples coïncidences.

Il essaya de s'élancer, mais il glissa et tomba à genoux sur le parquet encombré d'objets et de papiers, et il ne parvint pas à se relever seul, même pas lorsqu'ils entrèrent, tous les sept, dans la pièce et formèrent le cercle autour de lui. Et même quand ils l'eurent mis sur ses pieds il lui sembla qu'il ne pouvait faire un mouvement.

Laura, que diable viens-tu faire ici? Et Steiger? Et vous, Fontini? Et Maurey et Barney Harcourt et Lionel et..., toi, surtout toi, Jackson. Espèce de petit saligaud, que fais-tu ici?

Aucun d'eux ne souffla mot. Une fois dehors, dans le noir, il essaya de fuir, mais ils étaient sept et il était trop faible de toute façon. Il leur résista, mais en vain. Il se sentait battu d'avance. A quoi bon lutter? Il n'insista pas.

Tout cela ne tenait pas debout:

*
* *

La coque brune de la fusée se dressait dans le clair de lune. Il ne fallait plus compter y échapper ; c'était une vraie fusée, énorme et robuste, qui attendait là dans le désert.

Hal était maintenant enfermé dans un volumineux scaphandre pressurisé, tout en métal, et sa tête était une grosse bulle en alliage léger. Sa plaque de casque était embuée et quand il se cogna la tête contre la paroi il entendit un bruit sourd comme un grondement de tonnerre. On l'allongea sur un chariot et les sept le poussèrent pour le faire entrer par un orifice dans la coque de la fusée.

Sa tête commença à entrer dans le trou.

— « Espèces de salauds ! » parvient-il à crier. Il ne savait même pas s'ils pouvaient l'entendre à travers son casque. Il avait encore une vague idée qu'il s'agissait d'une blague, d'une farce laborieusement montée. « Vous pouvez dire que vous m'avez eu. Laura et Jackson, et vous Maurey, me laissant reprendre le boulot chaque fois, et Fontini, me donnant pour rien tout le poison que je voulais, et Steiger et Richman... »

— « Ne vous en prenez pas à nous. C'est vous qui avez tout fait. Vous avez voulu le faire, Hal. Nous vous avons juste fourni les moyens. Sans nous vous en auriez trouvé d'autres. »

Et une autre voix dit :

— « Oui, nous avons pensé que vous étiez l'homme qu'il nous fallait. Alors nous vous avons mis à l'épreuve. Nous avions raison. »

Quelqu'un d'autre ajouta :

— « Oui, vous êtes l'homme qu'il faut. »

— « Mais pourquoi moi? »

— « Nous voulions quelqu'un d'absolument insignifiant pour tout le monde, y compris lui-même. Quelqu'un qui ne laisse ni vide ni chagrin en ce monde. Quelqu'un qui ne serait pas regretté. »

— « Mais pourquoi, » murmura Hal, « pourquoi fallait-il quelqu'un? »

— « Nous avions besoin d'un échantillon matériel, » dit une voix, « pour l'étudier. »

A ce moment, il eut réellement conscience, pour la première fois, que peut-être ce n'était pas une plaisanterie savamment montée. Pas une farce, peut-être pas une farce, pensa-t-il, et alors quelque chose arrêta l'imprécation qu'il allait lancer et qui moussa en bulles silencieuses sur ses lèvres. Son corps sembla s'enfler, chercher à faire éclater les parois comme une momie gonflée.

Une petite ouverture cylindrique, de quelques centimètres de diamètre seulement, apparut dans la fusée. Il entendait un tintement grêle comme celui d'une clochette de voiture d'ice-creams, comme cette vieille boîte à musique, mais avec cette différence qu'il devenait de plus en plus fort.

Et, l'un après l'autre, ses sept bourreaux se ratatinèrent, semblèrent se fondre, et l'air siffla et le tintement sembla se changer en une vapeur s'échappant de multiples orifices. Tout d'un coup les petites boules de lumière apparurent. Il les distinguait nettement.

Il y en avait sept. Sept petites boules de lumière palpitantes, qui couraient et dansaient sur le sable. Puis soudain, *pffttt, pfttt,* l'une après l'autre, elles passèrent avec un chuintement par le petit trou de la fusée.

Une autre porte se ferma. L'obscurité. Aucun son. Aucun objet visible. Pas de sensation de mouvement. Il essaya de bouger, mais il était calé comme hareng en caque dans une obscurité totale.

Le monde chancela. Sa tête se vida comme sous l'effet d'une pompe aspirante. Sept boules de lumière palpitantes se mirent à tourner dans son crâne. Le tintement augmenta encore et les sept lumières accélérèrent leur rotation jusqu'à ne plus former dans sa tête qu'un cercle tournant dans le noir comme la jante d'une roue en feu.

(Traduit par Roger Durand.)



Le contact

(*No morning after*)

par ARTHUR C. CLARKE

Arthur C. Clarke a de nombreux visages. C'est un grand spécialiste de l'astronautique, auteur de passionnants ouvrages de vulgarisation (1). *C'est un philosophe profond :* « Les enfants d'Icare », *son admirable roman récemment paru au « Rayon Fantastique », soulève sous la forme de la science-fiction les plus profonds problèmes métaphysiques. Enfin, Mr. Clarke est un humoriste, comme tout Anglais qui se respecte. Dans cette nouvelle, il nous explique imperturbablement comment les efforts les plus concertés des Grands Galactiques pour sauver l'humanité peuvent échouer, simplement à cause d'une « gueule de bois ».*



« MAIS c'est terrible ! » dit le Technicien Suprême. « Il doit tout de même y avoir quelque chose à faire ! »

— « Oui, Votre Compétence, mais ce sera extrêmement difficile. La planète est à plus de cinq cents années-lumière et nous avons beaucoup de mal à garder le contact. Cependant, nous croyons pouvoir établir une tête de pont. Malheureusement, ce n'est pas le seul problème. Jusqu'ici, il nous a été tout à fait impossible de communiquer avec ces êtres. Leurs pouvoirs télépathiques sont des plus rudimentaires ; peut-être même font-ils complètement défaut. Et si nous ne pouvons pas leur parler, nous n'avons aucun moyen de leur venir en aide. »

Il y eut un long silence de réflexion pendant lequel le Technicien Suprême analysa la situation et parvint, comme toujours, à dégager la solution qui convenait.

— « Toute race intelligente doit avoir un certain nombre d'individus télépathes, » dit-il, pensif. « Il faut que nous envoyions des centaines d'observateurs accordés pour capter le premier indice d'une pensée égarée. Quand vous aurez trouvé un seul esprit réagissant favorablement, concentrez sur lui tous vos efforts. Il *faut* que nous fassions parvenir notre message. »

— « Très bien, Votre Compétence. Ce sera fait. »

A travers l'éther, à travers le gouffre que la lumière elle-même mettait un demi-millier d'années à traverser, les intelligences investigatrices de

(1) Voir dans ce genre son article « *Au-delà des planètes* » (« *Fiction* » n° 39).

la planète Thaar lancèrent leurs ondes de pensée, cherchant frénétiquement un seul être humain dont l'esprit pût percevoir leur présence. Et la chance voulut qu'ils rencontrassent Bill Cross.

Du moins pensèrent-ils, à ce moment, que c'était de la chance. Plus tard, ils en furent moins sûrs. Quoi qu'il en soit, ils n'avaient qu'un choix limité. Le concours de circonstances qui leur ouvrit l'esprit de Bill ne dura que quelques secondes et n'était pas susceptible de se reproduire en deçà de l'éternité.

Trois éléments entraient dans le miracle, et il est difficile de dire si l'un d'eux était plus important que les autres. Le premier fut un accident dans la position relative de deux corps célestes. Une bouteille d'eau sur laquelle tombent les rayons solaires peut jouer le rôle de lentille rudimentaire, concentrant la lumière sur une petite surface. Sur une échelle incommensurablement plus vaste, le noyau dense de la Terre faisait converger les ondes émanant de Thaar. Ordinairement, les radiations de la pensée ne sont pas gênées par la matière, qu'elles traversent aussi facilement que la lumière traverse le verre. Mais une planète est une quantité peu ordinaire de matière et toute la Terre jouait le rôle d'une gigantesque lentille. Or il se trouvait qu'elle portait Bill en son foyer, où les faibles impulsions télépathiques venues de Thaar étaient concentrées au centuple.

Cependant, des millions d'autres hommes aussi bien placés ne reçurent pas de message. Mais ce n'étaient pas des ingénieurs spécialistes des fusées ; ils n'avaient pas passé des années à réfléchir et à rêver à l'espace jusqu'à ce que celui-ci fût devenu une partie de leur être.

Et ils n'étaient pas dans l'état où Bill se trouvait, hébété par l'alcool, en équilibre précaire au bord de l'inconscience, dans sa tentative pour fuir la réalité et gagner le monde des rêves, où il n'y avait ni déceptions ni échecs.

Naturellement, il comprenait le point de vue de l'Armée. « Vous êtes payé, Dr. Cross, » lui avait fait remarquer le général Potter avec une insistance inutile, « pour élaborer des projectiles, non des astronefs. Ce que vous faites pendant vos loisirs ne regarde que vous, mais je dois vous demander de ne pas utiliser les installations militaires pour satisfaire votre marotte. Dorénavant, tous les programmes d'études destinés à la section des calculateurs devront être visés par moi. C'est tout. »

Ils ne pouvaient pas le mettre à la porte, évidemment. Il était trop important. Mais en son for intérieur il n'était pas sûr d'avoir vraiment le désir de rester. A vrai dire, il n'était sûr de rien, si ce n'est que son emploi lui avait valu, en manière de choc en retour, de voir Brenda le quitter définitivement pour Johnny Gardner, ce qui plaçait les événements dans leur ordre d'importance.

Le buste oscillant légèrement, Bill posa son menton dans ses mains et se plongea dans la contemplation du mur badigeonné à la chaux qui lui faisait face, de l'autre côté de la table. Le seul essai de décoration était un calendrier de Lockheed et une épreuve glacée en dix-huit vingt-quatre offerte par les Etablissements Aérojet et représentant le décollage

météorique du Mark I « Li'l Abner ». Bill regarda d'un œil morose un point situé à mi-distance des deux photographies et vida son esprit de toute pensée. Les barrières s'abattirent...

A ce moment, les intelligences supérieures concentrées sur Thaar émirent un cri de triomphe silencieux et le mur qui était devant Bill se fondit lentement en une brume tournoyante. Il eut l'impression de regarder dans un tunnel qui s'étendait jusqu'à l'infini. Ce qu'il était en train de faire d'ailleurs.

Bille étudia le phénomène avec un intérêt modéré. Il présentait une certaine originalité, mais ne s'élevait pas au niveau des hallucinations précédentes. Et quand la voix se mit à parler dans l'esprit de Bill, il la laissa faire un moment avant de réagir d'une manière quelconque. Même lorsqu'il était ivre, il avait une vieille prévention contre le soliloque.

— « Bill, » commença la voix, « écoutez-nous attentivement. Nous avons eu de grandes difficultés à établir le contact avec vous et ceci est extrêmement important. »

Par principe, Bill douta de cette importance. Pour lui, il n'y avait plus rien d'important.

— « Nous vous parlons d'une planète très lointaine, » continua la voix d'un ton amical et pressant. « Vous êtes le seul être humain que nous ayons pu toucher, aussi il *faut* que vous compreniez ce que nous vous disons. »

Bill ressentit une légère inquiétude, bien que d'une nature pour ainsi dire impersonnelle, du fait qu'il lui était assez difficile de se concentrer sur ses propres problèmes. Est-ce grave, se demanda-t-il, quand on se met à entendre des voix? Mais mieux valait ne pas perdre la tête. Tu as le choix, Dr. Cross, se dit-il. Tu peux accepter ou refuser d'écouter. Accepte jusqu'à ce que tu en aies assez.

— « O. K. ! » répondit-il avec une indifférence ennuyée. « Allez-y, parlez-moi. Je veux bien, aussi longtemps que ce sera intéressant. »

Il y eut un temps d'arrêt, puis la voix reprit, sur un ton légèrement soucieux :

— « Nous ne vous comprenons pas très bien. Notre message n'est pas seulement intéressant ; il est vital pour votre race tout entière et il faut aviser votre gouvernement immédiatement. »

— « J'attends, » dit Bill. « Ça fait passer le temps. »

A cinq cents années-lumière de là, les Thaarns conférèrent en hâte. Quelque chose semblait aller mal, mais ils ne pouvaient trouver exactement quoi. Il ne faisait pas de doute qu'ils avaient établi le contact, et pourtant ce n'était pas le genre de réaction à laquelle ils s'étaient attendus. Enfin, ils ne pouvaient faire autrement que continuer en espérant que tout irait pour le mieux.

— « Ecoutez, Bill, » reprirent-ils. « Nos savants viennent de découvrir que votre soleil est sur le point d'exploser. Cela va se produire d'ici trois jours, dans soixante-quatorze heures pour être précis. Rien ne peut empêcher cette explosion. Mais il n'y a pas à s'alarmer. Nous pouvons vous sauver si vous voulez bien faire ce que nous vous dirons. »

— « Allez-y, » dit Bill. Cette hallucination était ingénieuse.

— « Nous pouvons créer ce que nous appelons un pont. C'est une sorte de tunnel à travers l'espace, comme celui dans lequel vous regardez en ce moment. La théorie en est beaucoup trop complexe à expliquer, même à un de vos mathématiciens. »

— « Eh, dites donc, » protesta Bill. « Je suis mathématicien, et je ne compte pas parmi les mazettes, quand je suis sobre. Et j'ai lu tout ce qui a été publié sur ce genre de choses dans les magazines de science-fiction. Je présume que vous faites allusion à une sorte de raccourci à travers une dimension supérieure de l'espace. C'est de la vieille histoire — d'avant Einstein. »

Une sensation de nette surprise pénétra le cerveau de Bill.

— « Nous étions loin de penser que vous étiez si avancés scientifiquement, » dirent les Thaarns. « Mais nous n'avons pas le temps de parler de la théorie. Tout ce qui importe, c'est ceci : si vous entriez par cette ouverture en face de vous, vous aboutiriez instantanément à une autre planète. C'est un raccourci, comme vous dites, dans ce cas à travers la trente-septième dimension. »

— « Et il mène à votre monde? »

— « Oh ! non. Vous ne pourriez pas vivre ici. Mais il existe un grand nombre de planètes comme la Terre dans l'univers et nous en avons trouvé une qui vous conviendra. Nous établirons des ponts semblables sur toute la Terre, de manière que vos pareils n'aient qu'à les passer pour être sauvés. Evidemment ils devront se mettre à refonder une civilisation quand ils atteindront leur nouveau lieu de séjour, mais c'est leur seul espoir. Vous devrez faire passer ce message et leur dire ce qu'ils doivent faire. »

— « Je les vois d'ici en train de m'écouter, » dit Bill. « Pourquoi ne parlez-vous pas au Président? »

— « Parce que votre esprit est le seul que nous ayons pu toucher. D'autres nous semblaient fermés ; nous ne comprenons pas pourquoi. »

— « Je pourrais vous le dire, » fit Bill, regardant la bouteille presque vide posée devant lui. Il en avait certainement pour son argent. Quelle remarquable chose que l'esprit humain ! Evidemment, il n'y avait rien d'original dans ce dialogue : il était facile de voir d'où venaient les idées. Pas plus tard que la semaine précédente, il avait lu une histoire sur la fin du monde et toutes ces aimables spéculations relatives à des tunnels et des ponts à travers l'espace étaient une compensation assez évidente pour qui avait passé cinq ans à lutter avec des fusées récalcitrantes.

— « Si le soleil explose, » demanda soudain Bill, essayant de prendre ses hallucinations par surprise, « qu'arriverait-il? »

— « Eh bien, votre planète serait fondue instantanément. Toutes les planètes, à vrai dire, jusqu'à Jupiter y compris. »

Bill dut convenir que c'était une conception tout à fait grandiose. Il laissa son esprit jouer avec la pensée. Plus il la considérait, plus elle lui plaisait.

— « Chères hallucinations ! » s'exclama-t-il d'un ton de pitié. « Si je vous croyais, savez-vous ce que je dirais ? »

— « Mais il *faut* nous croire ! » A travers les années-lumière, le cri était désespéré.

Bill n'en tint aucun compte. Il s'échauffait à la pensée de développer son thème.

— « Je vous dirais ceci : *ce serait la meilleure chose qui puisse nous arriver*. Oui, elle nous épargnerait des tas d'ennuis. Personne n'aurait à se tourmenter au sujet des Russes, de la bombe atomique, ou du coût de la vie. Oh ! comme ce serait merveilleux ! C'est exactement ce que chacun veut réellement. Très aimable à vous de prendre toute cette peine pour nous le dire, mais vous pouvez rentrer chez vous en emportant votre vieux pont. »

Sur Thaar, ce fut de la consternation. Le cerveau du Technicien Suprême, flottant comme une grande masse de corail dans son réservoir plein d'une solution nutritive, prit une teinte jaunâtre sur les bords, ce qui ne s'était pas produit depuis l'invasion des Xantils, cinq mille ans auparavant. Quinze psychologues au moins furent victimes de dépression nerveuse et ne retrouvèrent jamais leur état normal. Le calculateur principal du collège de Cosmophysique se mit à diviser par zéro tous les nombres emmagasinés dans ses circuits de mémoire et fit promptement sauter tous ses fusibles.

Et sur la Terre, Bill Cross était maintenant lancé.

— « Regardez-moi, » dit-il, pointant un doigt tremblant sur sa poitrine. « J'ai passé des années à essayer de faire servir les fusées à quelque chose et on me dit que je ne suis autorisé à fabriquer que des projectiles téléguidés pour que nous puissions tous nous faire sauter. Le soleil y réussira bien mieux et si vous nous donniez une autre planète, nous recommencerions depuis le début toutes nos satanées bêtises. »

Il s'interrompit, l'air triste, ordonnant ses pensées morbides.

— « Et maintenant Brenda quitte le domicile conjugal sans même me laisser un mot. Alors vous me pardonnerez mon manque d'enthousiasme pour votre Bonne Action. »

Il se rendit compte qu'il n'aurait pas pu prononcer « enthousiasme » à voix haute. Mais il pouvait encore le penser, ce qui était une découverte scientifique importante. En sombrant de plus en plus dans l'ivresse, ses cogitations (aïe ! celui-là l'avait presque fait trébucher !) se ramèneraient-elles finalement à des monosyllabes ?

Dans un dernier effort désespéré, les Thaarns lancèrent leurs pensées le long du tunnel entre les étoiles.

— « Il n'est pas possible que ce soit votre façon de voir, Bill ! Tous les êtres humains sont-ils comme vous ? »

Question philosophique des plus intéressantes. Bill la considéra soigneusement, ou du moins aussi soigneusement qu'il le pouvait, compte tenu de la bienfaisante chaleur qui commençait à l'envahir. Après tout, les choses auraient pu être pires. Il pouvait obtenir un autre emploi, ne serait-ce que pour le plaisir de dire au général Potter l'usage qu'il l'auto-

risait à faire de ses trois étoiles. Et quant à Brenda, eh bien, les femmes étaient comme les tramways : il en passerait une autre dans un moment.

Et, suprême réconfort, il y avait une seconde bouteille de whisky dans le classeur ULTRA-SECRET. Oh ! Jour fabuleux ! Il se mit péniblement sur ses pieds et traversa la pièce en zigzagant.

Pour la dernière fois, Thaar parla à la Terre.

— « Bill ! » répétait désespérément la planète. « Sûrement que tous les êtres humains ne peuvent vous ressembler ! »

Bill se retourna et regarda dans le tunnel tourbillonnant. Étrange : il semblait moucheté de lueurs d'étoiles et était vraiment plaisant à voir. Il se sentit fier de lui : peu de gens étaient capables d'imaginer cela.

— « Comme moi ? » fit-il. « Non, certainement pas. » Il fit un petit sourire satisfait à travers les années-lumière, tandis qu'une vague montante d'euphorie le soulevait au-dessus de son découragement. « Maintenant que j'y songe, » ajouta-t-il, « il y a des tas de gens autrement plus mal lotis que moi. Oui, je crois que je dois être parmi les veinards, tout compte fait. »

Il écarquilla les yeux, quelque peu surpris, car le tunnel s'était soudain écroulé et le mur blanchi à la chaux était là de nouveau, ayant exactement son apparence de toujours. Thaar savait reconnaître quand elle était battue.

« Suffit pour cette hallucination, » pensa Bill. « Voyons à quoi ressemble la suivante. »

Or il se trouva qu'il n'y eut pas de suivante, car, cinq secondes plus tard, il s'évanouit, juste au moment où il formait la combinaison du classeur ultra-secret.

Des deux jours suivants, ses yeux injectés de sang ne lui donnèrent qu'une vision vague et il oublia tout de l'entretien.

Le troisième jour, quelque chose le taquina au fond de son esprit : il aurait pu se rappeler l'incident si Brenda n'avait reparu et ne l'eût tenu occupé à lui pardonner.

Et, bien entendu, il n'y eut pas de quatrième jour.

(Traduit par Roger Durand.)



La fin d'une civilisation

(*Technological retreat*)

par G. C. EDMONDSON

Mr. Edmondson est un nouveau venu dans la fiction scientifique. Comme Frederik Pohl dans « Recensement *» (1), il arrive à condenser dans une nouvelle une masse d'idées et d'actions largement suffisantes pour un roman. Le choc de deux civilisations différentes, de deux technologies différentes, qu'il nous décrit ici sur le mode ironique, aurait suffi à alimenter pour une série de romans l'auteur moyen de science-fiction. Dirons- nous que Mr. Edmondson gâche un peu le métier ?...*



Il y avait une fois deux extraterrestres (désignés ci-après sous les initiales ET) qui se posèrent sur une planète d'aspect accueillant et se rendirent visibles juste sous le nez d'un indigène.

L'indigène était un brave citoyen, de sens rassis, mais pas exactement ce qu'on pourrait appeler un esprit arriéré. Il y a la télévision, n'est-ce pas? Et aussi tous ces livres que les gosses rapportent à la maison. N'empêche qu'il fut un peu suffoqué quand il vit se matérialiser devant lui une grosse chose ronde d'où sortirent deux êtres aux figures de poissons-chats. Mais comme ils avaient l'apparence de poissons-chats sociables, Oliver Jenkins n'en fut pas effrayé.

Oliver Jenkins n'était pas un ET. C'était un spécimen plutôt court et adipeux de la race dominante établie sur Sol III et qui avait atteint l'âge où, dans l'équilibre physiologique, le cerveau commence à l'emporter imperceptiblement sur les gonades. Il devait obéissance aux Kiwanis, à la Chambre de Commerce, au Parti Républicain et aux Etats-Unis, bien qu'il ne cachât pas sa vive désapprobation pour la façon dont ces idiots, à Washington, ne cessaient de contester à un honnête homme d'affaires le droit de faire d'honnêtes bénéfices.

Mr. Jenkins possédait au plus haut point le sens des responsabilités sociales. Il apportait sa contribution à quantité d'œuvres et était membre d'un groupe politico-religio-social dont il exhibait avec fierté le talisman, accroché à une chaîne en or qui lui barrait la poitrine. Il avait l'habitude de tripoter son talisman, une molaire blanchie d'un herbivore de la région.

Pour l'instant, Mr. Jenkins était trop stupéfait pour tripoter son talisman. D'ailleurs, il l'avait laissé chez lui. Pourquoi Mr. Jenkins l'au-

(1) Voir « *Fiction* » n° 89.

rait-il porté ici en pleine nature où il n'avait aucune chance de rencontrer un autre herbivore de sa propre espèce? Un tel objet était gênant pour la pêche au lancer et, tout loyal herbivore qu'il fût, Mr. Jenkins n'était pas disposé à laisser quoi que ce fût nuire à ce qui, dans sa vie, occupait la seconde place par ordre d'importance. N'était pas disposé... c'est-à-dire jusqu'à ce que cette grosse machine ronde lui fût apparue et eût fait fuir toutes les truites arc-en-ciel de son trou d'eau. En tout cas, il était contrarié de devoir abandonner la pêche pour ce matin et doublement contrarié que ces deux étrangers lui aient fait soustraire involontairement à la rivière une pleine botte d'eau limpide et glacée.

Le plus grand des deux ET lui fit un geste amical et Jenkins, pour ne pas être en reste, répliqua avec la même amabilité. La bouche de l'ET s'anima et une voix étonnamment forte dit : « *Buenos dîas. Puedo interesarle en algún trato comercial ?* » (1).

Jenkins fit le geste qui, entre autochtones, signifiait « Je-ne-comprends-pas » et entreprit de remonter sur le talus surplombant le trou d'eau. L'ET manipula un bouton à hauteur de sa ceinture et fit une seconde tentative.

— « Toutes mes excuses, mon vieux, » reprit-il. « J'ai dû oublier une virgule quelque part. » En s'approchant, Jenkins perçut, sortant de la bouche de l'ET, un bruit de fond composé de bourdonnements et de déclics, tandis que les phrases en anglais sortaient de la boucle de sa ceinture. « Jamais été fichu de régler un de ces machins-là, » poursuivit l'ET sur le ton de la conversation. Jenkins compatit en acquiesçant de la tête. Il avait souvent des ennuis du même genre avec ses appareils domestiques.

— « Comme je vous le disais... » reprit l'ET. « Oh ! à propos, je me nomme Chorl. Et voici mon associé, Tachi. »

— « Jenkins. Oliver Jenkins. Très heureux de faire votre connaissance. » Jenkins tendit sa main qui fut mollement secouée par un groupe de doigts poisseux agrémenté d'un pouce de chaque côté. Après un instant d'hésitation, Tachi se joignit à la cérémonie. « *Eaut sirtam matcal da mutnemercxe,* » dit-il avec naturel. Chorl agita un tentacule labial d'un air de reproche et fit un réglage à la boucle de ceinture de Tachi.

Oliver Jenkins s'assit sur un tronc d'arbre et enleva sa botte. Comme il en évacuait l'eau, Chorl tira un manuel d'une poche. Il le feuilleta pendant plusieurs secondes avant de regarder Mr. Jenkins avec l'expression qui doit traduire l'étonnement chez les poissons.

— « Je ne voudrais pas vous offenser, mon vieux, mais mon manuel ne fait pas mention d'amphibies intelligents sur cette planète. »

— « Je ne suis pas un amphibie, » répondit Mr. Jenkins. « Je suis Américain. »

— « Mais ces humecteurs de jambes... Comment respirez-vous? »

— « Par le nez, comme tout homme sensé. »

(1) « Bonjour. Puis-je vous faire une proposition de traité commercial ? »

— « Oh ! » Chorl tortilla pensivement un tentacule labial. « Mr. Jenkins, nous ne sommes pas des savants. Je ne comprends pas comment vous faites pour respirer, mais nous laisserons cela de côté. Des échanges commerciaux vous intéresseraient-ils? »

Les narines de Mr. Jenkins frémirent. Il acceptait volontiers de souffrir une interruption de la seconde chose la plus importante de sa vie si elle pouvait le ramener un peu à la première.

— « A vrai dire, je ne me refuse pas à réaliser un honnête profit de temps en temps, mais... Si j'en crois les histoires que lisent les gosses, la seule chose que vous désireriez serait du carburant pour réacteurs et vous feriez aussi bien de ne pas compter dessus. Nos bureaucrates en tiennent les stocks bien bouclés. »

Chorl dit, avec un bourdonnement de sympathie :

— « Franchement, Mr. Jenkins, même si vous pouviez nous en obtenir, nous n'aurions que faire de votre carburant pour réacteurs. Oh ! non, ce n'est pas ce qui nous intéresse, » ajouta-t-il comme les bajoues de Mr. Jenkins commençaient à palpiter. « Nous ne sommes pas équipés pour traiter industriellement du carburant. Nous dirigeons une petite entreprise. »

— « Je vois, » dit Mr. Jenkins sans souci de la vérité.

— « Nous sommes particulièrement en quête de produits de l'artisanat local — de bibelots — peut-être de produits alimentaires si nous les trouvons assimilables. »

— « Hmmm... Prenez un cigare. » Mr. Jenkins en sortit trois et enseigna aux ET la façon d'en sectionner élégamment le bout d'un coup de dents, ce qui n'alla pas sans quelque difficulté, car leur denture était dépourvue d'incisives. Les ET n'avaient pas plutôt tiré une bouffée de leur cigare qu'ils plongeaient précipitamment dans la rivière avec des bruits de glotte que leurs boucles de ceinture n'interprétèrent pas. Jenkins raya mentalement le trou d'eau de sa liste d'endroits à truites en les regardant s'ébattre comme des phoques dans une piscine.

Ils en ressortirent enfin et s'ébrouèrent, soufflant une fine poussière d'eau par leurs ouïes.

— « Je crains que les cigares ne fassent pas l'affaire, » dit Chorl.

— « C'est aussi mon avis, » convint tristement Jenkins. « Ecoutez, je n'ai pas d'échantillons ici. Pourquoi ne pas venir avec moi?... »

— « Je ne pense pas que ce serait sage, » se hâta de dire Chorl. « Nous pourrions causer de l'émoi chez vos semblables. »

— « Vous allez rester ici longtemps? »

— « Quelques jours. »

— « Je serai de retour cet après-midi avec un chargement d'échantillons. »

— « Seul? »

— « Est-ce qu'on met un tiers au courant de ses projets? »

*
* *

Oliver Jenkins passa en ville quatre heures bien remplies et s'empressa de retourner trouver les ET après avoir donné à sa femme et à ses employés des excuses plutôt tirées par les cheveux. Dans sa hâte, il fit un dérapage sur le chemin glissant et se retrouva au niveau du cours d'eau avec l'aile avant gauche de sa voiture complètement cabossée. Chorl et Tachi palpèrent un assortiment d'échantillons allant des bouilloires électriques aux boîtes de rahat-loukoums. Après des déclics et des bourdonnements non traduits et quelques expectorations occasionnelles pendant qu'ils goûtaient aux produits comestibles, ils se décidèrent pour du caviar, des rollmops, des huîtres fumées et de la pâte d'anchois comme objets possibles d'échange.

— « Et maintenant, qu'avez-vous à m'offrir? » demanda Jenkins.

Tachi alla à leur sphère et en ressortit avec une sorte d'instrument conique monté sur un pied. Il pressa un bouton et des vagues fluorescentes se mirent à scintiller à la surface. Les deux ET les regardaient avec des yeux vitreux et faisaient vibrer leurs tentacules labiales au rythme des coruscations.

— « Non, je regrette, » dit Jenkins.

Tachi haussa l'endroit où il aurait dû avoir des épaules et remporta le cône dans la sphère. Il en revint avec un globe en matière plastique et fit des gestes explicatifs. Jenkins renifla avec circonspection, mais ne décela aucune odeur. Il mordit le téton émergeant du globe et se mit à tousser à fendre l'âme lorsqu'un liquide semblable à de l'huile de foie de morue rance en jaillit avec une pression suffisante pour lui déraciner les amygdales. Les ET échangèrent des regards impuissants tandis que Jenkins restait allongé à suffoquer dans l'herbe.

Ils présentèrent d'autres produits alimentaires, mais Mr. Jenkins n'en voulut pas entendre parler.

— « Vous devez avoir autre chose, » protesta-t-il faiblement.

Les ET bourdonnèrent et cliquetèrent. Chorl, ayant apparemment persuadé son congénère, se touna vers Jenkins :

— « Cette partie asymétrique de votre véhicule, » dit-il, désignant l'aile bosselée. « Elle ne devrait pas être ainsi? »

Jenkins hocha la tête. Chorl sortit un tube ayant à peu près les dimensions d'un stylo et en dirigea l'extrémité sur l'aile. Un instant après, il mit le tube dans sa poche et introduisit sa main aux deux pouces derrière l'aile. Avec son autre main il redressa la bosse avec autant de facilité que si le métal eût été de la pâte à tarte. Il dirigea de nouveau le tube sur l'aile pendant quelques secondes. Jenkins pressa son pouce sur l'aile avec précaution : elle était redevenue aussi résistante qu'avant.

— « Combien pouvez-vous m'en fournir? » demanda-t-il.

Une brève période s'ensuivit, au cours de laquelle chaque partie jura que l'autre allait la mener à la ruine. Quand ils furent ruinés de part et d'autre, Mr. Jenkins était en possession de sept cent quarante tubes et d'une concession exclusive pour Sol III. Les ET avaient de leur côté pour trente-huit dollars huit *cents* de produits d'épicerie divers. Ils promirent de revenir à la première occasion et donnèrent à Jenkins un

talisman à accrocher à côté de sa molaire magique. Le talisman changerait de couleur quand ils seraient prêts à le rencontrer au même endroit. Les ET refermèrent leur sphère et se rendirent invisibles. L'indigène resta visible, remonta en voiture et reprit le chemin de la ville.

*
* *

Oliver Jenkins avait vendu deux tubes avec le maximum de bénéfice et le minimum de publicité quand on frappa à sa porte.

— « Simpson, FBI, » dit le visiteur.

— « Je remplis une déclaration fiscale tous les trimestres, » dit Mr. Jenkins.

— « Réglez ça avec l'Administration des Contributions. Moi, ce qui m'intéresse, c'est ces outils que vous vendez. »

— « Garantis soixante-huit ans, puissance utile quatre-vingt-quinze pour cent. Capacité maxima deux mètres cinquante, cône d'efficacité trente degrés. N'agit que sur le métal. Bouton de gauche pour ramollir, bouton de droite pour durcir. Le cadran au dos de l'appareil sert pour les réglages d'après la trempe si on travaille sur l'acier. Mille dollars. »

— « Ce n'est pas exactement ce que je veux savoir. »

— « Pas d'autres renseignements. Secret commercial. »

— « Prenez votre pardessus. »

— « C'est illégal. »

— « Cracher sur le trottoir aussi. »

*
* *

Le brigadier général George S. Carnhouser ne se distinguait pas par sa modération. Il avait choisi la carrière des armes comme la plus propice au plein épanouissement de sa personnalité aimable et paternelle. Pour l'instant, il était occupé à raisonner avec Mr. Oliver Jenkins.

— « Mais si les Russes allaient s'en emparer? » disait-il.

— « Je ne suis pas inventeur et je ne suis pas fabricant, » répondit Mr. Jenkins. « Je suis importateur, dans la mesure où l'on veut bien me laisser la liberté d'exercer mon activité. »

— « Mais réfléchissez, mon ami, réfléchissez aux possibilités. » Les veines qui battaient sur les tempes du général Carnhouser démentaient son attitude affable et compréhensive.

— « Je suis fatigué de réfléchir. J'ai dit au FBI ce qu'il voulait savoir. Je n'ai enfreint aucune loi. J'exige qu'on me relâche immédiatement. »

— « Si nous parlions des droits d'importation? » Le général faisait flèche de tout bois.

Mr. Jenkins se redressa, drapé dans sa dignité. Il caressa ses talismans jumeaux et rassembla ses forces.

— « J'ai procédé, » dit-il en se rengorgeant, « à une étude détaillée de la Classification statistique des Denrées importées aux Etats-Unis

(Tableau A), du Barème des Droits et Tarifs, avec Code de Classification selon les différents pays (Tableau C), les Subdivisions douanières et les Ports des Etats-Unis (Tableau D), et les Pavillons des Navires transporteurs (Tableau J), Edition du 1er janvier 1954, et d'environ huit cents pages de feuillets détachés portant revision des susdits tableaux. Nulle part je n'ai vu qu'il soit spécifiquement interdit d'importer des plastifieurs de poche. Nulle part je n'ai trouvé de barème de droits d'importation pour ladite marchandise. Nulle part il n'est fait interdiction expresse de commercer sur le plan interstellaire. »

Le général Carnhouser fit une réponse qui ne peut être imprimée. Il s'en remit au contre-amiral Schifführer, le Lord Nelson du Service de Renseignements de la Marine.

— « Je me récuse, » dit l'amiral.

— « J'exige qu'on me rende immédiatement la liberté, » dit Mr. Jenkins.

— « Pourquoi ne faites-vous pas quelque chose? » demandèrent l'amiral et le général à l'homme du Service Central des Renseignements.

L'homme du SCR regarda pensivement la molaire qui se balançait à la chaîne en or de Mr. Jenkins.

— « Je vais m'en occuper, » dit-il.

— « Mr. Jenkins, » dit l'homme du SCR, « nous avons fait une enquête sur votre passé et votre activité et nous n'avons pas trouvé d'irrégularités en matières d'opinions politiques, d'associations idéologiques ou de déclarations de revenus. Nous avons besoin de votre coopération. » Il fit une pause pour donner plus de poids à ce qui allait suivre. « Votre femme est-elle au courant de ce qui se passe au cours de ces congrès de chefs d'entreprises? Je veux parler plus spécialement de la ribouldingue de septembre 1951, à Chicago. »

— « C'est bon, je coopérerai, » dit Mr. Jenkins.

Quatre heures plus tard, le gouvernement détenait sept cent trente-huit tubes. Mr. Jenkins détenait plusieurs vagues promesses et une migraine.

A quatre jours de là, Simpson frappa de nouveau à la porte.

— « Que me voulez-vous maintenant? » demanda Mr. Jenkins.

— « Prenez votre pardessus, » dit Simpson.

— « Encore? »

*
* *

— « Mr. Jenkins, » commença l'homme du SCR, « nous estimons que vous n'avez pas joué franchement le jeu avec nous. Il y a environ huit heures, un haut fonctionnaire soviétique a passé à l'ouest. Il avait l'intention de vivre tranquillement du produit d'un nouveau procédé mis au point dans un laboratoire soviétique. Il en a apporté un spécimen. » L'homme du SCR lança un tube plastifieur sur la table. « Maintenant qu'avez-vous à dire? »

— « Ah! » fit Mr. Jenkins.

— « Vous ne coopérez pas loyalement, » dit l'homme du SCR.

— « J'ai coopéré et qu'est-ce que j'en ai tiré? Mon commerce va à vau-l'eau ; ma femme veut savoir ce que je fais à quitter la maison à toute heure avec des étrangers ; vous m'avez confisqué tout mon stock... Allez-y, fusillez-moi ! Entre temps, prenez cet instrument et faites-en l'autopsie. Peut-être que cela vous éclairera. »

— « Devons-nous comprendre que vous nous refusez désormais toute coopération? »

— « On ne peut rien vous cacher. J'espère qu'ils m'apporteront quelque chose pour ramollir les os la prochaine fois. »

— « Tiens, tiens ! Ils doivent donc revenir? »

— « Pourquoi pas? Les affaires sont les affaires. »

— « Quand? »

— « Cela ne vous regarde pas. »

— « Vous feriez bien de dire à Mrs. Jenkins de préparer la chambre d'amis. Simpson va aller demeurer avec vous pendant un petit bout de temps. »

***

Simpson promenait un visage d'enterrement chez les Jenkins depuis une semaine. Ses mâchoires carrées avaient déjà mastiqué une quantité incroyable de nourriture quand un fait nouveau se produisit.

— « En somme, si je comprends bien, vos zèbres du gouvernement n'ont pas été capables de reproduire le plastifieur, » faisait remarquer Mr. Jenkins d'un ton acide par-dessus le bord de sa tasse de café.

— « Qu'en sais-je? » répondit Simpson. Il devenait apparent que Simpson n'avait pas d'informations sur grand-chose. Soudain, il s'étouffa avec son pain grillé et arracha le journal des mains de Mr. Jenkins. Une réclame d'un quart de page offrait le plastifieur à tout un chacun pour quarante-neuf dollars quatre-vingt-quinze (taxe fédérale comprise).

— « Allons voir ça, » dit Simpson, s'emparant de son chapeau.

— « Dans ma voiture, je suppose, » dit Jenkins avec résignation.

L'homme du SCR et un fonctionnaire des Finances étaient déjà enfermés avec le directeur des Grands Magasins « Emporium » quand ils arrivèrent. Remorquant Jenkins, Simpson parvint à s'introduire dans la pièce. Il y eut une courte et instructive discussion à propos de l'interprétation par l'Emporium de la clause des plus-values en 1952, à la suite de quoi le directeur reconnut que les difficultés de production et des fautes dans la conception du modèle faisaient qu'il était indispensable de retirer le plastifieur du marché. Une campagne chuchotée fut prévue pour rejeter toute la responsabilité sur la Grosse Industrie.

En une heure les choses furent arrangées à la satisfaction de tous sauf du directeur de l'Emporium et de Mr. Jenkins. Quand il se retrouva dans la rue, Mr. Jenkins se tourna vers son ange gardien avec un sourire mauvais.

— « Je vois quelque chose que vous ne voyez pas, » lui dit-il en ronronnant. Simpson jeta un rapide regard autour de lui. Un magasin d'accessoires pour automobiles affichait un nécessaire à réparer soi-même

les carrosseries et les ailes de voitures. Le principal article de ce nécessaire était... vous devinez quoi. Mr. Jenkins remarqua avec une satisfaction amère que le prix était déjà descendu à vingt-quatre dollars quatre-vingt-quinze.

— « Je suppose que vous avez une concession exclusive vous aussi, » dit Mr. Jenkins au marchand d'accessoires pour autos.

— « Non, » dit celui-ci. « Que signifie cette question? »

— « Demandez à Simpson. C'est lui qui est responsable. »

— « Il faut que j'appelle Washington, » dit Simpson.

— « Ne me dites pas qu'il avait sa chambre chez vous aussi. »

*
* *

Un type à l'allure minable, fervent de la libre entreprise, les vit sortir du magasin.

— « Hep ! » fit-il à voix basse. Ils s'arrêtèrent. « Vous voyez ça? » Il désigna l'étalage de plastifieurs. « Evitez les intermédiaires. Quatorze quatre-vingt-quinze. » Il entrouvrit son veston et Mr. Jenkins vit que le modèle à quatorze quatre-vingt-quinze était pourvu d'une agrafe pour l'empêcher de tomber de la poche de chemise. Les yeux de Simpson commençaient à devenir vitreux.

Ils rentrèrent tard à la maison ce soir-là, mais les enfants de Mr. Jenkins attendaient le retour de leur père pour lui montrer leurs nouveaux jouets.

— « Combien avez-vous payé ça? » demanda Jenkins.

— « Un dollar, » répondit Oliver junior.

Simpson se laissa choir lourdement sur une chaise.

— « Mince alors ! » dit spontanément Olivia. « Moi j'ai payé le mien que quarante-neuf *cents*. Regarde, papa. » Elle lui présenta deux tasses à café grossièrement façonnées.

— « Comment les as-tu faites ? » demanda Mr. Jenkins.

— « C'est facile, regarde. » Olivia, toute fière de ses huit ans à venir la semaine prochaine, ramassa une poignée de soldats de plomb, quelques rails d'un chemin de fer électrique, des pièces d'un jeu de constructions mécaniques et une boîte de sauce tomate vide. Elle approcha l'instrument du tas d'objets qu'elle pétrit en une boule. Au bout d'une minute de travail avec les doigts et le rouleau à pâtisserie, elle offrit à Simpson un cendrier pour la cigarette sur laquelle il oubliait de tirer.

*
* *

Horace Crannach était malheureux. Il se versa une autre tasse de café et contempla d'un air morose l'établi où ses outils de réparateur de carrosseries se couvraient d'une couche uniforme de rouille. Ses yeux se fixèrent sur un plastifieur. « Dire que j'ai payé ça quatre-vingt-seize dollars, » gémit-il. « Quinze jours plus tard on les a pour dix *cents* et il

n'y a pas une femme en ville qui ne remette en forme ses ailes de voiture. J'aurais dû me mettre menuisier. »

De l'autre côté de la cloison, son coéquipier opina :

— « A qui le dis-tu ! Il y a un mois que je n'ai pas touché à un moteur. J'allais me mettre au boulot sur le dernier quand le gros malin qui m'avait amené la bagnole accourt en disant : « Ne touchez à rien ! Je vais faire ça moi-même. »

— « Et il l'a fait? »

— « Un peu ! Il a ramolli le bloc et poussé les pistons dans les cylindres une ou deux fois et le réalésage était fait. Il a ajusté l'assise des soupapes à la main et rattrapé le jeu des tiges et des bielles sans autre instrument que le pouce et l'index. Je lui ai vendu un joint de pompe à eau. Ça c'est pas du métal. »

***

— « Messieurs, » dit William J. Volante avec solennité, « les presses à emboutir sont dépassées. Les forges peuvent fermer leurs portes. Nous n'avons plus besoin de marchander avec les fabricants d'outillage et de matrices. Nous allons employer une équipe de femmes pour façonner les éléments métalliques directement d'après les maquettes en plâtre. Aucune raison pour que nous ne produisions pas un nouveau modèle tous les six mois. Mr. Archer, de la Comptabilité, m'informe que l'usinage devrait nous coûter environ deux pour cent de nos évaluations antérieures. En conséquence, il me semble possible d'annoncer une réduction de prix générale de deux pour cent sur tout les modèles... »

Mr. Mardsell s'éclaircit discrètement la gorge.

— « Hmmmm, je crains que non, Mr. Volante. Avez-vous vu nos derniers chiffres de vente? Non? Je m'en doutais. Les quatre grands offrent des modèles super-luxe avec radio, chauffage, phares antibrouillard, commande automatique des glaces, servo-freins, servo-direction, air conditionné, lits pliants, moteurs... tout le bazar pour onze cents dollars. »

Volante sembla soudain plus vieux que ses soixante-huit ans. Sa bouche s'ouvrit et se referma comme celle d'un carrelet sorti de l'élément liquide et il se rassit, l'air abattu. Mr. Archer lui versa un verre d'eau.

— « Ne vous tracassez pas, » poursuivit Mardsell, « leurs affaires ne vont pas mieux que les nôtres. Il semble que l'industrie automobile soit touchée elle aussi par la maladie du « faites-le-vous-même ». »

***

DERNIERE MINUTE !

LES MAUVAIS PLAISANTS CONTINUENT.

SAN FRANCISCO, 16 *octobre* (*A.P.*) — *La nuit dernière, des mauvais plaisants ont ramolli les câbles de la portée principale du pont de Golden Gate. Les voitures des banlieusards s'étirèrent bientôt sur dix kilo-*

mètres en attendant la marée basse. Quatre cents mètres de la portée centrale sont maintenant submergés à marée haute. Les autorités municipales lancent des appels aux villes voisines de la côte pour qu'elles mettent des bacs en service pour remplacer le pont dangereux.

*
* *

Le conducteur du camion essuya d'un avant-bras velu son front moite de transpiration.

— « Je me fiche de ce que dit le vieux, » annonça-t-il à son homme de peine et à deux écureuils qui, perchés sur un pin, regardaient avec curiosité la voiture et son équipage. « Je fais le reste du chemin à pied. » L'homme de peine approuva avec chaleur. « Il y a de quoi devenir dingue, » poursuivit le chauffeur, « de dégringoler une côte et de se trouver en bas avec son moteur transformé en mastic. Un de ces jours un gosse va toucher un essieu ou une roue avant et je ne tiens pas à être au volant à ce moment-là. »

— « T'as vu dans les journaux de ce matin ce qui est arrivé à la Twentieth Century Limited? » demanda l'homme de peine.

— « Oh ! non, » grogna le chauffeur.

— « Oh ! si. Il y a un môme qui a eu besoin d'une quinzaine de mètres de rails. »

*
* *

— « Comment trouvez-vous le bouillon? » demanda l'homme du SCR.

— « Allez vous plaindre à d'autres, » répliqua Mr. Jenkins. « J'ai coopéré. Vous avez toujours sept cent trente-huit appareils qui m'appartiennent. » Ils sortirent de l'immeuble. La voiture officielle avait été transformée en un petit tas de boue métallique en leur absence. « A propos, qu'est-il arrivé à ce Russe qui prétendait avoir inventé ces ustensiles? »

— « Je crois savoir qu'ils ont leurs ennuis aussi, » dit l'homme du SCR avec un sourire sarcastique. « Quelqu'un a découvert que les mitraillettes molles ne tirent pas très droit, alors maintenant tous les camarades pétrissent leurs socs de charrue pour en faire des épées. »

*
* *

Tachi ronronna et cliqueta pendant plusieurs minutes. Comme aucun humain ne l'écoutait, la voix ne sortait pas de sa boucle de ceinture. Autrement, la conversation aurait pu se terminer à peu près ainsi :

— « C'est toi seul qui leur as parlé ; maintenant c'est à toi de te sortir de là avec ton bagout. »

— « Que veux-tu dire, me sortir de là avec mon bagout? » s'exclama Churl avec indignation. « Tu parles comme si c'était ma faute. »

— « Et alors, ce n'est pas ta faute? »

— « Comment le saurais-je? » Il s'interrompit brusquement tandis qu'une autre bande d'indigènes approchait sur la rive opposée du ruisseau. Celui qui les commandait jeta une hache de pierre en visant les ET qui n'eurent que le temps d'esquiver.

— « Peut-être que le cycle d'évolution de leur race est différent. Nous avons pourtant fait vite, le temps de rentrer chez nous et de revenir ici. Mais il est certain que les civilisations s'effondrent, surtout les primitives. »

— « Alors, que va-t-on faire de cent millions de plastifieurs? »

— « Dis-moi ce que tu vas faire au sujet de la clause d'indemnité pour retard dans ce contrat de fourniture de caviar et je te dirai que faire des plastifieurs. »

— « C'est bien simple, je ne comprends rien à ce qui s'est passé, » dit Chorl.

De l'autre côté du ruisseau, un groupe d'indigènes amassait des pierres pour une catapulte. Leur chef portait une chaîne d'or autour du cou. A cette chaîne était pendue la molaire d'un herbivore de la planète et un autre talisman qui lançait des reflets d'un rouge sang.

(Traduit par Roger Durand.)



Le pont

par MICHEL LACRE

*Michel Lacre n'est pas tout à fait un débutant, puisqu'il remporta l'an dernier le premier prix au concours de nouvelle de S. F. organisé par notre confrère « *Galaxie* », avec un remarquable récit intitulé « *Les larmes* ». Il nous a donné une nouvelle fantastique qui confirme chez lui un réel talent. Ce récit d'un voyage aux confins du rêve et de la réalité est un des plus sensibles et évocateurs que nous ayons lus depuis longtemps. Son auteur se présente de façon évasive :*

*« Je suis né en 1926 et n'ai publié jusqu'à présent qu'une nouvelle : « *Les larmes* », ce qui ne montre ni précocité ni prolixité. Mes titres ? Je n'ai même pas la licence dont « *Galaxie* » m'a paré sans me consulter. Mon travail ? Je suis secrétaire de fabrication dans une maison d'édition.*

» L'esprit indécis, le geste maladroit, fuyant ce qui engage et définit, j'offre un aspect plutôt terne... à moi-même autant qu'aux autres. J'écris comme je peux pour me défendre du faux sérieux dans lequel, comme tout un chacun, je fais trempette. »

*Nous publions « *Le pont* » avec l'espoir que Michel Lacre n'en restera pas là... malgré son peu de prolixité !*



« Il existe un pays des vivants et un pays des morts, et l'amour est le pont, la seule chose qui survive, la seule qui ait un sens. »

(Thornton Wilder.)

Les gamines chantent :

— « Pat-te fol-le, c'est Pat-te fol-le ! »

Les garçons, embarrassés, regardent leurs souliers. De l'autre côté de la route, la petite bohémienne pleure. Son père brandit le ballon confisqué. Mais déjà Tisone a jailli de l'ombre : la voici sur le pré, sèche, noire et fichée comme un échalas dans l'herbe toute verte.

— « Philippe, arrive ici ! »

L'enfant hésite. Ses yeux implorent les camarades silencieux. Mais quel secours espérer d'eux ? Sur les dents qui avancent, sa lèvre tremble.

— « Il fait sa tête d'écureuil, » remarque Tisone avec une joie méchante. Et les mains lui démangent. Elle l'a recueilli par charité : qu'il ne l'oublie pas !

Les fillettes, joyeusement, gambadent vers la vieille femme.

— « C'est lui, c'est encore lui, madame. Il l'a fait ex-xe-près. »

Et comme il les rejoint, le front bas.

— « Sale bête ! » lâchent-elles, tant de mépris sur leur petit visage ! Elles le détestent parce qu'il boite. Simplement.

Les joues de Philippe se veinent de rouge et de blanc. Il saute en arrière et ce n'est pas la douleur qui lui arrache des larmes, mais le contact contre sa peau de cette main décharnée, si vieille, si horriblement vieille.

— « Monte te coucher ! »

Il glisse dans la maison, ébloui par l'ombre soudaine. Son cœur bat trop fort. Le goût du sang passe dans sa bouche. Il ressent avec un plaisir sauvage le choc brutal des marches contre ses jambes cotonneuses. Inexplicablement, sa vie se détache de lui, lancée comme une balle, Dieu sait où. Vidé, anéanti, il roule sur la paillasse dure : le temps flotte et scintille tel un bouchon captif.

Passé vêpres, vers le soir, il se relève, il se traîne sur les lattes mal jointes... qui grincent, le glaçant de crainte. Mais Tisone n'a point entendu. Chez la voisine? Peut-être. Et Philippe touche la fenêtre. Par la fente des volets il se penche sur le pré où ce dimanche d'août semble immobilisé. Car rien n'a changé : comme toujours les gamines cueillent des fleurs et découpent des gigots de sauterelles qu'elles se vendent pour trois haricots rouges ou deux mouchetés, les garçons tapent dans le ballon retrouvé et commentent les coups. Et le soleil n'a guère quitté le toit du transformateur. Rien n'a changé?

Si, pourtant. Les bohémiens replient leur débarras. Ils vont partir ! Une tristesse vague pénètre Philippe. Timidement ses yeux cherchent la petite qu'il a blessée, lui, le maladroit. Pleure-t-elle toujours? Est-ce que sa lèvre saigne? Comme elle doit lui en vouloir ! Assise à l'écart sur un tonneau de goudron, elle regarde de son côté. Elle ne peut l'apercevoir, bien sûr, elle ne sait même pas qu'il la regarde. Son père attelle le cheval, sa mère, lourde gitane sans âge, fait des gestes véhéments. Des bambins à moitié nus accourent, culbutant autour de la roulotte. La femme les prend par le milieu du corps et, comme des ballots, elle les projette à l'intérieur. Puis elle grimpe, pesamment.

Les gamines ont délaissé leurs éventaires. A leur tour, les garçons oublient le ballon, échoué contre une taupinière. Tous regardent.

Le cheval tousse, s'ébroue sous le fouet. La carriole grince. La femme crie quelque chose en direction du tonneau. Mais la fillette ne bouge pas. Elle regarde toujours vers Philippe, lui donnant l'impression à la fois douce et gênante qu'elle le voit.

Les petites filles s'approchent.

— « Ta mère t'appelle, hé ! Ta mère t'appelle ! »

Elles se serrent les unes contre les autres et se considèrent avec une feinte réprobation. La bohémienne ne leur prête aucune attention.

— « Elle est peut-être sourdingue, » grogne un garçon.

Un autre lui flanque une bourrade en ricanant. Rien. La mère descend de la roulotte, gifle la petite et l'entraîne.

Lourdement l'attelage traverse la place. Il se profile derrière le monument aux morts. Puis la route l'enlève.

« Pourquoi partent-ils? » se demande Philippe.

C'est comme s'ils quittaient la lumière. Sur leurs vies mal défendues, les mauvais jours vont tomber à coups de hache.

Longtemps le garçon demeure près de la fenêtre, mais le visage blessé de la bohémienne s'est effacé, ne lui laissant qu'un âcre et douloureux désir de tendresse.

Un chien, le poil hérissé, traverse obliquement la place, et les ombres, sortant de leur léthargie, galopent pour se rejoindre.

*
* *

L'automne s'est posé sur la campagne. Dans le village refermé comme un poing, chacun se renferme en soi-même. Et les jours s'additionnent ainsi que des cailloux : des cailloux noirs, pour Philippe.

Plus bas vers la plaine, les rivières ont débordé. Dans les cours des fermes, sur les champs couleur de mercure, passent des barques silencieuses. Des voitures entraînées par la trombe commencent à rouiller parmi les herbes et la vase. La roulotte des bohémiens, à demi engloutie, file vers le large. La petite fille a péri avec deux de ses frères.

Les jours s'additionnent... ou bien se soustraient.

*
* *

— « *... Tu prendrais la lanterne... c'est défendu, je sais, mais tu n'aimes pas Tisone. Pourquoi lui obéir ? Regarde : la lanterne se balance, au bout de ton bras, dans le brouillard... Et voici le pont... Vois-tu le pont ?* »

L'enfant pousse un soupir et cache sa figure dans ses mains. Que lui veut, mais que lui veut cette voix? Elle est venue avec la nuit, la nuit qui vous regarde dormir. Elle s'est glissée dans ce silence qui n'appartient qu'au vent. Et plus moyen de dormir, plus moyen de la faire taire.

— « *... Prends la lanterne... Alors tu prendrais la lanterne... Tu irais vers le pont... Tu le franchirais...* »

Philippe, les yeux ouverts, l'écoute. D'où vient-elle, cette obsession qui le tient si tard éveillé, qui le dresse contre lui-même? Car c'est vrai qu'il veut partir, partir pour n'importe où... Tisone est trop méchante. Elle l'a roué de coups, aujourd'hui encore, parce qu'un des chevreaux dont il a la garde s'est jeté sous un camion. Et comme elle sait, la cruelle, empoisonner les pauvres joies !

— « Après l'école, ici, tu m'entends. Inutile de gaspiller le temps avec tous ces vauriens... Quand on n'a pas de parents... »

Oui, partir... mais pas ce soir, pas avec ce corps qui a mal, cette fièvre qui fait claquer des dents, cette épouvantable tristesse qui coupe les jambes. Dehors le vent souffle très fort et il n'y a plus de feuilles aux

arbres, plus d'herbe dans les prés. Où se cacher? L'enfant se roule en boule sur la paillasse. Il se bouche les oreilles. A quoi bon !

— « ... *La lanterne... Prends la lanterne...* »

Ce n'est qu'un chuchotement mais combien tenace ! Les rafales de plus en plus violentes ne le couvrent pas, ni le fracas des volets brusquement libérés qui cognent, invisibles, dans la nuit noire. Une vitre se brise dans un son de flamme mouchée et le vent jaillit dans la chambre, plaquant Philippe aux épaules.

— « ... *Tisone n'entendra rien dans ce vacarme. Lève-toi, dépêche-toi... Dépêche-toi. Est-ce que tu crois que cette tempête va durer ?* »

Déjà les mains de l'enfant tâtonnent à la recherche des souliers. Ses habits, il les a sur lui. Tisone est tellement avare de couvertures ! Presque sans bruit, il gagne la cuisine, atteint la lanterne. Les allumettes sont posées tout près. Il s'en empare. Ses mains tremblent. D'avance il entend le frottement de l'allumette contre le bord de la boîte, mille fois, mais mille fois plus fort.

— « *Vite... Vite... Vite...* »

Un pas derrière lui, un pas sec ! L'allumette craque, une flamme étincelle dans la cage de verre. Il se retourne.

— « Tisone ! »

Figure de cauchemar sous la lumière bleuâtre ! Philippe, affolé, se précipite sur la vieille femme et, tandis que, déséquilibrée, elle ouvre et referme dans le vide ses doigts crochus, il disparaît dans la nuit.

*
* *

Il ne fait pas froid. Mais comme ce brouillard est lourd !

— « *Et voici le pont !* »

Mensonge. La voix s'est tue. Il n'y a rien que le brouillard, toujours le brouillard. Et Philippe se laisse tomber sur une pierre. Peut-être qu'il ne sait pas voir ou qu'il ne peut pas. Il se frotte les yeux, donne davantage de lumière. En vain.

— « Le pont... quel pont? »

Il balance ses jambes inégales. Il n'en sait rien. Et pourtant, lui que le noir terrorise, il est là, perdu dans cette nuit sans limite. Il frissonne, découvrant soudain sa solitude, sa faiblesse. Que lui est-il arrivé? Que fait-il? Que veut-il? Les larmes lui viennent aux yeux. Si douce était la voix, si doux de s'abandonner... Bêtise ! Lâcheté ! On le tolère, on le nourrit, qu'ose-t-il espérer de plus?

L'air humide enfle ses poumons. Ses lèvres se tordent et cette tendresse qu'il ne peut donner le brûle comme du soufre.

— « Allons, il faut rentrer ! »

Il se lève, un peu titubant.

— « Mais par où? »

Le brouillard est si dense, comment s'y retrouver?

— « Oh ! Je t'en supplie... je t'en supplie, ne me laisse pas. »

Espère-t-il que la « voix » l'entende?

La lumière vacille mais lutte au bout du bras qui la balance, un bras d'enfant de chœur habitué aux messes tristes des jours de fête. Et Philippe, effrayé, recule. A ses pieds, le sol s'est ouvert et le bord de la faille dessine une lèvre sinueuse et noire au-delà de laquelle plus rien ne se distingue. D'intermittentes rumeurs, portées par un souffle brûlant, montent de la crevasse et lui lèchent la figure. Le brouillard comme à regret s'effiloche. De la nuit, lentement, sort un sillon blafard.

— « Le pont ! »

Dans sa surprise l'enfant laisse échapper la lanterne qui file en chuintant vers les fonds invisibles.

Le pont ! Cette misérable passerelle? Ces planches mal assujetties? Il n'en doute pas. Déjà sa main se pose sur la rambarde et cependant la peur lui creuse l'estomac. Pressent-il ce qu'il y a d'exceptionnel, de monstrueux dans ce voyage? Peut-être. Mais d'un côté il y a Tisone et de l'autre cette voix, cette voix qui lui rappelle un visage, inexplicablement, un visage blessé qu'il n'a pu oublier.

— « *Tu franchiras le pont...* »

Il s'y engage, les dents serrées. La passerelle se balance, le bois, pourri, crève sous les pieds et la rambarde trop flexible n'apporte aucun secours. Pris de panique, Philippe se couche et s'immobilise sur ce plancher vertigineux, puis il retrouve un peu de courage, il se met à ramper et ses ongles à leur tour s'enfoncent dans le bois gonflé.

La tête commence à lui faire mal. Plus il progresse, plus la douleur augmente. Puis l'air manque. L'enfant doit s'arrêter à chaque instant pour aspirer, bouche grande ouverte, la vie qu'on lui mesure de plus en plus chichement. Et cela dure, dure, dure comme si la passerelle ne devait jamais atteindre l'autre bord.

*
* *

Une odeur de fruit, gluante et lourde, une odeur de melon trop fait l'envahit jusqu'à la nausée. Il soupire et se remue. Sous lui gémissent des treillages d'osier, pêle-mêle entassés.

Le gamin cligne des yeux. Dans un coin de la pièce, un rais de lumière illumine les cosses pourrissantes, les cosses à demi rongées sous leur couche de poussière. Il se soulève avec dégoût et se détourne. Des têtes d'ail dures comme des billes roulent sur le sol en silence. Que fait-il donc dans cette remise? Que fait-il parmi ces débris d'osier, ces restes de fruits, ces épices depuis si longtemps séchées que leur tige seule tient encore aux solives? Ses regards longent les murs couverts d'efflorescences verdâtres, s'arrêtent sur un amas d'objets rouillés : chaînes, cadenas, cercles de roues reviennent au sol de terre battue, le suivent jusqu'à l'âtre comblé de plumes luisantes et noires comme celles des corbeaux. Une sensation de gêne grandissante. Il devine qu'on l'observe. Ses yeux, insensiblement, glissent vers la croisée dont les vitres salies de cendres et de boue masquent presque le jour. Alors, dans l'échancrure grosse comme deux poings laissée par un éclat de verre, il *l*'aperçoit. *Ses* yeux sont grands,

si grands ouverts ! On dirait qu'*elle* le voit, et pourtant qu'*elle* ne le voit pas, qu'*elle* doute de ses sens.

Le garçon ne bouge plus, retient son souffle. Ses yeux à lui aussi s'agrandissent. Comme si tout devait être dit, sans un mot, en une seule seconde. Mais quelque chose gâche la joie de Philippe. *Sa* lèvre? Quoi ! *sa* lèvre saigne encore? Le verre aigu luit près de la bouche de la bohémienne. Une, deux gouttes de sang coulent et noircissent dans la poussière de la vitre. Par quel hasard l'enfant s'est-elle coupée? Philippe crie et ce cri effraie la fillette qui se sauve. Allons, debout ! Debout ! La porte cède. Le gamin ébloui voit voler un lambeau d'étoffe et se met à courir.

La rue tourne, tourne... Il semble que le village se déroule interminablement. Le cœur de Philippe n'est qu'une boule de feu, ses oreilles bourdonnent, des ombres rouges se jettent dans ses yeux. Enfin il rattrape la petite fille : elle a dû s'arrêter pour délivrer son écharpe prise dans les griffes rouillées d'une moissonneuse-lieuse abandonnée en travers du chemin. Il la rattrape ! Ses mains se tendent. Mais sa mauvaise jambe le trahit. Il tombe. Au même instant l'étoffe se dégage... Et Philippe comprend qu'il est inutile d'insister. Car la bohémienne ne court pas, elle danse. Il se relève, les genoux tremblants. Il va sans savoir où, les mains le long du corps, il va dans ce village perfidement lové et crissant sous les pas comme une coquille brisée.

*
* *

Il fait chaud, très chaud. Philippe s'est assis sur un billot qui traînait au milieu du chemin. Ses mains tripotent machinalement le fer d'une hache démanchée. Autour de lui des bûches, consumées depuis des siècles par le soleil, s'effritent. Comme tout ici semble vétuste, inutile, oublié ! On dirait que tout dérive dans une vieillesse éternelle ; non ! par-delà la vieillesse. Mal à l'aise le garçon s'interroge. Mais s'il se souvient clairement de ce qui lui est arrivé avant son évanouissement, impossible d'expliquer son réveil dans la remise.

Sortant de l'ombre, un chat s'aventure dans la ruelle silencieuse. Il vient rôder près du billot, flaire un peu et disparaît sous une porte vermoulue. Philippe, distraitement, regarde la porte. Et la voici qui s'ouvre, libérant un air frais aux senteurs de cave. Sur le seuil se tient une femme bouffie, enveloppée de cretonne bleue. Ses lèvres remuent comme si elle priait et son visage couleur de boue tremble sous le chignon luisant et gras.

Le gamin s'est levé. Un pas, deux pas... Il recule sans la quitter des yeux. Qu'il fasse demi-tour et adieu bonhomme ! Mais la bouche muette se tord. Visiblement la femme crie et les sons parviennent enfin, mais de si loin !

— « N'aie pas peur... N'aie pas peur... Ecoute-moi... »

Un souffle bruyant accompagne les mots et parfois les recouvre, comme s'il voulait les effacer. L'enfant se raidit.

— « Qui êtes-vous? » demande-t-il d'un ton hargneux.

La femme sursaute. Instinctivement il répète sa question à voix plus basse. Alors elle sourit et, sans cesser de l'observer, elle se met en marche, son gros corps s'inclinant à droite et à gauche tel une barque chavirée.

— « Tu es nouveau, » remarque-t-elle de sa voix lointaine, « bien entendu ».

Elle s'arrête et le considère.

— « Mon Dieu, si jeune ! »

Ses grosses mains se lèvent. La peau hideusement gonflée y forme de petits coussins, rappelant à l'enfant les planches pourries de la passerelle.

Le nez pincé, la tête renversée :

— « Qui êtes-vous? » répète-t-il.

— « Je suis la dame d'ici. Je reçois ceux qui viennent... et tu es venu. Comme tu parles fort ! »

— « Et vous si bas ! »

Elle le regarde tendrement, murmure des choses qu'il ne peut entendre. Sa bouche, de nouveau, se déforme.

— « Tu ne sais rien encore... Et tu restes là, sous le soleil... Enfant ! Comment supportes-tu cette chaleur? Moi, la plus endurante, je n'y tiendrais pas. Viens, viens vite à l'abri. »

Elle lui tend la main, mais il s'écarte et, tout le corps crispé, il hurle :

— « J'ai peur, j'ai peur, j'ai peur, j'ai p... »

Les sanglots débordants le suffoquent. La femme s'écrase les oreilles sous ses doigts épais. Les cris de l'enfant semblent lui causer une vive douleur. Tandis qu'il se calme, peu à peu, elle l'examine comme si elle venait seulement de le découvrir : inquiétude vague, méfiance, dégoût se succèdent sur son visage lourd. Elle s'éloigne sans un mot et la porte de cave se referme derrière elle.

Philippe a honte, il ne sait pourquoi.

Dans la rue, de grosses mouches noires commencent à bourdonner. Il fait de plus en plus chaud.

***

La campagne est plus déconcertante que le village. Tout y est brûlé, et sur les arbres sans feuilles, le soleil allume des milliers de torches, ce soleil au zénith qui ne s'est pas déplacé depuis le matin, mais qui, d'heure en heure, grossit comme une baudruche. Seuls, ici, les chrysanthèmes de novembre — les fleurs des morts — s'épanouissent. Ils sont la seule fraîcheur, le seul parfum. Des ombres que nul ne fait, les ombres de... personne, passent au-dessus d'eux, parfois, et les obligent à s'incliner. Un grésillement lointain fatigue l'oreille.

Philippe se hâte. Lasse de l'entendre renifler, se plaindre, interroger, la dame, au travers de la porte, lui a crié avec colère :

— « Qui que tu cherches, va-t'en vers les écluses. Il n'y a personne ailleurs. »

— « Mais vous, » a-t-il demandé, « que faites-vous là? »

— « Je dois attendre ceux qui viennent. »

— « Ceux comme moi? »

— « Toi... tu n'es pas de chez nous. »

Philippe se hâte, tel un voleur. Au loin les canaux scintillent et le bruit des écluses qu'on emplit monte jusqu'à lui.

Elle se tient dans l'ombre de la fontaine, les pieds cachés dans les mousses. Sa robe déchirée laisse voir par éclats ses jambes et ses cuisses. Son corsage se gonfle un peu. Philippe s'est arrêté, les joues rouges. Il n'ose regarder le visage. Il descend près d'elle doucement. Le sang séché forme une fleur toute noire au coin de la bouche enfantine, lui donnant une gravité mystérieuse. Elle sourit sans presque desserrer les lèvres et lui offre de l'eau recueillie dans ses mains. Lui ne peut boire tant sa gorge se serre mais sa tête trop lourde plonge dans l'eau de ces mains. Sur sa joue inondée, une caresse un peu réticente glisse. Puis, retrouvant le geste ancestral des bohémiennes, de ses longs cheveux elle lui essuie la face. Il ferme les yeux, retient sa respiration.

Au-dessous d'eux, une vanne s'ouvre dans un vacarme brutal. La fillette frissonne. Philippe se redresse. Gauchement il appuie ses lèvres sur la joue cuivrée de la bohémienne. Une odeur de terre mouillée lui emplit les narines et le fait à son tour trembler de la tête aux pieds. Ils n'osent plus se regarder et leurs yeux reflètent la même impression : celle d'une vague horreur et d'une faute, d'une faute sans nom.

Aussi s'écartent-ils un peu l'un de l'autre, laissant couler entre leur corps cette eau qui les a réunis. Devant eux à l'infini miroite le labyrinthe des canaux entrecoupés d'écluses dont le premier bassin s'emplit juste à leurs pieds.

— « Je suis venue te voir à la fenêtre... Comme tu dormais ! »

Cette voix, ce chuchotement... Ce chuchotement qui couvre le vacarme !

— « C'est toi, » dit-il tout bas, « toi qui m'appelais ! »

— « Oui... Tu ne m'en veux pas de m'être sauvée, ce matin?... Avec cette chaleur... »

— « Bien sûr, » dit Philippe, sans comprendre.

— « La dame t'a raconté?... Les ombres qui passent, c'est elles qui nous portent du pont jusqu'au village et alors, quand on se réveille, la dame nous explique ce qu'on doit faire... à cause du soleil, tu comprends. »

D'un gracieux coup de tête, elle rejette ses cheveux sur ses épaules.

— « Moi, je suis venue avant toi. Alors j'ai l'habitude. »

Elle rit, d'un rire étranglé. Philippe se sent le gosier sec. Le bruit de l'écluse de nouveau les enveloppe.

— « Il est bien tard, » reprend la fillette avec un peu d'impatience.

— « Je ne sais pas. »

— « Tu ne sais pas ! C'est très dangereux. Une chance qu'il y ait cette fontaine... »

— « On est bien ici? »

— « Moi, j'étouffe presque. Regarde comme le soleil est gros. Je t'ai attendu, sans quoi... »

Elle hésite et, baissant la tête comme une coupable :

— « Les autres jours, je suis déjà rangée. »

Une épouvantable tristesse étreint Philippe. Devine-t-il enfin ce que représente ce monde insensé?

— « Je ne veux pas te quitter, » souffle-t-il.

Mais de grosses larmes roulent sur ses joues.

La fillette feint de ne pas voir.

— « Donne-moi la main. »

Il la lui donne et ferme les yeux. Il préfère ne pas regarder où elle le mène. Et elle le guide, comme on guide un enfant qui fait ses premiers pas, se réglant sur son allure et sans danser puisqu'il ne danse point. Ainsi quittent-ils l'oasis pour s'aventurer de nouveau sous l'infernal soleil. Philippe comprend qu'ils s'éloignent de la terre ferme et qu'ils pénètrent dans la zone bizarre des canaux. Maintenant ils longent les voies d'eau par d'étroites murettes, ils les franchissent sur des portes d'écluses qui se rouvrent derrière eux, leur coupant la retraite. Un essaim de mouches noires bourdonne sur leurs têtes.

Et tout à coup la bohémienne bouscule Philippe. L'enfant sent le vide sous lui. Ses bras se tendent, agrippent le bord de la murette. Glacé de peur, il se hisse.

— « Tu es folle, » hurle-t-il.

Elle porte les mains à ses oreilles.

— « Tu partiras! » murmure-t-elle.

Et doucement, elle se met à pleurer.

Eperdu, Philippe regarde : autour de lui, partout, s'étend le réseau enchevêtré des canaux. Comment s'y retrouver? Ses bras agacés brassent les mouches gluantes, chaudes. Dans quel horrible piège sont-ils tombés tous les deux?

La petite s'est couchée, tout du long, sur la pierre brûlante. Elle halète. Les mouches rampent sur elle, et lui la regarde bêtement. Au loin, sur les murettes, une forme grotesque s'agite. Mais le garçon ne comprend pas et la bohémienne, pour demeurer près de lui encore un instant, ne dit rien.

La forme progresse par bonds, à une vitesse étonnante. Philippe bientôt reconnaît la dame du village et les premiers mots lui parviennent :

— « A l'eau, malheureux, à l'eau, ou vous êtes perdus! »

Elle-même se précipite dans un bassin sans qu'aucune éclaboussure n'en vienne troubler la surface.

Philippe se penche sur la petite fille qui n'a pas voulu le quitter.

— « Je voudrais mourir! » soupire-t-il.

Et tandis que les mouches refluent dans un grand bruit d'ailes, il l'attire et bascule avec elle dans l'eau sirupeuse.

Il est d'abord comme assommé. Puis une lumière verdâtre frappe ses yeux. Il se rend compte qu'il s'enfonce obliquement sous l'eau, entre les murettes du bassin. La bohémienne lui tient la main et son visage rit de bonheur. Mais une fadeur répugnante monte des fonds. Les murettes se lézardent, se boursouflent et se creusent, formant de sombres alvéoles.

Plus bas... plus bas encore... Ces niches lâchent une vie grouillante,

une vie d'êtres humains lovés comme des reptiles et qu'on arrache à leur léthargie.

Vomissant de dégoût, Philippe se dégage et d'un furieux coup de pied s'élance vers la surface. Alors, couvrant les appels de la bohémienne, toutes ces larves se mettent à hurler dans un ricanement monstrueux.

— « Pat-te fol-le, c'est Pat-te fol-le. »

— « Patte folle, c'est Patte folle, » crient les gamines qui l'escortent. Il cligne des yeux. Il marche dans son sillage, la lanterne rouillée au bout de ses doigts gourds.

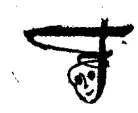
— « Madame, madame, c'est lui, il est revenu. »

Tisone paraît sur le seuil, la main brandie.

— « Ah ! c'est toi, garnement, tu n'as pas honte? Partir avec ma lanterne. Et voilà huit jours de ça ! Montre un peu. Ah ! tu me l'as bien arrangée ! »

L'exceptionnelle fraîcheur de deux âmes enfantines, tant de tendresse refoulée, le lien secret d'une blessure peuvent-ils suffire à justifier cet étrange voyage? Comment expliquer l'inexplicable? L'enfant s'ébroue, perdu encore entre deux mondes. La dure main de Tisone se charge de le rappeler à la réalité. Ici c'est le monde des vivants, plus trompeur et plus mort que celui des ombres.

Philippe marche lentement, laissant bourdonner l'essaim des gamines, indifférent aux noires promesses de Tisone. Quelque part dans un monde différent, il existe une petite fille qui l'aime et, comme pour lui donner une nouvelle et délicate preuve d'amour, un parfum de terre mouillée venu avec les premières gouttes de la pluie monte et l'enveloppe.



La nuit mortelle

(*The dying night*)

par ISAAC ASIMOV

Isaac Asimov est en ce moment célèbre dans le monde anglo-saxon, à la suite de l'énorme succès de ses deux ouvrages de vulgarisation « Au cœur de l'atome » *et* « Les produits chimiques de la vie » (*ni l'un ni l'autre ne sont encore traduits en français*).

Si les recherches qu'il poursuit sur la biochimie du cancer ont le même succès, il échappera à notre sphère modeste, pour monter dans les régions stratosphériques où les prix Nobel sont distribués !

En attendant, profitons de ses activités science-fiction autant que nous le pouvons.

La présente nouvelle fait partie de sa série sur le Dr. Wendell Urth, détective de l'avenir (1).

C'est un mystère scientifique extrêmement curieux, que le lecteur peut facilement résoudre avec les données fournies par l'auteur, et qui montre son héros détective sous un jour nouveau et très humain.

A cette occasion, nous publions également en fin de numéro une étude sur Asimov, dont l'œuvre romanesque commence à être diffusée de façon importante dans notre pays (le « Rayon Fantastique » *vient de présenter son troisième ouvrage traduit :* « Fondation », *début d'une célèbre trilogie dont on espère qu'elle verra le jour intégralement chez nous*).



I

C'ÉTAIT presque une réunion de classe, et, bien qu'elle se caractérisât par l'absence de joie, il n'y avait encore aucune raison de penser que la tragédie viendrait l'assombrir.

Edward Talliaferro, qui venait d'arriver de la Lune et dont les jambes n'étaient plus habituées à la gravité terrestre, retrouva les deux autres dans la chambre de Stanley Kaunas. Kaunas se leva pour l'accueillir discrètement. Battersley Ryger resta assis et se contenta d'un signe de tête.

Talliaferro posa précautionneusement sa grande carcasse sur le divan, très conscient de son poids inaccoutumé. Il fit un peu la grimace et ses

(1) Voir « *Fiction* » n° 23 : « *Les Cloches Chantantes* » ; n° 31 : « *La bête de pierre* ».

lèvres se tordirent parmi la barbe qui lui envahissait le menton et les joues.

Ils s'étaient déjà rencontrés le même jour dans des circonstances plus officielles. Mais ils se trouvaient à présent seuls pour la première fois et Talliaferro déclara :

— « C'est en quelque sorte une solennité. Depuis dix ans, c'est la première fois que nous nous revoyons. En fait, c'est bien la première occasion depuis la remise de nos diplômes. »

Le nez de Ryger frémit. Il se l'était fait casser peu avant cette cérémonie, et c'est avec un pansement qui le défigurait qu'il avait reçu son diplôme d'astronomie. Grognon, il demanda :

— « Quelqu'un a-t-il commandé le champagne? ou autre chose? »

— « Allons ! » fit Talliaferro. « La première conférence astronomique interplanétaire n'appelle pas le cafard ! Et nous sommes entre amis, en plus ! »

— « C'est la Terre, » dit soudain Kaunas. « Cela ne paraît pas normal. Je ne peux pas m'y habituer. »

Il hocha la tête, mais sans se départir de son expression lamentable.

— « Je sais, » répondit Talliaferro. « Je me sens si lourd. Cela me prend toute mon énergie. A ce propos, tu as plus de veine que moi, Kaunas. La gravité de Mercure atteint 0,4 de la norme, tandis que celle de la Lune n'est que de 0,16. » Il coupa Ryger qui allait parler. « Et sur Cérès, ils ont des champs de pseudo-gravité réglés à 0,8. Pas de difficulté pour toi, Ryger. »

L'astronome de Cérès eut l'air contrarié.

— « C'est le grand air. Sortir sans scaphandre me déprime. »

— « Exact, » dit Kaunas, « et aussi d'avoir le Soleil directement sur soi. Rien que de le sentir. »

Talliaferro s'aperçut qu'il retrouvait insensiblement le passé. Ils n'avaient guère changé. Pas plus que lui-même, d'ailleurs. Bien sûr, ils avaient tous dix ans de plus. Ryger avait pris de l'embonpoint et le visage maigre de Kaunas avait un peu pris l'apparence du cuir, mais il les aurait reconnus tous les deux même sans être prévenu.

— « Je ne pense pas que ce soit la Terre qui ait cette influence sur nous, » dit-il. « Regardons la vérité en face. »

Kaunas leva brusquement les yeux. C'était un petit gaillard aux gestes vifs et nerveux, qui portait généralement des vêtements qui semblaient juste un peu trop grands pour lui.

— « C'est Villiers ! Je sais. Je pense parfois à lui, » dit-il. Puis, l'air désespéré : « J'ai reçu une lettre de lui. »

Ryger se redressa sur son siège, son teint olivâtre encore plus prononcé, et il demanda d'une voix vigoureuse :

— « Vraiment? Quand cela? »

— « Il y a un mois. »

Ryger se tourna vers Talliaferro :

— « Et toi? »

Talliaferro fit un signe d'assentiment, très calme.

— « Il est devenu cinglé, » dit Ryger. « Il prétend avoir découvert un moyen pratique de transfert des masses à travers l'espace... Il vous l'a également dit?... Alors, c'est bien cela. Il a toujours été un peu fêlé. Maintenant, c'est la cassure. »

Il se frotta énergiquement le nez et Talliaferro pensa au jour où cet appendice avait été cassé, par Villiers précisément.

Pendant dix ans, Villiers les avait hantés comme l'ombre imprécise d'un remords qui ne leur appartenait pas vraiment. Ils avaient préparé leurs examens ensemble, quatre hommes choisis et dévoués qu'on entraînait en vue d'une profession qui avait atteint une éminence nouvelle en cette époque de voyages interplanétaires.

Des observatoires s'ouvraient sur d'autres mondes, entourés du vide, avec une visibilité que ne bornait pas l'air.

Il y avait l'Observatoire Lunaire, d'où on pouvait étudier la Terre et les planètes intérieures ; un monde de silence au ciel duquel s'accrochait la planète mère.

L'Observatoire de Mercure, le plus proche du Soleil, placé au pôle nord de la planète, où le terminateur bougeait à peine et d'où le Soleil, fixe à l'horizon, pouvait s'examiner dans les détails les plus minutieux.

L'Observatoire de Cérès, le plus récent, le plus moderne, couvrant une zone qui allait de Jupiter jusqu'aux galaxies les plus lointaines.

Naturellement, il y avait des désavantages. Les voyages interplanétaires restant difficiles, les congés étaient peu nombreux, toute vie à peu près normale était impossible, mais c'était la génération de la chance. Les savants à venir trouveraient les domaines de la connaissance dûment ensemencés et, avant la découverte d'un moyen de propulsion interstellaire, il ne s'ouvrirait plus d'horizons aussi vastes que ceux-là.

Ces quatre veinards, Talliaferro, Ryger, Kaunas, et Villiers, allaient se trouver dans la position d'un Galilée qui, parce qu'il possédait le premier télescope, ne pouvait pas le braquer sur un point quelconque du ciel sans faire une découverte essentielle.

Seulement Romano Villiers était tombé malade, d'une fièvre rhumatismale. A qui la faute? Son cœur en était resté déficient et instable.

Il était le plus brillant des quatre, le plus riche d'espérances, le plus convaincu... et voilà qu'il ne pouvait même plus terminer ses études et passer son doctorat.

Bien pis, il ne pourrait jamais quitter la Terre ; l'accélération au départ d'un astronef l'aurait tué.

Talliaferro était affecté à la Lune, Ryger à Cérès, Kaunas à Mercure. Seul Villiers était resté en arrière, prisonnier à perpétuité de la Terre.

Ils avaient voulu lui exprimer leur pitié, mais Villiers l'avait repoussée presque avec haine. Il les avait raillés et insultés. Quand Ryger avait perdu patience et levé le poing, Villiers lui avait bondi dessus, en hurlant, et lui avait cassé le nez.

Il était évident que Ryger n'avait pas oublié l'incident, tandis qu'il se caressait délicatement le nez, du bout du doigt.

Le front de Kaunas était creusé de rides d'incertitude.

— « Vous savez qu'il est à la Conférence? Il a une chambre à l'hôtel, le numéro 405. »

— « *Moi,* je ne veux pas le voir, » dit Ryger.

— « Il va venir ici. Il a dit qu'il voulait nous voir. Je pensais... il a dit à 9 heures. Il sera ici d'une minute à l'autre. »

— « Dans ce cas, » dit Ryger, « si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'en vais. »

— « Oh ! attends un moment, » dit Talliaferro. « Quel mal y a-t-il à le voir? »

— « C'est inutile. Il est fou. »

— « Quand même. Ne soyons pas mesquins. Tu as peur de lui? »

— « Peur ! » Ryger eut l'air dédaigneux.

— « Alors, tu es mal à l'aise. Qu'est-ce qui peut t'inquiéter à ce point? »

— « Je ne suis pas inquiet. »

— « Bien sûr que si. Nous avons tous des sentiments de culpabilité envers lui, et sans raison plausible. Rien de ce qui est arrivé n'était de notre faute. »

Mais il était sur la défensive, et il le savait bien.

A ce moment, la sonnette retentit, et ils sursautèrent tous les trois, en se tournant pour contempler avec chagrin la barrière qui se dressait entre eux et Villiers.

*
* *

La porte s'ouvrit, Romano Villiers entra. Les autres se levèrent avec raideur pour l'accueillir, puis restèrent debout, embarrassés, sans qu'une main s'avance.

Il les fixa dans les yeux d'un air sardonique.

Il a effectivement changé, songea Talliaferro.

C'était vrai. Il s'était rétréci à peu près dans tous les sens. Il commençait à se voûter, ce qui le faisait paraître encore plus petit. Son cuir chevelu brillait sous ses cheveux rares, et la peau de ses mains était ridée et marquée de grosses veines sinueuses. Il avait l'air malade. Rien ne semblait le rattacher au souvenir du passé, sauf son tic de s'abriter les yeux de la main quand il regardait avec attention, et, quand il parlait, sa voix posée de baryton.

— « Mes amis ! » dit-il « Mes amis galopeurs d'espace ! Nous nous sommes perdus de vue ! »

— « Salut, Villiers, » dit Talliaferro.

Villiers l'examina : « Tu vas bien? »

— « Pas mal. »

— « Et vous deux? »

Kaunas réussit à ébaucher un pauvre sourire et à marmonner quelque chose. Ryger demanda d'une voix brusque :

— « C'est bon, Villiers ! Que se passe-t-il? »

— « Ryger l'irascible, » fit Villiers. « Et comment se porte Cérès? »

— « Elle allait bien quand je l'ai quittée. Comment va la Terre? »

— « Tu peux t'en assurer toi-même. » Villiers se raidit en parlant. Puis il poursuivit : « J'espère que si vous êtes venus tous les trois à la Conférence, c'est pour écouter ma communication, après-demain. »

— « Ta communication? Laquelle? » demanda Talliaferro.

— « Je vous ai écrit à ce sujet. Mon moyen de transfert de masse. »

Ryger sourit du coin de la bouche.

— « Oui, c'est vrai. Mais tu n'as pas parlé de communication et je ne me rappelle pas t'avoir vu sur la liste des orateurs. Je l'aurais remarqué. »

— « Tu as raison. Je ne suis pas inscrit. Et je n'ai pas non plus préparé d'article à publier. »

Villiers avait rougi. Talliaferro dit, d'un ton conciliant :

— « Ne t'en fais pas, Villiers. Tu n'as pas l'air bien portant. »

Villiers pivota, la lèvre tordue :

— « Mon cœur tient le coup, je te remercie. »

— « Ecoute, Villiers, » fit Kaunas, « si tu n'es pas inscrit et que tu n'aies pas préparé d'article... »

— « Ecoutez, *vous autres !* Il y a dix ans que j'attends. C'est vous qui avez les postes en plein espace pendant que j'enseigne dans une école sur Terre, mais je vaux bien autant que n'importe lequel d'entre vous, et autant que tous les trois réunis. »

— « D'accord... » commença Talliaferro.

— « Et je n'ai que faire de votre condescendance. Mandel a vu. J'imagine que vous avez entendu parler de lui. C'est lui le président de la section de l'astronautique à la Conférence et je lui ai fait une démonstration de transfert de masse. C'était un appareil grossier, qui a grillé après le premier essai, mais... Vous m'écoutez? »

— « Nous t'écoutons, » dit froidement Ryger. « Pour ce que ça vaut. »

— « Mandel me permettra d'en parler à ma manière. Je vous le parie. Sans avertissement. Sans publicité. Je vais leur mettre cela sous le nez comme une bombe. Dès que j'aurai exposé les principes fondamentaux du système, la Conférence va se disperser. Ils vont tous retourner dans leurs laboratoires pour vérifier mes dires et construire des appareils. Et ils vont s'apercevoir que cela marche. J'ai fait disparaître d'un coin de mon labo une souris, que j'ai fait reparaître dans un autre. Mandel en a été témoin. »

Il les regarda méchamment, chacun leur tour :

— « Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas? »

— « Si tu ne cherches pas la publicité, » dit Ryger, « pourquoi nous en parles-tu? »

— « Vous, c'est différent. Vous êtes mes amis. Mes camardes de classe. Vous avez filé dans l'espace, en me laissant derrière. »

— « Nous n'avions pas le choix, » protesta Kaunas, d'une voix ténue et aiguë.

Villiers n'y fit pas attention. Il reprit :

— « Donc, je tiens à ce que vous sachiez, *dès maintenant*. Ce qui

marche avec une souris marchera avec un homme. Ce qui peut déplacer un objet de dix pas en labo pourra le transporter à des millions de kilomètres dans l'espace. J'irai sur la Lune, et sur Mercure, et sur Cérès, et partout où je voudrai. J'en ferai autant que n'importe lequel d'entre vous, et même davantage. Et j'aurai plus fait pour l'astronomie rien qu'à enseigner dans une école que vous tous avec vos laboratoires et vos télescopes, et vos cameras, et vos spacionefs. »

— « Eh bien, » dit Talliaferro, « j'en suis heureux. Tant mieux pour toi. Puis-je voir une copie de ta communication ? »

— « Oh ! non. » Villiers serra les poings contre sa poitrine, comme pour cacher à leur vue des feuillets fantômes. « Vous attendrez, comme les autres. Il n'en existe qu'un exemplaire et personne ne le verra avant que je sois prêt. Pas même Mandel. »

— « Une seule copie ! » s'écria Talliaferro. « Si tu l'égares... »

— « Je ne la perdrai pas. Et quand même, j'ai tout dans la tête. »

— « Si tu... » Talliaferro faillit dire si tu « mourais », mais il se retint. Il reprit après une pause imperceptible, ou presque : « ... as le moindre bon sens, tu vas la faire « scanner », pour le moins. Pour ta sécurité. »

— « Non, » fit sèchement Villiers. « Vous m'entendrez après-demain. Vous verrez s'élargir l'horizon des hommes, d'un seul coup, comme jamais avant. »

De nouveau, il scruta intensément leurs visages.

— « Dix ans, » dit-il. « Adieu. »

*
* *

— « Il est fou, » dit Ryger brusquement, en contemplant la porte comme si Villiers se tenait encore devant.

— « Tu crois? » fit pensivement Talliaferro. « Sans doute, dans une certaine mesure. Il nous déteste pour des raisons sans aucune logique. Et de plus, ne pas même faire scanner son papier, par précaution... »

Tout en parlant, Talliaferro tripotait son propre scanneur. C'était un petit cylindre de teinte neutre, sans rien de spécial en apparence, un peu plus épais et un peu plus court qu'un crayon ordinaire. Au cours des dernières années, c'était devenu l'instrument caractéristique du savant, comme le stéthoscope l'avait été pour le médecin et le microcalculateur pour le statisticien. On portait le scanneur soit dans la poche de son veston, soit agrafé à sa manche, soit glissé derrière l'oreille, soit au bout d'une chaîne.

Parfois, Talliaferro, quand il se sentait d'humeur à philosopher, se demandait comment cela se passait au temps où les chercheurs devaient se fatiguer à relever des notes dans les textes qui les intéressaient, où classer des reproductions photographiques à pleine page. Comme c'était encombrant !

Maintenant, il suffisait de scanner un écrit ou un imprimé quelconque pour posséder un micronégatif qu'on pouvait développer quand

on en avait envie. Talliaferro avait déjà enregistré de cette manière tous les articles figurant dans le programme de la Conférence. Il avait la certitude que les deux autres en avaient fait autant. Talliaferro déclara :

— « Dans ces circonstances, refuser de faire scanner constitue bien une marque de folie. »

— « Du vide ! » s'écria Ryger, en colère. « Il n'a pas de communication ! Il n'a rien découvert ! Il ferait n'importe quoi pour marquer un point contre nous ! »

— « Seulement que fera-t-il après-demain? » demanda Kaunas.

— « Qu'est-ce que j'en sais? C'est un fou. »

Talliaferro continuait à jouer avec son scanneur et se demandait vaguement s'il ne devait pas développer les minces fragments de pellicule qu'il contenait.

— « Ne sous-estimez pas Villiers, » dit-il. « C'est un cerveau. »

— « Ce l'était peut-être il y a dix ans, » dit Ryger. « Maintenant, c'est un cinglé. Je conseille que nous ne pensions plus à lui. »

Il s'exprimait d'une voix forte, comme pour chasser Villiers et tout ce qui se rapportait à lui par la force même qu'il mettrait à discuter d'autre chose. Il se mit à parler de Cérès et de son travail : le relevé radio de la Voie Lactée, à l'aide de nouveaux radioscopes ayant un pouvoir de résolution descendant jusqu'à une étoile unique.

Kaunas écoutait en hochant la tête. Puis il fournit des renseignements sur les émissions radio des taches solaires et sur sa propre communication, actuellement sous presse, traitant de l'association des tempêtes de protons avec les gigantesques flammes d'hydrogène de la surface du Soleil.

Talliaferro ne dit pas grand-chose. Le travail lunaire était sans gloire, par comparaison. Les renseignements les plus récents sur la prédiction du temps à longue échéance par l'observation directe des flux terrestres ne pouvaient rivaliser avec les radioscopes et les tempêtes de protons.

Mais surtout, il ne pouvait chasser Villiers de sa pensée. C'était bien Villiers le cerveau. Ils le savaient tous. Même Ryger, malgré sa colère, devait sentir que si le transfert de masse était chose possible, Villiers pouvait très logiquement en être l'inventeur.

La discussion de leurs travaux personnels équivalait pratiquement à l'aveu qu'aucun d'entre eux n'avait fait grand-chose d'important. Talliaferro, qui lisait toutes les publications, le savait bien. Ses propres communications n'avaient eu qu'un intérêt mineur. Les autres n'avaient jamais rien signé de sensationnel.

Aucun d'eux — il fallait l'admettre — n'était devenu un géant de l'espace. Les rêves colossaux des années d'école ne s'étaient pas réalisés, et voilà. Ils étaient des travailleurs compétents et routiniers. Rien de plus, ils s'en rendaient compte.

Villiers aurait fait davantage. Cela aussi, ils le savaient. C'était cette certitude, autant que leur faux remords, qui maintenait l'antagonisme entre eux.

Talliaferro, mal à l'aise, sentait que Villiers, en dépit de tout, serait

encore plus qu'eux. Les autres devaient également le penser et la médiocrité devient vite insupportable. Après la communication sur le transfert de masse, Villiers deviendrait en définitive le grand homme, comme le sort l'avait apparemment toujours voulu, tandis que ses camarades de classe, malgré tous leurs avantages, tomberaient dans l'oubli. Leur rôle se bornerait à applaudir, parmi la foule.

Il avait conscience de sa propre envie et de son dépit, et il en avait honte, mais il l'éprouvait néanmoins.

La conversation s'arrêta, et Kaunas, détournant le regard, dit :

— « Ecoutez, pourquoi n'irions-nous pas rendre visite à ce vieux Villiers? »

Il y mettait un faux entrain en même temps qu'un détachement visiblement affecté. Il ajouta : « Inutile de laisser subsister des sentiments pénibles... »

Talliaferro réfléchit. Il voulait s'assurer de la véracité de cette affaire de transfert de masse. Il voulait espérer que ce n'était qu'un cauchemar de fou, afin de pouvoir s'endormir tranquillement ce soir-là.

Mais il éprouvait lui-même de la curiosité, aussi ne protesta-t-il pas, et Ryger également finit par hausser les épaules, de mauvaise grâce, et dit :

— « Après tout, pourquoi pas? »

Il était un peu moins de 11 heures.

*
* *

La sonnerie insistante de la porte éveilla Talliaferro. Il se redressa sur un coude, dans le noir, et se sentit proprement indigné. La faible luminosité du cadran plafonnier lui montra qu'il n'était pas encore 4 heures du matin.

— « Qui est là? » cria-t-il.

La sonnerie continua, par à-coups.

Talliaferro passa en grommelant sa robe de chambre. Il ouvrit la porte, clignotant des yeux sous la lumière du couloir. Il reconnut l'homme qui le confrontait, car il avait souvent vu son image en trois dimensions.

Néanmoins, l'homme se présenta, en un murmure brusque :

— « Je m'appelle Hubert Mandel. »

— « Naturellement, monsieur. »

Mandel était l'un des grands noms de l'astronomie, assez éminent pour occuper un poste essentiel au Bureau Mondial de l'Astronomie, assez actif pour présider la Section de l'astronautique de la Conférence.

Talliaferro pensa soudain que Villiers prétendait avoir fait à Mandel la démonstration de son système de transfert de masse. Penser à Villiers n'avait rien de réjouissant.

— « Vous êtes le Dr. Edward Talliaferro? » demanda Mandel.

— « Oui, monsieur. »

— « Alors habillez-vous et suivez-moi. C'est très important. Il s'agit d'une de nos relations communes. »

— « Le Dr. Villiers? »

Les yeux de Mandel clignotèrent un peu. Il avait les cils et les sourcils si blonds que ses yeux avaient un aspect dénudé. Ses cheveux avaient la finesse de la soie. Il avait aux alentours de la cinquantaine.

— « Pourquoi Villiers? » fit-il.

— « Il a parlé de vous hier soir. Et je ne nous connais pas d'autre commune relation. »

Mandel fit un signe de tête, en attendant que Talliaferro ait fini de s'habiller, puis il pivota et montra le chemin. Ryger et Kaunas les attendaient dans une pièce à l'étage au-dessus. Kaunas avait les yeux rouges et troubles. Ryger fumait une cigarette, à petites bouffées nerveuses.

— « Nous voilà de nouveau réunis, » dit Talliaferro.

Il n'y eut pas de réaction. Il s'assit, puis ils s'entre-regardèrent tous les trois. Ryger haussa les épaules. Mandel arpentait la pièce, les mains profondément enfoncées dans les poches. Il leur dit :

— « Je m'excuse du dérangement que je peux vous causer, messieurs, et je vous remercie de votre bonne volonté. Je vous demande encore plus. Notre ami, Romano Villiers, est mort. Il y a une heure qu'on a emporté son corps. Selon les médecins, il s'agit d'un arrêt du cœur. »

Il y eut un silence de stupéfaction. La cigarette de Ryger resta à mi-distance de ses lèvres, puis se rabaissa.

— « Pauvre diable, » dit Talliaferro.

— « C'est atroce, » murmura Kaunas d'une voix rauque. « Il était... » Sa voix le trahit.

— « Eh bien, » dit Ryger, en se secouant, « il avait le cœur malade. Il n'y a rien qu'on puisse faire. »

— « Si, une petite chose, » reprit tranquillement Mandel. « Une récupération. »

— « Qu'est-ce que cela veut dire? » fit farouchement Ryger.

— « Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, tous les trois? »

— « Hier soir, » dit Talliaferro. « C'était la première fois que nous nous revoyions depuis dix ans. Cela n'a pas été plaisant, je regrette de le dire. Villiers s'imaginait avoir des griefs contre nous, et il était en colère. »

— « C'était... à quelle heure? »

— « Vers 9 heures, la première fois. »

— « La première fois? »

— « Nous l'avons revu plus tard dans la soirée. »

Kaunas paraissait mal à l'aise : « Il était parti en colère. Nous ne pouvions pas en rester là. Il fallait tenter quelque chose. Nous avions été bons amis autrefois. Alors nous sommes allés dans sa chambre et... »

Mandel saisit la balle au bond : « Vous étiez tous dans sa chambre? »

— « Oui, » fit Kaunas, étonné.

— « Vers quelle heure? »

— « 11 heures, je crois. » Il regarda les autres et Talliaferro fit un signe d'assentiment.

— « Et combien de temps y êtes-vous restés? »

— « Deux minutes, » fit Ryger. « Il nous a mis à la porte comme si nous avions voulu lui prendre sa communication. » Il s'interrompit, comme s'il attendait que Mandel demandât de quelle communication il s'agissait, mais ce dernier ne dit rien. Ryger reprit : « Je pense qu'il la gardait sous son oreiller. En tout cas, il s'est couché en travers de son oreiller en nous hurlant de nous en aller. »

— « Il était peut-être déjà mourant à ce moment, » murmura Kaunas.

— « Pas à ce moment-là, » fit sèchement Mandel. « Vous avez donc dû laisser tous les trois vos empreintes digitales. »

— « Probablement, » dit Talliaferro. Il était rapidement en train de perdre son respect de principe envers Mandel et se sentait devenir irrité. Après tout, il était 4 heures du matin, Mandel ou pas. Il demanda :

— « Et maintenant, que veut dire tout cela? »

— « Eh bien, messieurs, » dit Mandel, « la mort de Villiers ne se limite pas à son décès. La communication de Villiers, l'unique copie à ma connaissance, a été enfoncée dans le vide-cigarettes et il n'en est resté que quelques fragments. Je n'ai jamais vu ni lu ce papier, mais je suis suffisamment au courant de l'affaire pour être prêt à jurer devant le tribunal, s'il le faut, que les restes de papier non détruits dans le vide-cigarettes faisaient bien partie de la communication qu'il comptait faire à la Conférence... Vous semblez avoir des doutes, Dr. Ryger? »

— « Je doute qu'il ait eu l'intention de faire cette communication. Si vous voulez mon avis, monsieur, il était fou. Pendant dix ans, il est resté prisonnier de la Terre, et il a imaginé cette évasion du transfert de masse. C'est sans doute ce qui l'a maintenu en vie. Il a organisé une fausse démonstration. Je ne dis pas que la tromperie a été volontaire. Il était sans doute follement sincère, et sincèrement fou. Hier soir a marqué un sommet. Il est venu dans nos chambres — il nous détestait parce que nous avions quitté la Terre — pour étaler son triomphe. Il ne vivait que pour cela depuis dix ans. Cela a pu lui causer un choc qui lui a redonné une apparence de raison. Il savait qu'il ne pouvait pas faire cette communication : il n'avait rien à communiquer. Alors il l'a brûlée et son cœur a flanché. C'est vraiment regrettable. »

Mandel avait écouté l'astronome de Cérès d'un air désapprobateur. Il dit :

— « Très astucieux, Dr. Ryger, mais tout à fait erroné. Je ne me laisse pas si facilement prendre à des démonstrations frauduleuses que vous paraissez le croire. Voyons... d'après les registres, que nous n'avons pu consulter qu'à la hâte, vous étiez tous les trois ses camarades de classe à l'université. C'est exact? »

Ils acquiescèrent.

— « Avez-vous d'autres camarades de classe présents à la Conférence? »

— « Non, » dit Kaunas. « Nous étions les quatre seuls à passer le doctorat en astronomie cette année-là. Du moins l'aurait-il passé si... »

— « Je comprends, » dit Mandel. « Donc, dans ce cas, l'un de vous trois a rendu une dernière visite dans sa chambre à Villiers, à minuit. »

Il y eut un bref silence. Puis Ryger dit froidement : « Pas moi. » Kaunas, les yeux écarquillés, hocha négativement la tête.

— « Qu'insinuez-vous? » demanda Talliaferro.

— « L'un de vous est venu le voir à minuit et a insisté pour se faire montrer sa communication. J'en ignore la raison. Probablement s'agissait-il d'une tentative préméditée d'occasionner un arrêt du cœur. Quand Villiers s'est écroulé, le criminel, si je puis l'appeler ainsi, était prêt. Il s'est emparé du papier, lequel, ajouterai-je, devait effectivement se trouver sous l'oreiller, et il l'a scanné. Puis il a détruit l'original dans le vide-cigarettes, mais il était trop pressé et la destruction n'a pas été totale. »

— « Comment pouvez-vous le savoir? » coupa Ryger. « Vous y avez assisté? »

— « Presque. Villiers n'était pas tout à fait mort après sa première attaque. Quand le criminel a eu quitté les lieux, il a réussi à atteindre le téléphone et à appeler ma chambre. Il a prononcé quelques phrases étouffées, suffisantes pour indiquer les grandes lignes de ce qui s'était passé. Malheureusement, je n'étais pas chez moi ; une conférence tardive m'avait retenu. Toutefois, mon magnétophone a enregistré l'appel. Je fais toujours tourner mon appareil quand je rentre dans ma chambre ou dans mon bureau. Habitude de bureaucrate. J'ai rappelé. Il était mort. »

— « Dans ce cas, qui a-t-il accusé? » demanda Ryger.

— « Il n'a accusé personne, ou s'il l'a tenté, c'est inintelligible. Mais il y a un mot très clair : *camarade de classe.* »

Talliaferro prit son scanneur dans sa poche intérieure et le tendit à Mandel. Il déclara tranquillement :

— « Si vous voulez développer vous-même le film, ne vous gênez pas. Vous n'y trouverez pas la communication de Villiers. »

Kaunas fit aussitôt de même, suivi de Ryger, le sourcil froncé.

Mandel prit les trois scanneurs et dit sèchement :

— « Il est à présumer que celui d'entre vous qui a agi s'est déjà débarrassé de la pellicule exposée portant la communication. Cependant... »

Talliaferro leva les sourcils :

— « Vous pouvez me fouiller ainsi que ma chambre. »

Mais Ryger avait toujours l'air sombre :

— « Une minute, une fichue minute, s'il vous plaît? Représentez-vous la police? »

Mandel le regarda fixement :

— « Tenez-vous à y mêler la police? Cherchez-vous un scandale et une accusation de meurtre? Voulez-vous que la Conférence se disperse et que la presse du Système s'en donne à cœur joie aux dépens de

l'astronomie et des astronomes? Il se peut que la mort de Villiers ait été accidentelle. Il avait bien le cœur malade. Celui d'entre vous qui est allé chez lui a peut-être agi impulsivement. Il ne s'agit peut-être pas d'un crime prémédité. Si le coupable veut bien restituer le négatif, nous éviterons beaucoup d'ennuis. »

— « Même pour le criminel? » demanda Talliaferro.

— « Il aura peut-être des difficultés, » fit Mandel avec un haussement d'épaules. « Je ne lui promets pas l'impunité. Mais quoi qu'il arrive, ce ne sera pas le déshonneur public et la prison à vie, comme cela risque d'arriver si l'on fait appel à la police. »

Un silence, puis Mandel reprit :

— « C'est l'un de vous trois. »

Silence.

— « Je crois comprendre le raisonnement initial du coupable. La communication serait détruite. Nous n'étions que quatre au courant, et seul j'avais assisté à une démonstration. En outre vous n'aviez que ses affirmations — peut-être les affirmations d'un fou — pour croire que j'avais vu l'expérience. Une fois Villiers mort d'une attaque cardiaque et la communication disparue, il deviendra facile de penser, comme le Dr. Ryger, qu'il n'existait pas de moyen de transfert de masse et qu'il n'en avait jamais existé. Un an ou deux se seraient écoulés, et notre criminel en possession des données sur le transfert pourrait les révéler peu à peu, organiser des expériences, publier des articles précautionneux, et finir comme l'inventeur apparent de la méthode, avec tout ce que cela comporte d'honneurs et d'argent. Ses propres camarades de classe n'auraient rien soupçonné. Tout au plus auraient-ils pensé que la vieille histoire de Villiers l'avait poussé à porter ses spéculations dans le domaine pratique. Rien de plus. » Mandel leur lança un regard aigu. « Mais rien de tout cela ne peut marcher à présent. Le premier d'entre vous trois qui découvre le système de transfert de masse se proclame en même temps criminel. J'en ai vu la démonstration ; je sais qu'elle était probante ; je sais que l'un de vous possède une copie de la communication. Ces renseignements vous sont donc devenus inutiles. Abandonnez-les donc. »

Silence.

Mandel alla jusqu'à la porte et se retourna :

— « Je vous serais obligé de vouloir bien demeurer ici jusqu'à mon retour. Je n'en ai pas pour longtemps. J'espère que le coupable profitera de ce moment pour réfléchir. S'il craint qu'un aveu lui fasse perdre ses fonctions, qu'il se rappelle qu'une entrevue avec la police risque de lui faire perdre sa liberté et de lui coûter la peine d'un Sondage Psychique. » Il soupesa les trois scanneurs, l'air sombre et fatigué. « Je vais développer ces films. »

Kaunas s'efforça de sourire : « Et si nous profitions de votre absence pour nous sauver? »

— « Un seul d'entre vous a des raisons de le tenter. Je pense pou-

voir compter sur les deux innocents pour le retenir, ne serait-ce que pour se protéger eux-mêmes. »

Il s'en alla.

*
* *

Il était 5 heures du matin. Ryger consulta sa montre, outragé.

— « Sacrée affaire ! J'ai envie de dormir, moi. »

— « On peut s'allonger ici, » dit Talliaferro, avec philosophie. « L'un de vous a-t-il l'intention d'avouer? »

Kaunas détourna les yeux et Ryger esquissa un rictus.

— « Je ne le pensais pas. » Talliaferro ferma les yeux et appuya sa grosse tête contre le dossier de son fauteuil. « Sur la Lune, c'est la morte-saison. Nous avons une nuit de deux semaines, c'est de nouveau l'activité fébrile. Et puis deux semaines de Soleil, et rien d'autre à faire que des calculs, des rapports, des bavardages. C'est le moment pénible. Cela me dégoûte. S'il y avait davantage de femmes... si je pouvais m'organiser quelque chose de permanent... »

Dans un murmure, Kaunas parla de l'impossibilité qu'il y avait encore à observer l'image entière du Soleil au télescope, sur Mercure. Mais dès qu'on aurait allongé de deux kilomètres la piste de l'Observatoire — pour déplacer l'ensemble de l'édifice, grâce à des forces considérables, l'énergie solaire utilisée directement, vous savez — cela deviendrait possible. Cela se ferait.

Ryger même consentit à parler de Cérès quand il eut entendu leurs murmures à tous les deux. Là, il y avait le problème de la période de rotation de deux heures, ce qui se traduisait dans le ciel par une vitesse angulaire des étoiles douze fois plus élevée que lorsqu'on les observait de la Terre. Un réseau constitué par trois télescopes optiques, trois radioscopes, trois fois tous les instruments, passait le champ d'observation d'appareil en appareil tandis que tournoyaient les astres.

— « Pourriez-vous vous placer à l'un des pôles? » demanda Kaunas.

— « Tu penses à Mercure et au Soleil, » fit impatiemment Ryger. « Même aux pôles, le ciel tournerait encore et la moitié en demeurerait à jamais cachée. Si seulement Cérès montrait la moitié de sa face au Soleil, comme Mercure, nous pourrions avoir un ciel nocturne permanent, où les étoiles ne tourneraient que lentement, une fois tous les trois ans. »

Les ténèbres s'éclaircirent et l'aube parut lentement.

Talliaferro était à demi endormi, mais il se cramponnait fermement à sa demi-conscience. Il ne voulait pas s'endormir et laisser les autres éveillés. Il songeait que chacun d'eux trois devait se demander : « Qui? Qui?... »

Sauf le coupable, bien entendu.

*
* *

Les yeux de Talliaferro s'ouvrirent brusquement à l'entrée de Mandel. Par la fenêtre, le ciel était bleu. Talliaferro fut heureux que la fenêtre fût fermée. Naturellement l'hôtel était climatisé, mais on devait en ouvrir les fenêtres pendant les saisons douces de l'année, tellement les terrestres aimaient l'illusion du grand air. Talliaferro, qui pensait au vide de la Lune, frémit péniblement à cette idée.

— « L'un de vous a-t-il quelque chose à me dire? » demanda Mandel.

Ils le regardèrent fermement. Ryger hocha la tête.

— « J'ai développé les films de vos scanneurs, messieurs, et j'en ai examiné les résultats. » Il jeta les scanneurs et les pellicules développées sur le lit. « Rien !... Vous aurez du mal à remettre les films en ordre, je le crains. Et je m'en excuse. Maintenant, reste la question de la pellicule manquante. »

— « S'il en existe une, » fit Ryger en bâillant à se décrocher la mâchoire.

— « Je suggère que nous nous rendions dans la chambre de Villiers, messieurs? »

Kaunas eut l'air surpris : « Pour quoi faire? »

— « Est-ce de la psychologie appliquée? » demanda Talliaferro. « Amener le criminel sur les lieux du crime pour que le remords lui arrache un aveu? »

— « J'ai une raison beaucoup moins mélodramatique. Je voudrais que les deux innocents parmi vous m'aident à trouver le négatif du papier de Villiers. »

— « Vous pensez que c'est là qu'il se trouve? » le défia Ryger.

— « C'est possible. C'est un début. Nous pourrons ensuite fouiller chacune de vos chambres. Le discours sur l'astronautique ne commence que demain à 6 heures du matin. Nous avons jusqu'à ce moment-là. »

— « Et ensuite? »

— « Il faudra peut-être avoir recours à la police. »

*
* *

Ils entrèrent dans la chambre de Villiers, sur la pointe des pieds. Ryger était rouge, et Kaunas, pâle. Talliaferro s'efforçait au calme.

La nuit d'avant ils avaient vu la pièce à la lumière artificielle, avec un Villiers échevelé, grimaçant, qui s'accrochait à son oreiller en les fusillant du regard, en leur ordonnant de déguerpir. Maintenant régnait l'odeur fade de la mort.

Mandel manipula le polariseur de la fenêtre pour admettre davantage de jour, puis il dépassa le point voulu, si bien que le Soleil pénétra.

Kaunas leva brusquement le bras pour se protéger les yeux et hurla :

— « Le Soleil ! » Les autres se figèrent.

Le visage de Kaunas avait pris une expression de terreur, comme si c'eût été un aperçu du Soleil aveuglant de Mercure.

Talliaferro grinça des dents en pensant à sa propre appréhension du

grand air. Ils étaient tous détraqués par dix années passées loin de la Terre.

Kaunas se précipita vers la fenêtre en tâtonnant pour régler le polarisateur, puis il poussa un profond soupir. Mandel s'approcha de lui.

— « Qu'est-ce qui ne va pas? » Les deux autres les rejoignirent.

La ville s'étalait sous leurs yeux, jusqu'à l'horizon, dressant ses pierres et ses briques baignées de Soleil levant, les ombres dirigées vers eux. Talliaferro y jeta un coup d'œil furtif et inquiet.

Kaunas, qui paraissait avoir la poitrine contractée au point de ne plus pouvoir crier, regardait quelque chose de beaucoup plus proche. Là, sur le bord extérieur de la fenêtre, accroché par un coin à une petite fissure du ciment, il y avait un fragment de pellicule grisâtre, de trois centimètres de longueur, sur lequel donnaient les rayons du Soleil levant.

Mandel poussa un cri de colère, releva la fenêtre et prit le film. Il l'abrita dans le creux de sa main, l'examinant de ses yeux rougis.

— « Attendez ici ! » dit-il.

Il n'y avait rien à dire. Quand Mandel fut sorti, ils s'assirent pour s'entre-regarder stupidement.

***

Mandel revint au bout de vingt minutes. Il dit avec un calme affecté :

— « Le coin qui était pris dans la fissure n'a pas été voilé. J'ai pu déchiffrer quelques mots. C'est bien le papier de Villiers. Le reste est inutilisable ; rien à en tirer. C'est fini. »

— « Que fait-on à présent? » demanda Talliaferro.

— « Pour le moment, peu m'importe. Le transfert de masse a disparu jusqu'à ce que quelqu'un d'aussi brillant que Villiers le redécouvre. Je vais m'y consacrer, mais je ne me fais aucune illusion sur mes capacités. Maintenant que le papier a disparu, j'imagine que vous ne comptez plus, tous trois, coupables ou non. Qu'est-ce que cela changerait? » Tout son corps paraissait s'être affaissé de désespoir. Mais Talliaferro parla d'une voix dure :

— « Minute. A vos yeux, n'importe lequel de nous pourrait être le coupable. Moi, par exemple. Vous êtes un grand homme dans notre domaine. Vous n'aurez jamais une bonne parole à mon endroit. Il pourrait se répandre le bruit que je suis incompétent ou pire encore. Je ne veux pas que ma carrière soit brisée par l'ombre d'un soupçon. Maintenant, il faut résoudre l'énigme. »

— « Je ne suis pas détective, » fit Mandel, épuisé.

— « Appelez la police, dans ce cas, bon sang. »

— « Un instant, Tal, » dit Ryger. « Est-ce que tu insinues que je suis coupable? »

— « Je déclare seulement que je suis innocent. »

Kaunas parla d'une voix effrayée :

— « Cela voudra dire le Sondage Psychique pour nous trois. Cela peut causer des désordres mentaux... »

Mandel leva les bras au ciel :

— « Messieurs ! Messieurs ! Je vous en prie ! Il y a une chose que nous pourrions faire, sans appeler la police ; et vous avez raison, Dr. Talliaferro, ce serait injuste envers les innocents que d'en rester là. »

Ils se tournèrent vers lui avec des expressions hostiles à des degrés divers. Ryger demanda :

— « Que suggérez-vous? »

— « J'ai un ami qui s'appelle Wendell Urth. Vous avez peut-être entendu parler de lui, je pourrais m'arranger pour le voir ce soir. »

— « A quoi cela nous avancera-t-il? » demanda Talliaferro.

— « C'est un homme curieux, » fit Mandel, en hésitant. « Très curieux. Très brillant à sa manière. Il a déjà assisté la police et il pourrait peut-être nous aider dans le cas présent. »

II

Edward Talliaferro ne put s'empêcher de considérer avec ébahissement la pièce et son occupant. La pièce et lui paraissaient avoir une existence à part, ne pas appartenir au monde connu. Les bruits de la Terre ne parvenaient pas en ce nid douillet et sans fenêtres. On avait éliminé l'air et la lumière terrestres au bénéfice de l'éclairage artificiel et de la climatisation.

C'était une vaste pièce encombrée et sombre. Ils avaient traversé le plancher jusqu'à un divan d'où l'on avait balayé à la hâte des livres microfilms, maintenant amassés en un tas informe.

Le propriétaire des lieux avait un visage rond sur un corps grassouillet et trapu. Il se déplaçait vivement sur ses jambes courtes, en remuant brusquement la tête, au risque d'envoyer promener les grosses bésicles qui chevauchaient son petit bouton de nez ridicule. Ses yeux saillants sous d'épaisses paupières brillaient avec la bienveillance des myopes, quand il s'assit dans son combiné bureau-fauteuil, directement éclairé par l'unique lumière vive de la pièce.

— « C'est tellement aimable à vous d'être venus, messieurs. Je vous prie d'excuser mon désordre, » dit-il en montrant les lieux, de ses doigts boudinés. « Je m'occupe à cataloguer les nombreux objets d'intérêt extra-terrestre que j'ai rassemblés. Un travail formidable. Par exemple... »

Il se leva pour farfouiller dans un amas d'objets près de son bureau et y prendre quelque chose de demi-transparent, couleur fumée, grossièrement cylindrique. « Ceci est un objet provenant de Callisto, qui constitue peut-être une relique d'êtres intelligents non humains. On n'en sait rien. On n'en a pas découvert plus d'une douzaine, et celui-ci est le spécimen le plus parfait que je connaisse. »

Il jeta l'objet de côté et Talliaferro sursauta. Le gros homme le regarda et dit : « C'est incassable. » Il se rassit, se noua les doigts sur le ventre et les laissa se soulever et redescendre au rythme de sa respiration. « Et maintenant, que puis-je faire pour vous? »

Hubert Mandel avait fait les présentations et Talliaferro réfléchissait profondément. C'était certainement un nommé Wendell Urth qui avait écrit récemment un livre intitulé *Les processus comparatifs d'évolution sur les planètes hydro-oxygénées*... et sûrement qu'il ne pouvait s'agir de cet homme?

— « Etes-vous l'auteur des *Processus comparatifs d'évolution*, Dr. Urth? » demanda-t-il.

Urth arbora un sourire béat. « Vous l'avez lu? »

— « Eh bien, non, mais... »

L'expression d'Urth devint immédiatement réprobatrice :

— « Mais vous auriez dû. Vous le ferez sans plus tarder. Tenez, j'en ai un exemplaire... »

Il se leva d'un bond pour la seconde fois, et Mandel s'écria :

— « Attendez, Urth, d'abord les choses importantes. C'est grave. »

Il força Urth à se rasseoir et se mit à parler rapidement, comme pour prévenir toute nouvelle tentative d'échappatoire. Il raconta en très peu de mots toute l'affaire.

Urth rougit progressivement en entendant le récit. Il fit remonter ses lunettes sur son nez :

— « Le transfert de masse ! » s'écria-t-il.

— « Je l'ai vu de mes propres yeux. »

— « Et vous ne m'en avez jamais rien dit ! »

— « J'avais juré de garder le secret. Cet homme était... un peu original. Je vous l'ai expliqué. »

Urth tapa sur son bureau :

— « Comment avez-vous pu laisser une telle découverte entre les mains d'un excentrique, Mandel? On aurait dû lui arracher ses connaissances en utilisant le Sondage Psychique si c'était nécessaire. »

— « Cela l'aurait tué, » protesta Mandel.

Mais Urth se balançait dans son fauteuil en se tenant la tête.

— « Le transfert de masse. La seule façon de voyager pour des humains civilisés et décents. La seule manière possible. La seule concevable. Si j'avais su ! Mais l'hôtel est au moins à cinquante kilomètres. »

Ryger, qui écoutait avec une expression d'irritation, coupa :

— « Je pense qu'il existe une ligne aérienne directe jusqu'au Hall de la Conférence. Vous auriez pu vous y rendre en dix minutes. »

Urth se raidit et lança un regard insolite à Ryger. Ses joues s'enflèrent. Il se leva d'un bond et sortit en trottant. Ryger demanda :

— « Que diable lui prend-il? »

— « Bon sang, j'aurais dû vous prévenir, » murmura Mandel.

— « De quoi? »

— « Le Dr. Urth ne voyage par aucun moyen de transport. C'est une phobie. Il ne se déplace qu'à pied. »

Kaunas cligna des yeux dans la pénombre.

— « Mais c'est un extra-terrologiste, n'est-ce pas? Un expert sur les formes de vie des autres planètes? »

Talliaferro s'était levé et se tenait devant une Lentille Galactique

posée sur un trépied. Il contemplait l'éclat intérieur des systèmes d'étoiles. Il n'avait encore jamais vu de Lentille aussi grande ni aussi travaillée.

— « Oui, c'est un extra-terrologiste, » dit Mandel, « mais il n'a jamais visité aucune des planètes dont il est l'expert, et il ne le fera jamais. En trente ans, je doute qu'il se soit éloigné de plus de deux kilomètres de cette pièce. »

Ryger éclata de rire. Mandel rougit de colère.

— « Vous pouvez trouver cela drôle, mais je souhaite que vous fassiez attention à vos paroles quand le Dr. Urth sera de retour. »

Urth rentra un instant plus tard.

— Mes excuses, messieurs, » dit-il à voix basse. « Maintenant, venons-en à notre problème. Peut-être l'un d'entre vous désire-t-il avouer? »

Talliaferro tordit amèrement les lèvres. Cet extra-terrologiste grassouillet et confiné ne paraissait pas assez intimidant pour forcer quiconque à un aveu. Heureusement, on n'aurait nul besoin de lui. Talliaferro dit :

— « Dr. Urth, êtes-vous attaché à la police? »

Le visage rubicond d'Urth parut assumer une expression complaisante.

— « Je n'ai pas de liens officiels, Dr. Talliaferro, mais mes relations officieuses sont excellentes. »

— « Dans ce cas, je vais vous communiquer certains renseignements que vous pourrez transmettre à la police. »

Urth rentra le ventre et sortit le bas de sa chemise, avec lequel il se mit à essuyer ses verres. Quand il eut bien fini et qu'il eut remis ses lunettes en un équilibre précaire sur son nez, il demanda :

— « Et il s'agit de? »

— « Je vais vous dire qui était présent lors de la mort de Villiers et qui a scanné son papier. »

— « Vous avez résolu l'énigme? »

— « J'y ai réfléchi toute la journée. Je crois avoir trouvé la solution. »

Talliaferro était assez satisfait de son effet.

— « Alors? »

Talliaferro inspira profondément l'air. Cela n'allait pas être facile, bien qu'il s'y fût préparé depuis des heures.

— « Le coupable, » dit-il, « est évidemment le Dr. Hubert Mandel. »

***

Mandel regarda soudain Talliaferro, le souffle coupé d'indignation.

— « Ecoutez, docteur, » commença-t-il fortement, « si vous avez la moindre base... »

La voix de ténor d'Urth s'éleva plus haut :

— « Laissez-le parler, Hubert, écoutons-le. Vous le soupçonnez et il n'y a pas de loi qui lui interdise de vous soupçonner à son tour. »

Mandel se tut, mais demeura coléreux.

Talliaferro, sans se permettre d'hésiter, poursuivit :

— « Il s'agit de plus qu'un soupçon, Dr. Urth. La preuve est bien visible. Nous étions quatre au courant du transfert de masse, mais seul parmi nous le Dr. Mandel avait vu une démonstration. Il *savait* que c'était une réalité. Il *savait* qu'il existait un papier sur le sujet. Nous trois, nous savions seulement que Villiers était plus ou moins déséquilibré. Oh ! bien sûr, nous n'aurions pu croire qu'il y avait une faible chance. Nous lui avons rendu visite à 11 heures, je crois, rien que pour nous en assurer, bien qu'aucun d'entre nous ne l'ait avoué... mais il s'est simplement montré encore plus fou qu'à l'ordinaire.

» Notez donc une certitude particulière et un motif contre le Dr. Mandel. A présent, Dr. Urth, considérez autre chose. Qui que ce soit qui ait visité Villiers à minuit, l'a vu s'effondrer et a scanné sa communication (gardons l'anonymat pour le moment) a dû être terriblement surpris de voir Villiers apparemment revenu à la vie et de l'entendre parler au téléphone. Notre criminel, pris de panique, a compris une chose : il devait se débarrasser de la seule pièce à conviction.

» Il lui fallait se débarrasser du film non développé, d'une manière qui lui permît de le récupérer en toute sécurité s'il demeurait insoupçonné. Le rebord extérieur de la fenêtre était un endroit idéal. Il a vivement relevé la fenêtre de Villiers, il a posé le film au-dehors, et il est reparti. Dès lors, même si Villiers restait en vie, ou si son coup de téléphone avait des résultats, ce serait uniquement la parole de Villiers contre la sienne et il lui serait facile de démontrer que Villiers était déséquilibré. »

Talliaferro s'interrompit avec une expression de triomphe. C'était irréfutable.

Wendell Urth clignota des yeux et agita les pouces de ses mains jointes, en se tapotant l'estomac. Il demanda :

— « Et le sens de tout cela? »

— « Le sens, c'est que la fenêtre a été ouverte et le film exposé à l'air libre. Or Ryger a passé dix ans sur Cérès, Kaunas sur Mercure, et moi dans la Lune. A part de courtes et peu fréquentes vacances. Nous avons échangé à plusieurs reprises hier soir nos remarques sur la difficulté que nous avions à nous acclimater sur la Terre.

» Les mondes où nous travaillons sont sans atmosphère. Nous ne sortons jamais sans scaphandres. Nous montrer dans un espace ouvert est impensable. Aucun de nous n'aurait pu ouvrir cette fenêtre sans une terrible lutte intérieure. Cependant, le Dr. Mandel a vécu exclusivement sur la Terre. Pour lui, ouvrir une fenêtre n'est qu'un geste des muscles. Il en était capable. Pas nous. Par conséquent, c'est lui qui l'a fait. »

Talliaferro se carra dans son siège en esquissant un sourire.

— « Nom du Vide ! C'est bien ainsi ! » s'écria Ryger, enthousiaste.

— « Ce n'est pas cela du tout, » rugit Mandel en se levant à moitié,

comme pour se jeter sur Talliaferro. « Je nie toutes ces inventions lamentables. Et l'enregistrement que j'ai fait de la communication téléphonique de Villiers? Il a employé l'expression *camarade de classe*. Toute la bande magnétique trahit à l'évidence... »

— « Il était mourant, » dit Talliaferro. « Vous avouez que presque tout ce qu'il a dit était incompréhensible. Je vous demande, Dr. Mandel, sans même avoir entendu cet enregistrement, n'est-il pas exact que la voix de Villiers est déformée au point d'être méconnaissable? »

— « Eh bien, » fit Mandel, embarrassé.

— « J'en suis sûr. Donc, il n'y a pas de raison d'imaginer que vous ayez pu préparer le ruban à l'avance, y compris le mot accusateur *camarade de classe ?* »

— « Seigneur ! Comment aurais-je pu savoir qu'il aurait des camarades de classe à la Conférence? Comment aurais-je pu savoir qu'ils seraient au courant du transfert de masse? »

— « Villiers aurait pu vous le dire. Je présume qu'il l'a fait. »

— « Ecoutez, » fit Mandel, « vous avez tous les trois vu Villiers en vie à 11 heures. Le médecin, en examinant le corps peu après 3 heures du matin, a déclaré qu'il était mort depuis au moins deux heures. C'est une certitude. Le moment de la mort se situe donc entre 11 heures du soir et 1 heure du matin. J'assistais à une conférence tardive, hier soir. Je peux faire prouver que je me trouvais à des kilomètres de l'hôtel entre 10 heures et 2 heures, par une douzaine de témoins dont personne ne saurait mettre en doute le témoignage. Cela vous suffit-il? »

Talliaferro prit un temps. Puis il reprit obstinément.

— « Quand même. Imaginons que vous soyez rentré à l'hôtel avant 2 heures et demie. Vous êtes allé dans la chambre de Villiers discuter de sa communication. Vous avez trouvé la porte ouverte, ou vous aviez un double de la clef. Bref vous l'avez trouvé déjà mort. Vous avez sauté sur l'occasion de scanner le papier... »

— « Et s'il était déjà mort et par conséquent dans l'impossibilité de téléphoner, pourquoi aurais-je caché le film? »

— « Pour détourner les soupçons. Vous possédez peut-être une autre copie du document. En fait, nous n'avons que votre parole que le papier original a été détruit. »

— « Assez ! Assez ! » s'écria Urth. « C'est une hypothèse intéressante, Dr. Talliaferro, mais elle s'écroule d'elle-même. »

— « C'est peut-être votre avis, mais... » fit Talliaferro, irrité.

— « Ce serait l'avis de n'importe qui. C'est-à-dire de quiconque est doué de pensée humaine. Vous ne voyez pas que Mandel en a trop fait pour être le criminel? »

— « Non, » dit Talliaferro.

Wendell Urth eut un sourire indulgent.

— « En votre qualité de savant, Dr. Talliaferro, vous êtes sans doute trop averti pour tomber amoureux de vos propres théories au mépris des faits et du raisonnement. Faites-moi le plaisir de vous comporter en détective.

» Réfléchissez que si Mandel avait causé la mort de Villiers et truqué son alibi, ou s'il avait trouvé Villiers déjà mort et en avait profité, il n'aurait vraiment eu que peu de chose à faire! Pourquoi scanner le papier ou même prétendre qu'une tierce personne l'a fait? Il aurait tout simplement pu soustraire la communication. Qui d'autre savait qu'elle existait? Personne, en réalité. Il n'y avait pas de raison de penser que Villiers en eût parlé à quiconque. Villiers avait un amour pathologique pour le mystère. Il y aurait eu toutes les raisons de penser qu'il n'en avait parlé à personne.

— « Personne ne savait que Villiers allait faire un discours, sauf le Dr. Mandel. On ne l'avait pas annoncé. On n'avait pas publié de synopsis. Le Dr. Mandel pouvait s'emparer de la communication en toute confiance.

— « Et même s'il avait découvert que Villiers en avait parlé à ses anciens camarades de classe, qu'est-ce que cela faisait? Quelle preuve auraient eu ses camarades en dehors de l'affirmation d'une personne que tout le monde et eux-mêmes considéraient comme un fou?

» Au contraire, en annonçant la destruction de la communication de Villiers, en déclarant que sa mort n'était pas entièrement naturelle, en cherchant la copie scannée du document, bref, en tout ce qu'il a fait, le Dr. Mandel a fait naître des soupçons alors qu'il n'avait qu'à se taire pour commettre un crime parfait. Si c'était lui le criminel, il serait plus bête, plus colossalement idiot que quiconque, à ma connaissance. Et, en définitive, le Dr. Mandel n'est rien de semblable. »

Talliaferro réfléchit mais ne trouva rien à dire.

— « Alors qui est le coupable? » demanda Ryger.

— « L'un de vous trois, c'est évident. »

— « Mais lequel? »

— « Oh! cela aussi est évident. J'ai su qui était le coupable dès que le Dr. Mandel a eu terminé son exposé des événements. »

*
* *

Talliaferro lança un regard de dégoût au bonhomme grassouillet. Son bluff ne l'effrayait pas, mais il avait de l'effet sur les deux autres. Ryger poussait les lèvres en avant, et la mâchoire inférieure de Kaunas pendait comme celle d'un idiot congénital. Il avaient l'air de poissons, tous les deux.

— « Lequel, alors? Dites-le, » fit-il.

— « Tout d'abord, je tiens à rappeler que l'essentiel, c'est le transfert de masse. On peut encore retrouver le système. »

Mandel, qui fronçait toujours le sourcil, demanda d'un ton irrité :

— « De quoi diable parlez-vous, Urth? »

— « L'homme qui a photocopié le document l'a probablement examiné. Je doute qu'il ait eu le temps ou la présence d'esprit de le lire, et s'il l'a fait, je doute qu'il puisse se le rappeler... consciemment. Toutefois, il y a le Sondage Psychique. S'il a seulement jeté les yeux sur le document, ce qui a frappé sa rétine peut certainement être Sondé. »

Il y eut une agitation nerveuse générale.

— « Pas la peine d'avoir peur du Sondage, » dit immédiatement Urth. « Quand il est convenablement exécuté il ne présente pas de danger, notamment si le sujet s'y soumet de lui-même. Quand il y a des dommages, ils sont dus le plus souvent à une résistance inutile, une sorte de déchirement mental. Si le coupable veut avouer volontairement, se remettre entre mes mains... »

Talliaferro éclata de rire. Son rire soudain brisa le calme de la pièce. C'était d'une psychologie tellement enfantine et transparente. Wendell Urth eut l'air ahuri de cette réaction et examina Talliaferro à travers ses verres.

— « J'ai assez d'influence près de la police pour que le Sondage demeure confidentiel, » dit-il.

— « Je ne suis pas coupable, » fit farouchement Ryger.

Kaunas hocha la tête. Urth soupira.

— Dans ce cas, il faut que je désigne le coupable. Cela va causer un traumatisme. Cela rendra les choses plus difficiles. » Il resserra son étreinte sur son ventre et ses doigts frémirent. « Le Dr. Talliaferro a signalé que le film avait été caché à l'extérieur de la fenêtre pour qu'on ne le retrouve pas et qu'il ne soit pas endommagé. Je suis d'accord avec lui. »

— « Merci, » fit sèchement Talliaferro.

— « Toutefois, pourquoi quelqu'un aurait-il pensé que ce bord de fenêtre constituait une cachette particulièrement sûre? La police ne pouvait manquer d'y regarder.

» Même en dehors de la police, on l'a découvert. Qui aurait tendance à penser que n'importe quoi se trouve en sûreté à l'extérieur d'un bâtiment? Evidemment quelqu'un qui a vécu longtemps sur un monde sans atmosphère et à qui on a rabâché que personne ne doit sortir d'un endroit clos sans des précautions minutieuses.

» Pour un habitant de la Lune, par exemple, un objet caché en dehors du dôme lunaire serait comparativement en sûreté. Les hommes ne s'aventurent que rarement au-dehors, et encore pour des missions spéciales. Il surmonterait donc la difficulté qu'il aurait à ouvrir la fenêtre et s'exposerait à ce qu'il considère subconsciemment comme le vide, rien que pour trouver une cachette sûre. La pensée-réflexe : *à l'extérieur d'un édifice habité se trouve la sécurité,* aurait suffi à le faire agir. »

— « Pourquoi parlez-vous de la Lune, Dr. Urth? » fit Talliaferro entre ses dents.

— « Simplement à titre d'exemple, » dit Urth. « Ce que j'ai dit jusqu'à présent s'applique aussi bien à vous trois. Mais j'en arrive au point crucial, à l'affaire de la nuit mortelle. »

— « Vous voulez dire la nuit où Villiers est mort? » dit Talliaferro.

— « Je veux dire n'importe quelle nuit. Voyons, en admettant même que le rebord extérieur d'une fenêtre constitue une cachette sûre, lequel d'entre vous serait assez fou pour considérer l'endroit comme sûr pour *une*

bande de film exposée ? Le film de scanneur n'est pas très sensible, d'accord, et il peut s'accommoder de développements effectués dans les conditions les plus défavorables. La clarté nocturne diffuse ne l'affecterait pas gravement, mais la clarté diurne diffuse le détruirait en quelques minutes, et le soleil direct en un instant. Tout le monde sait cela. »

— « Continuez, Urth, » dit Mandel. « Où voulez-vous en venir? »

— « Vous voulez me faire parler trop vite, » dit Urth en faisant la moue. « Je veux que vous compreniez clairement. Le criminel désirait surtout conserver le film en parfait état. C'était son seul enregistrement d'une chose qui avait pour lui et pour le monde une immense valeur. Pourquoi l'aurait-il placé en un lieu où le soleil matinal le détruirait instantanément?... Uniquement parce que le coupable ne comptait pas que le Soleil se lèverait jamais. Il pensait pour ainsi dire que la nuit était immortelle.

» Seulement les nuits *ne sont pas* immortelles. Sur la Terre, elles meurent pour faire place au jour. Même la nuit polaire de six mois finit par mourir. Les nuits de Cérès ne durent que deux heures ; celles de la Lune deux semaines. Ce sont également des nuits mortelles, et le Dr. Taliaferro aussi bien que le Dr. Ryger savent bien que le jour finira par venir. »

— « Mais attendez... » fit Kaunas en se levant.

Wendell Urth se tourna vers lui.

— « Inutile d'attendre plus longtemps, Dr. Kaunas. Mercure est le seul objet de dimensions importantes dans tous le Système Polaire à ne tourner qu'une seule face vers le Soleil. Même en tenant compte de la libration, les trois huitièmes de la surface totale sont réellement plongés dans la nuit et ne voient jamais le Soleil. L'Observatoire polaire se trouve à la bordure de cette face ténébreuse. Pendant dix ans vous vous êtes accoutumé au fait que les nuits sont immortelles, qu'une surface plongée dans l'ombre y reste éternellement, et par conséquent vous avez confié un film tout développé à la nuit terrestre, en oubliant dans votre impatience qu'il faut que les nuits meurent... »

— « Attendez... » fit Kaunas en s'avançant.

Mais Urth était inexorable.

— « On m'a dit que lorsque Mandel a ajusté le polariseur dans la chambre de Villiers, vous avez crié en voyant le soleil. Etait-ce votre frayeur acquise du soleil de Mercure, ou la compréhension soudaine de ce que cela signifiait pour vos plans? Vous vous êtes précipité vers la fenêtre. Etait-ce pour ajuster le polariseur ou pour contempler le film détruit? »

Kaunas tomba à genoux.

— « Je ne voulais pas. Je voulais seulement lui parler. Il a crié et il s'est effondré. Je l'ai cru mort et le papier était sous son oreiller, et tout s'est fait tout seul. Une chose en a entraîné une autre, et sans m'en rendre compte je me suis trouvé pris dans les circonstances. Mais je n'avais aucune intention mauvaise, je le jure. »

Ils étaient en demi-cercle autour de lui et Wendell Urth regardait avec pitié Kaunas qui gémissait.

*
* *

L'ambulance était venue et repartie. Talliaferro était enfin parvenu à dire à Mandel, d'une voix pleine de raideur :

— « J'espère, monsieur, qu'il ne subsistera pas de ressentiment pour tout ce qui s'est dit ici. »

Et Mandel avait répondu avec autant de raideur :

— « Je crois que nous ferions tous mieux d'oublier le plus possible ce qui est arrivé pendant les dernières vingt-quatre heures. »

Ils étaient sur la porte, prêts à partir, quand Wendell Urth inclina son visage souriant et dit :

— « Reste la question de mes honoraires, vous savez. »

Mandel le regarda d'un air étonné.

— « Pas d'argent. Mais quand le premier appareil de transfert pour humains sera construit, je désire qu'on m'organise immédiatement un voyage. »

Mandel avait toujours l'air inquiet.

— « Mais, écoutez, les voyages dans l'espace lointain ne sont pas pour demain. »

— « Pas dans l'espace lointain. Pas du tout. Je voudrais simplement me rendre à Lower Falls, dans le New Hampshire. »

— « D'accord. Mais pourquoi? »

A la grande surprise de Talliaferro, le visage de l'extra-terrologiste avait une expression également composée de timidité et d'enthousiasme.

— « Eh bien, » dit Urth, « j'y ai connu jadis — il y a très longtemps — une jeune fille. Cela fait bien des années... mais il m'arrive parfois de me demander...

(Traduit par Bruno Martin.)



ISAAC ASIMOV,
DOCTEUR ÈS SCIENCE-FICTION

par RICHARD CHOMET et GÉRARD KLEIN

L'homme et l'œuvre.

Il n'y a sans doute que les U. S. A. où l'on puisse trouver un homme dont l'existence soit à la fois aussi étonnante et aussi conventionnelle.

Isaac Asimov est né en 1916, à Odessa, de parents russes qui émigrèrent aux Etats-Unis lors de la révolution de 1917. Il réunit donc en lui les tendances du tempérament slave aux qualités pratiques de l'Américain. Enfant d'une famille relativement nombreuse et dont les moyens financiers, du fait même de leur situation, étaient obligatoirement restreints, le jeune Asimov dut, dès l'âge de seize ans, subvenir en partie à ses besoins. Pour ce faire, il remplit alors le classique emploi de tout débutant, respectueux des traditions du nouveau monde : marchand de journaux.

A l'époque, la littérature de science-fiction ne connaissait pas une vogue comparable à celle qui devait naître en Amérique après la seconde guerre mondiale. Aussi, le jeune homme, après avoir écoulé dans la journée son stock de publications courantes, se mettait le soir à dévorer les revues du genre qui étaient laissées pour compte. C'est pourquoi il attribue à ces magazines tant son goût pour les sciences exactes que sa vocation d'écrivain de science-fiction.

Le déclenchement de la seconde guerre mondiale ayant augmenté la rentabilité de ses occupations grâce à un accroissement inévitable du chiffre de vente des quotidiens, Asimov, qui suivait régulièrement déjà les cours du soir de l'Université, se décide alors à tenter de décrocher un diplôme. Il s'inscrit à l'Université et, après de brillantes études, obtient le titre de docteur ès sciences. Spécialiste de la biochimie, il enseigne maintenant à la Faculté de médecine de l'Université de Boston. Il est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages techniques fort appréciés.

C'est en 1939 qu'Asimov, qui depuis plusieurs années déjà correspondait assidûment avec les quelques revues existantes de science-fiction et de fantastique, publie sa première histoire, qui déclenche aussitôt d'ardentes polémiques. « *Trends* », qui vit le jour dans « *Astounding Science Fiction* », était en effet la première nouvelle à décrire l'Amérique du futur en proie à une révolution d'origine religieuse, thème qui devait par la suite être repris de nombreuses fois, de Heinlein avec « *Revolt in 2100* » à Gore Vidal avec « *Messiah* ».

Si l'on s'en rapporte uniquement au nombre de volumes édités, Isaac Asimov est sans conteste une des grandes « vedettes » de la science-fiction mondiale et seul Robert Heinlein, avec qui souvent il appelle la comparaison, peut aligner un nombre plus imposant d'ouvrages publiés.

De plus, il n'est guère de revue du genre ou d'anthologie de science-fiction où l'on ne retrouve son nom. Et, bien qu'Asimov, dans ses œuvres pour « adultes », n'ait jamais utilisé de pseudonyme, il est pratiquement impossible de faire une récapitulation exhaustive de toutes ses histoires publiées. En effet, tout au long de sa carrière d'écrivain, il semble avoir eu une prédilection particulière pour la nouvelle. Nombre de ses meilleurs ouvrages ne sont en fait que le simple assemblage, dans leur ordre chronologique, d'une série donnée de contes. De plus en plus, il est en passe de devenir le plus prolifique des auteurs américains de « science-fiction ».

Notons d'ailleurs en passant qu'Asimov est apparemment un auteur « phénomène », puisqu'il est parvenu en moins de quatre ans, de 1952 à 1956, à faire paraître *quinze* ouvrages, record unique en un secteur littéraire où les débouchés commerciaux sont malgré tout relativement limités. Son succès se mesure d'ailleurs au fait que peu de ses romans ont échappé à la consécration de l'édition populaire.

Tout cela ne semble pas avoir ralenti l'ardeur de cet infatigable auteur, puisqu'on nous annonce pour bientôt un nouveau recueil d'Asimov.

⁂

Cependant, les divers aspects de son œuvre font qu'il est impossible de placer Asimov dans une catégorie bien définie d'auteurs.

En effet, si par souci de simplification extrême nous cherchons, en chimiste curieux, à pratiquer une analyse microscopique de la production d'Asimov, nous mettrons successivement en évidence :

Un auteur de « space-opera ».

Certaines de ses nouvelles, de « *Not final* », l'une de ses premières, à « *C chute* », beaucoup plus récente, nous démontrent sa maîtrise en une spécialité où s'exerce une âpre concurrence. D'ailleurs, son premier roman publié : « *The stars, like dust...* » est considéré par les aficionados comme un modèle du genre n'ayant rien à envier à Leinster ou Hamilton.

Un de ses plus récents romans, « *End of eternity* », nous fait même découvrir un Asimov inattendu qui se joue avec maestria des paradoxes temporels les plus inextricables en s'égalant aux meilleurs spécialistes de la question : R. M. Farley, Van Vogt ou Clifford Simak.

Cependant, sans doute par réaction devant les super-héros de Van Vogt ou de Edward E. Smith, ses personnages humains ou inhumains sont des êtres moyens, hésitant devant leur devoir et connaissant la peur. On pourrait presque accuser Asimov de facilité pour avoir de son côté, par contrecoup, remplacé les sempiternels surhommes de la science-fiction classique par des individus trop ostensiblement falots dont la valeur cachée n'apparaît qu'au moment crucial du roman. Il n'y a que Lucky Starr, le héros de ses romans pour jeunes, pour faire exception à cette trop systématique recette, et encore doit-on probablement cette agréable entorse à une tradition bien établie selon laquelle les jeunes conçoivent difficilement un héros indécis et froussard !

Mais Asimov, par le soin qu'il met à construire logiquement, scientifiquement, la trame de ses intrigues, parvient régulièrement à donner à de simples récits d'aventures un cachet de réalisme qui le plus souvent fait défaut aux spécialistes chevronnés du genre.

Un historien du futur.

Lorsqu'on parle d'Asimov, on songe immédiatement à sa fameuse série des « *Foundation* », qui a, plus que tous ses autres ouvrages, contribué à faire de lui un des best-sellers américains de la science-fiction. Les nombreuses nouvelles qui composent cette étonnante trilogie ont paru dans « *Astounding* », échelonnées sur cinq ans. L'inspirateur de ces ouvrages sur la chute du premier empire galactique humain et sur la reconstitution de celui-ci, semble bien être en partie le fameux historien américain Arnold J. Toynbee et ses théories psychologiques de l'histoire. En effet, le psycho-historien Hari Seldon, personnage central de cette fresque de l'histoire de demain, et à qui l'on devra en définitive le sauvetage de la culture galactique humaine, apparaît nettement comme le continuateur des théories de Toynbee.

Si, au cours de cette épopée, intervient un facteur non prévu, c'est qu'Asimov a toujours pris le soin de démontrer la faillibilité des entreprises humaines les mieux conçues. Dans la plupart de ses romans, Asimov s'est efforcé de laisser ses personnages entraînés par le déroulement des événements plutôt que de leur laisser contrôler leur destin. Aussi l'extraordinaire mutant qui manque de briser le merveilleux plan de Seldon n'est encore qu'une de ces incarnations de ce Destin que le tempérament slave d'Asimov semble prendre plaisir à introduire dans l'ensemble de son œuvre.

Bien que nous ne voulions pas causer d'ennuis à Asimov, il nous paraît curieux que personne aux U. S. A. n'ait songé à l'accuser de menées subversives, car cette trilogie semble devoir beaucoup, du point de vue sociologique, aux théories du matérialisme historique d'un certain Karl Marx.

Un auteur policier.

Asimov montre un vif intérêt pour l'intrigue policière dans un cadre sociologique donné. Il est le seul à réussir le difficile mais passionnant mélange du policier classique et de la science-fiction. En France, nous en avons eu la confirmation lors de la publication des « *Caves d'acier* ». Le dernier ouvrage d'Asimov donne d'ailleurs lieu de penser que l'auteur

semble s'engager de plus en plus dans ce domaine encore peu exploité qu'est celui du policier futuriste. « *The naked sun* » est en effet un ouvrage où l'on retrouve les mêmes personnages que dans les « *Caves d'acier* », aux prises avec un problème policier apparemment insoluble sur Solaria, planète à de nombreuses années-lumière de notre bonne vieille planète Terre.

On doit d'ailleurs remarquer qu'Asimov, à l'opposé de la présente tendance de la science-fiction américaine, qui incline surtout à l'étude purement sociologique de la société future, parvient à concilier sa prédilection évidente pour les thèmes sociologiques avec son penchant pour le problème policier, ce qui lui permet de produire des ouvrages combinant ces deux courants intellectuels et offrant par là même un intérêt plus soutenu que certains des ouvrages de Pohl et Kornbluth, trop mornes et didactiques.

Un conteur fantastique.

« *Fiction* » vous a déjà présenté quelques échantillons du talent d'Asimov dans cette redoutable spécialité. Vous pourrez d'ailleurs vous en assurer bientôt car de nouvelles « short » de l'auteur dans ce domaine sont annoncées aux U. S. A.

Un humoriste.

Si vous demandez à un « fan » américain le meilleur canular de science-fiction qui aie jamais vu le jour, immédiatement il vous citera l'article pseudo-scientifique écrit par Asimov en 1948 environ et intitulé : « *The endochronic properties of sublimated thiotimoline* ». Dans cet article, il démontrait fort sérieusement les propriétés bizarres de la thiotimoline, corps gras dont il prétendait, formules en main, qu'il voyageait dans le temps selon une équation périodique.

L'article parut dans « *Astounding* » et valut à Asimov plusieurs lettres de lecteurs intrigués lui demandant les processus de fabrication de la thiotimoline, ce qui d'ailleurs lui permit d'écrire toute une série d'articles apparemment fort sérieux sur ce mystérieux produit. Mais le plus sensationnel de l'histoire fut qu'un certain nombre de chimistes eux-mêmes se laissèrent prendre à la mystification, ce qui nous indique le soin machiavélique avec lequel Asimov avait monté son coup.

***

De plus, l'œuvre générale d'Asimov présente une certaine cohérence de lieu, d'action et de mœurs, et nombre de ses romans ne sont que les différents panneaux d'une vaste composition picturale de l'histoire de l'humanité future.

Pour s'en convaincre, il n'est qu'à s'en rapporter aux lois de la robotique édictées par Asimov dans son excellent recueil consacré aux robots : « *I, robot* ». Ces lois, nous en trouverons le rappel dans tous les autres ouvrages d'Asimov lorsqu'intervient un robot. Ce détail parmi tant d'autres amène à penser que cet écrivain si fécond nous donnera un jour les romans reliant les différentes époques du futur déjà écrites par lui. Ainsi, aurons-nous alors une série d'ouvrages qui pourront avantageusement concurrencer les cinq tomes de « L'histoire du futur » de Heinlein.

En fin de compte, s'il est si difficile de « situer » Asimov, c'est qu'en réalité, par l'ampleur de ses récits comme par la substance de ses thèmes, il échappe à la dénomination restrictive d'auteur de science-fiction pour atteindre à celle d'écrivain d'utopies, au même titre que Wells et Huxley. C'est en ce sens que nous essaierons de définir son œuvre.

Les idées.

On n'échappe pas à sa formation. Essayer de comprendre Isaac Asimov en négligeant le fait qu'il est un scientiste et plus précisément un chimiste, serait s'engager dans une impasse. Alors que la sensibilité (d'un Bradbury) ou l'imagination (d'un Van Vogt) constituent les armes essentielles d'un écrivain, Asimov a puisé dans la méthode scientifique une sorte de curiosité rationnelle et d'organisation des idées. Les êtres humains sont pour lui autant de molécules uniques, mais arrangeables à l'infini. Il n'y a pas dans les livres d'Asimov l'attitude du naturaliste détaché observant des êtres vivants, mais celle du chimiste qui prévoit des formules possibles et les essaye.

C'est pourquoi ni la psychologie, ni l'aventure ni la poésie, ne sont du domaine d'Asimov. Il use de personnages, il se sert de son imagination, mais les premiers ne sont guère que des pions sur un échiquier où tout se trouve prédéterminé, et ses idées techniques sont rarement originales. En vérité il n'en a pas besoin. Il lui arrive d'user de l'aventure pour elle-même, lorsqu'il écrit sous le nom de Paul French, mais là n'est pas l'important. Le synapsifieur de « *Cailloux dans le ciel* » est une invention amusante, les intrigues sentimentales d'Asimov sont correctement menées et en accord avec les lois du genre, quoique rares; mais ni l'un ni les autres n'ont de valeur propre ; ils ne sont là que pour fouetter l'intérêt du lecteur. Il ne s'agit que d'artifices. Pour lui faire admettre autre chose.

***

L'homme n'intéresse Asimov qu'opposé à d'autres hommes ou collaborant avec eux ; en tout cas que dans la mesure où il a une signification historique.

La personnalité de ses héros est toujours mal définie, sauf en ce qu'ils ont de représentatif d'une civilisation ou d'une culture. De même, l'espace et le temps n'ont pas de caractère grandiose. C'est avec une extrême placidité qu'Asimov nous présente des empires s'étendant sur des galaxies entières ou se faisant et se défaisant au rythme des siècles. Il n'y a pas là matière à développements épiques. Ce sont seulement les conditions nécessaires et du reste remarquablement introduites de certaines expériences.

Si bien que les dialogues ou les actes des personnages d'Asimov sont extrêmement utilitaires. Ils agissent au service d'une cause, d'une idée, avec la précision de parfaits robots ; ils ne vivent guère pour eux-mêmes.

Ce n'est pas un hasard qu'un des thèmes favoris d'Asimov soit celui du contact de deux mondes, l'un généralement puissant et tourné vers l'avenir, l'autre décadent et fermé sur son passé quoique assez riche encore pour apporter au premier un approfondissement nécessaire. Au-delà des intrigues, ce sont les idées fondamentales de «*Cailloux dans le ciel* » et des « *Caves d'acier* ». Et le problème est d'obtenir, de part et d'autre, la coopération, de transformer une opposition ancienne et latente en une harmonieuse complémentarité.

Dans « *Les caves d'acier* », une Terre surpleuplée et confinée se trouve aux prises avec une civilisation de l'espace jeune encore et en pleine expansion. Même problème dans « *Cailloux dans le ciel* », mais à l'étape suivante, si l'on veut ; la Terre, qui a été longtemps auparavant ravagée par une guerre atomique et qui ne peut plus nourrir que peu d'humains, constitue une sorte d'enclave archaïque au sein d'un empire galactique puissant. Dans l'un et l'autre cas existent des prétextes, des objets d'incompréhension particulièrement vifs, à propos desquels les esprits et les armes s'affrontent.

Il s'agit de robots dans « *Les caves d'acier* » : la civilisation de l'espace s'étendant sur des planètes neuves et à peine défrichées a besoin de robots, alors que les Terriens, sur leur monde surpeuplé, les considèrent avec méfiance et effroi comme une source de chômage et de misère. Et tout le malentendu vient de ce que les Terriens ne comprennent pas la place des robots dans une société où il n'y a que quelques milliers d'hommes par planète, et de ce que les Spatiens considèrent comme une routine intellectuelle et une apathie mentale la répugnance des Terriens à l'égard des robots.

La situation de « *Cailloux dans le ciel* » est pire parce que moins nette, et repose, parce qu'ancienne, sur un fond d'irrationnalité et de légendes. L'empire galactique méprise la Terre parce que les Terriens lui semblent barbares et arriérés (ne mettent-ils pas à mort leurs vieillards ?), sans voir que ces coutumes brutales sont imposées par l'état pitoyable de la Terre. Et ce mépris empêche la recherche de toute solution concrète ; pire, ce mépris est devenu un mythe, et comme tel, il risque de se perpétuer à jamais. « Les Terriens », disent les Galactiques, « sont incapables de progrès, ils ont toujours croupi sur leur monceau d'ordures. » Qui, en effet, sait encore, dans la Galaxie, que c'est de la Terre qu'est partie la conquête de l'espace ? Et lorsque ce faisceau

d'ignorance et de préjugés sera rompu, la situation se sera considérablement améliorée, la coopération sera devenue possible et le problème bien près d'être résolu.

Ce qu'Asimov a montré avec une particulière insistance, c'est que les fondements de telles oppositions, de tels malentendus, ne sont pas seulement politiques et économiques (encore que la surpopulation et la misère y tiennent un rôle) mais bien sociologiques, peut-être même religieux et raciaux. Le temps a transformé en dogmes des habitudes mentales. On saisit dès lors toute la portée de l'extrapolation : le contact violent de deux civilisations différentes dont l'une écrase et méprise l'autre, le tout se traduisant par des soulèvements et des répressions. Les exemples n'en manquent malheureusement pas dans le monde contemporain. Mais il est difficile de ne pas penser tout particulièrement au problème juif. La Terre de «*Cailloux dans le ciel* » n'est-elle pas une sorte d'immense ghetto, douloureusement isolé dans l'espace et conduit de ce fait à ressasser son passé et sa rancune ?

La solution que préconise Asimov est à la fois généreuse et évidente, quoique délicate. Coopération. L'incompréhension qui était de part et d'autre si lourde, peut faire place à une mise en commun des capacités et facultés différentes. Dès lors, la différence est moins une gêne qu'un facteur de progrès.

Cependant, les moyens et les buts sont, chez Asimov, bien techniques, trop techniques. Ils relèvent plus de l'étincelle qui dans l'eudiomètre fondra en une même vapeur d'eau les molécules d'hydrogène et d'oxygène jusque là séparées et prêtes à exploser, que d'une profonde coopération. On préférerait que la Terre, dans « *Cailloux dans le ciel* », apporte, en échange de la puissance bienfaisante de l'empire, plus une ancienne sagesse et une philosophie abstraite et réfléchie que des avantages politiques et cette machine à rendre les gens intelligents. Asimov semble penser que l'essentiel est de former, grâce à des méthodes techniques, des centres de « haute et basse pression » qui favoriseraient le développement de la science et de la production. Il est à craindre pourtant que des alliances fondées sur des intérêts ne soient bien fragiles, car les intérêts changent, et que la solution du problème ne soit qu'apparente.

⁂

Or, il ne s'agit pas d'une lacune, mais bien d'un aspect cohérent de la pensée d'Asimov. Il insiste sur ce fait que l'on peut agir sur l'histoire et sur les hommes au moyen de techniques, de gestes appropriés. Dans « *Les caves d'acier* », un des héros calme une émeute au moyen d'une sorte de recette psychologique. On ne serait pas étonné de découvrir dans sa poche un manuel du parfait psychologue mécanicien avec énumération des points sensibles, des panneaux à dévisser et des tubes à changer. Qu'une telle forme de pensée vienne d'un pays où fleurit la « science des relations humaines » et bourgeonnent les « ingénieurs des âmes », où une enveloppe scientifique ou numérique est nécessaire pour que votre interlocuteur vous prenne au sérieux, ne saurait nous étonner. Mais Asimov y rajoute, consciemment et intelligemment, du reste, un fond personnel considérable.

Ces hommes susceptibles d'être réparés, améliorés, transformés, ressemblent sans aucun doute possible à des robots. Mais il serait absurde de donner ici une nuance péjorative au terme de robot. Car les robots pour Asimov sont capables de devenir comme des hommes. Mieux même. « Pour vous, dit une héroïne de « *I, robot* », un robot est un robot. Isolant et métal, électricité et positons. Fait de main d'homme et au besoin détruit par l'homme. Mais vous n'avez jamais travaillé avec eux. Vous ne les connaissez pas. Ils forment une espèce plus propre, meilleure que la nôtre. »

Aussi Asimov a-t-il développé avec une grande habileté un mythe tout à fait spécial et original du robot. Ce que d'autres auteurs placent dans le mutant, ou dans la créature d'un autre monde, à savoir leur idéal de l'homme, Asimov le trouve dans le robot, à la fois intelligent et humain, indépendant et soumis à la Loi, pleinement conscient et pleinement efficient, inaccessible aux névroses, mais non pas insensible. C'est une idée sé-

duisante et propre à grandir l'homme que cette thèse d'un téléfinalisme de l'être fabriqué par l'homme, au-delà de l'homme. Cependant, elle ne nous convainc pas. Car si Asimov fait de ses robots quelque chose de mieux que ses hommes, il n'a guère fait de ses hommes, par l'abus des techniques du comportement, que des molécules. L'efficience, le sang-froid, la faculté d'adaptation sont à coup sûr de bien grandes qualités. Mais même en faisant abstraction d'un humanisme peut-être désuet et d'un anthropomorphisme vieux jeu, qui affirmaient que nous étions seuls de notre espèce, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a autre chose en l'homme, mettons une certaine gratuité, par exemple la différence entre le technicien et le savant. Les robots d'Asimov sont des techniciens parfaits, mais il n'existe pas parmi les hommes des techniciens aussi absolus.

Ce n'est pas que les êtres idéaux d'Asimov soient dépourvus de sens, de signification dans l'action comme ceux de Van Vogt. Non, ils sont capables de trouver dans le monde une source suffisante d'intérêt. La vérité se trouve pour eux dans la réalité. On peut l'atteindre, et l'on doit agir en conséquence, et parce que le monde est infini, on peut agir indéfiniment.

Mais ce monde nous apparaît comme singulièrement mécanique. Il ressemble surtout (et n'est guère plus compliqué) à une série de rouages, ou encore à un merveilleux cerveau électronique, que l'on peut étudier méthodiquement, en commençant à un bout, en suivant les engrenages ou les circuits et en espérant bien ne jamais arriver à l'autre bout, car que ferait-on alors ?

Ce qui manque aux robots d'Asimov, c'est peut-être la tentation. Sans entrer le moins du monde dans la métaphysique, il semble que si les êtres d'Asimov sont bons, c'est parce qu'ils ont été construits pour être tels, parce qu'ils obéissent à la Loi et que leur construction ne leur permet pas d'agir autrement. C'est la victoire définitive de la morale sociale sur l'éthique personnelle. C'est la liaison mécanique entre le monde physique et les réactions de l'individu.

Car, mécanique, ce monde l'est même lorsqu'il s'agit d'un monde d'humains. Et dans la série des « *Foundation* » éclate cette idée, consciente ou inconsciente, que l'homme est une sorte de Robot mal en point, abîmé, sujet à de périodiques fluctuations et qu'il est grand temps de réparer. Susceptible enfin d'investigations techniques au même titre qu'un cristal, ou qu'une étoile ou qu'un moteur.

***

Par ailleurs, l'idée fondamentale des « *Foundation* » est que l'on peut prédire, au moyen d'une science appropriée, l'évolution d'une société si complexe soit-elle. Cela suppose que cette évolution est inéluctable, aussi inéluctable qu'une réaction chimique, et c'est une bien étrange chose que cette théorie pratiquement marxiste apparaissant sous la plume d'un écrivain américain par ailleurs attaché à la libre entreprise.

Idée passionnante à coup sûr, puisqu'il s'agit d'appliquer à la sociologie les méthodes qui ont si bien réussi à la chimie organique. Mais, même en mettant à part le problème de la liberté de l'homme, il subsiste de lourdes difficultés dans le domaine de l'information et des probabilités (la théorie des jeux et l'économétrie l'ont bien mis en lumière). L'idée est typique du chimiste Asimov, qui n'est jamais si chimiste que lorsqu'il s'efforce d'être intellectuel. Mais elle est beaucoup moins fondée pour le statisticien ou pour l'économiste, qui font face aux réalités et qui savent que, même si le déroulement des faits est mécanique, nous ne possédons jamais assez d'informations pour prédire de façon générale et définitive.

Dire, par exemple, que la fixation d'un prix de revient dans une entreprise est une opération complexe, qui nécessiterait théoriquement la résolution de plusieurs dizaines d'équations linéaires, ou que le calcul du revenu national d'un grand pays est un problème absolument inextricable, dont la solution ne peut être qu'approchée (et il ne s'agit que de données de base), montrera peut-être qu'il faut une foi pour le moins inébranlable dans le futur pour pouvoir considérer la sociologie ou l'économie comme des disciplines entièrement assujettibles à une expression mathématique.

Peut-être une telle foi repose-t-elle sur une certaine méconnaissance des faits. Mais il importe peu. On ne demande pas à Asimov de prouver quoi que ce soit, mais de suggérer des idées. Et il s'acquitte de cette tache avec une très grande conscience des difficultés que cela implique. Il s'attache à réaliser des conceptions cohérentes et là est l'essentiel.

⁂

Un chimiste n'a pas à être un utopiste. C'est pourquoi les personnages d'Asimov ont toujours l'allure d'axiomes et ses intrigues de démonstrations. Il y a là une méthode tenant de l'extrapolation mais surtout de la construction d'une maquette, d'un modèle, dont pourrait s'inspirer les économistes et tous les tenants de disciplines dans lesquelles il n'est pas possible de réaliser d'expériences.

Aussi bien le domaine d'Asimov n'est-il pas la littérature, mais bien la « speculative fiction » chère à Robert Heinlein. L'expression est à la fois explicite et précise. En ce sens, Asimov est peut-être un précurseur ; car il n'est nullement exclu qu'à l'action, à l'introspection et à la sensibilité, succède, dans les lettres, la spéculation. C'est un immense domaine dont les contours sont indélimitables. C'est sans doute le paradis des intellectuels. Jusqu'à nos jours, le but de la littérature était la description la plus fidèle du monde au travers des yeux de l'homme. Peut-être peut-on trouver en des hommes tels qu'Asimov l'amorce d'un profond changement ; l'homme se détournant de son modèle et retrouvant en lui-même d'autres réalités dont les qualités sont différence et semblable rigueur.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES NON TRADUITS EN FRANÇAIS

Romans.

I, robot. *Signet.* 35 *cts.*
The stars, like dust... *Ace* 35 *cts* (The rebellious stars).
End of eternity. *Doubleday.* 3 *dollars.*
The currents of space. *Signet.* 25 *cts.*
Naked sun. *Astounding Science-fiction.*
Foundation. *Ace.* 35 *cts.* (The 1 000 year plan.)
Foundation and empire. *Ace.* 35 *cts.* (The man who upset the universe.)
Second Foundation. *Gnome Press.* 2,75 *dollars.*
Lucky Starr and the big sun of Mercury. *Doubleday.* 2,50 *dollars.* (Roman pour les jeunes sous le pseudonyme de Paul French.)

Anthologie.

Martian way and others. *Doubleday.* 3 *dollars.*

Livres techniques.

The chemicals of life.
Race and people. En collaboration avec le docteur B. Ellanbee.)
Inside the atom.

OUVRAGES TRADUITS EN FRANÇAIS

Cailloux dans le ciel. *Rayon Fantastique.*
Les caves d'acier. *Rayon Fantastique.*
Fondation. *Rayon Fantastique.*
Sur la planète rouge. *Fleuve noir.* (Sous le pseudonyme de Paul French.)
Les pirates des astéroïdes. *Presses de la Cité.* (Sous le pseudonyme de Paul French.)
Vénus contre la Terre. *Presses de la Cité.* (Sous le pseudonyme de Paul French.)



TERRES INCONNUES

par SAMIVEL

Le goût du « fantastique », ou, plus honnêtement, malgré le relent douteux qui s'attache au terme, du « mystère »... (car le fantastique, le bizarre, l'horrifiant, le merveilleux, le féerique, etc., ne désignent en somme que des colorations, plus ou moins ardentes, de cet ineffable et irréductible « Mystère », avec un grand M)... paraît aussi congénital à la nature humaine que le rire, ou le sens du temps. Affirmation qui pourrait sembler intempestive à une époque comme la nôtre, où la mode mentale est aux analyses déductives, où la Science... (n'oubliez pas la majuscule s'il vous plaît, c'est très important)... où la Science, dis-je, s'efforce de dresser l'inventaire des phénomènes et nourrit, ou plutôt nourrissait, il y a encore deux ou trois décades, l'espoir de les vider l'un après l'autre de leur contenu, comme autant de peaux de lapins. Mais en fait, cet appétit archaïque du mystère, pour lui-même et non pour les dissections qu'il autorise, se manifeste simplement sur d'autres plans, et se satisfait d'autres plats. L'existence même de cette revue en est une preuve, parmi d'autres.

C'est que l'appréhension du « mystère », qu'il appartienne au domaine de la littérature ou à celui des faits, est génératrice d'une excitante euphorie dont on aurait bien tort d'ailleurs de méconnaître le caractère à la fois réaliste et dynamisant. A parler net, les imbéciles seuls se passent très bien du « mystère », pour l'excellente raison qu'ils ne le perçoivent pas. Mais un monde sans ténèbres serait absolument invivable pour l'ensemble de l'espèce, et particulièrement les chercheurs et les poètes. Aussi les plus grincheux doivent-ils une fière chandelle à la science contemporaine, laquelle, dans le temps même ou elle élabore des solutions provisoirement définitives aux principales énigmes de l'univers, entrouvre du même coup d'innombrables portes sur d'innombrables et obscures perspectives, *terrae incognitae*, attendant de nouveaux explorateurs, et la descendance de leur descendance. Pour autant, bien sûr, que les « applications techniques »... Mais ceci est, ou plutôt serait une autre « Histoire ».

Toutes les époques, toutes les civilisations ont défini, chacune pour son propre compte, des « objets de mystère » si l'on peut dire, qui varient suivant les temps et les lieux. C'est reconnaître le caractère subjectif d'un tel choix. D'autre part les raisons pour lesquelles la curiosité se détourne de certaines zones d'investigation pour en adopter d'autres sont elles-mêmes complexes et mystérieuses. Peut-être s'agit-il au fond d'un problème d'efficience, de capacité, au sens le plus littéral du terme ? Peut-être que l'esprit humain, loin d'être indéfiniment extensible, comme l'envisageaient certains prophètes du XIXe siècle, pourrait être plutôt comparé à un récipient, de contenance invariable, en outre, hélas, percé d'un trou comme le fameux tonneau des Danaïdes ? Ainsi l'apparition de tout nouveau problème se trouverait-elle immédiatement compensée par la fuite d'un autre problème antérieur, de même que toute acquisition nouvelle se solderait par le déclin d'une connaissance antérieurement acquise.

Une telle conception pourra sembler pessimiste puisqu'elle implique une stagnation quantitative des connaissances, mais elle ne paraît pas contredite par les faits. Sur le seul plan des réalisations matérielles, les œuvres de grandes civilisations archaïques continuent à poser des énigmes irrésolues. « Quelque chose » semble avoir été « perdu ». L'attitude des enfants occidentaux — autre exemple — devant les procédés de « bourrage de crâne » de l'enseignement moderne : ils réagissent par une inattention croissante qui pourrait bien être une manifestation de l'instinct de conservation. Et encore : les réactions actuelles de nombre d'esprits devant une certaine classe d'énigmes, toujours pendantes, présentent un caractère impulsif et sentimental qui ne peut manquer de frapper l'observateur. Là aussi on évoque l'instinct de conservation. Qu'est-ce donc qui les atteint, qui les poigne avec tant de virulence ? Défendent-ils uniquement des places, des

systèmes, ou bien se défendent-ils eux-mêmes contre la plus vieille compagne de l'homme, c'est-à-dire l'angoisse ?

Car c'est bien pour lutter contre cette angoisse invivable que ce sont édifiés tous les systèmes et toutes les techniques, que chacun d'entre nous file pour son propre compte une coque protectrice de raisonnements, de croyances, de représentations familières. L'irruption de toute pensée adverse, de tout fait contondant non prévu au programme, bouleverse cet univers intérieur, déchire l'enveloppe, et par les fissures l'angoisse pénètre à nouveau goutte à goutte... Il faut réajuster, colmater... C'est une opération pénible pour les individus comme pour les collectivités, et qui le devient davantage avec les habitudes prises, les effets de cette loi du moindre effort qui tend à développer le goût d'un certain confort mental. A ce stade, l'évocation d'un certain mystère n'est plus tolérée que sous une forme édulcorée, inoffensive, divertissante... Littéraire par exemple.

Il semble que dans le mur orgueilleux des certitudes contemporaines, le faisceau percutant des faits dits paranormaux creuse justement des brèches insidieuses. Ils ne « collent » absolument pas avec les décors en place, ils ne rentrent pas dans les tiroirs, ils paraissent surgir d'un autre âge, ils sont, en un mot, regrettablement *gênants*. Chacun pressent en effet que si l'authenticité d'un seul de ces faits peut être admise, tout doit être remis en question. Au moment précis où la civilisation moderne, armée de son formidable arsenal de raisonnements, d'outils et de robots, pense enfin atteindre à la domination technique d'un monde d'abord entrevu par Copernic, on conçoit qu'un tel bouleversement apparaisse inopportun. On exorcise donc ce mystère là par les moyens classiques dont le plus répandu est l'inattention systématique. Pas de pires sourds, comme dit l'autre...

Cependant il y a toujours eu, et il y aura toujours des esprits frondeurs qui négligent l'opportunité, ont le goût de la connaissance pour la connaissance et l'ambition d'effectuer des synthèses. A ce petit jeu dangereux, ils acquièrent généralement, comme dans la chanson de Brassens, la « mauvaise réputation ». C'est tout juste s'ils ne partagent pas la réprobation qui s'attache aux traîtres. Et dans un sens il est exact qu'ils trahissent le conformisme de leur propre temps. Seulement ils préparent aussi le lit de l'avenir.

Des réflexions aussi variées peuvent surgir à la lecture d'un livre comme « *Le sang peut-il vaincre la mort ?* », d'H. Larcher, dont Jacques Bergier a récemment signalé la parution aux lecteurs de « *Fiction* », dans la nouvelle collection Gallimard intitulée « *Aux frontières de la science* ». Le sujet en est insolite : il s'agit d'une étude critique consacrée à des états de conservation des corps morts, tels qu'ils apparaissent à travers de multiples témoignages empruntés pour la plupart à l'hagiographie chrétienne, à propos desquels l'auteur hasarde des hypothèses pleines d'audace, et parfois de grandeur, sur le phénomène de la mort, au fond si peu étudié jusqu'à présent, sur certains « mouvements » mystérieux des tissus et du sang, sur les modes d'incarnation de l'Esprit. C'est dire que ce livre est écrit par un spiritualiste, qui ne se cache pas de l'être, et au surplus ne s'est guère préoccupé d'être « habile ». C'est sympathique dans un sens, mais parfois regrettable, et l'auteur aurait pu, croyons-nous, éviter assez facilement, dans sa forme, de présenter un flanc trop large à quelques critiques. Cette lecture irritera sans doute tout lecteur de tendance matérialiste, pour utiliser ce terme indécis. Il fera peut-être « hurler les scientifiques » — ou du moins certains d'entre eux — pour reprendre l'expression de Jacques Bergier, qui paraît avoir une faible opinion de la sérénité « du même nom », mais dans son ensemble le livre, justement, ne laissera pas indifférent. C'est une originale (et courageuse) tentative d'élagage au sein d'une jungle à peu près inexplorée et l'auteur tâche de forger les outils des investigations futures. Tout compte fait, un travail de pionnier.

« Rien n'est au-dessous de la science, ni au-dessus d'elle », pensait Bacon. « La sorcellerie, les rêves, les prédictions, les communications télé-

pathiques, les phénomènes psychiques, en général, doivent être soumis à son examen, car on ne sait pas dans quel cas et jusqu'à quel point les effets attribués à la superstition participent de causes naturelles »...

Plaise au... au Ciel... que beaucoup de nos contemporains, après trois siècles de progrès, aient de la Science, de la Science avec un grand S, une conception aussi large que celle d'un philosophe du XVIe.



Revue des Livres

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Je n'ai que des compliments à adresser à Stefan Wul pour son troisième roman « *Rayons pour Sidar* » (Fleuve noir), synthèse en tout point réussie du *space-opera* dans ce que ce genre a de meilleur, du roman d'aventures de S.-F. et de *suspense*. Le sujet en est très simple — c'est le récit des efforts d'un savant terrien et de son robot, fait à son image, pour sauver Sidar, planète colonisée par les hommes, de l'occupation par les Xressiens. Scénario très mince, comme on le voit, mais que l'auteur a su « meubler » d'une façon tout à fait étonnante, grâce à une imagination qui, comme je le disais dans une précédente chronique, me fait penser qu'à l'heure actuelle Wul se place au tout premier rang de nos auteurs d'A. S. Vous aurez certainement compris, après cela, que c'est un roman que je vous recommande chaleureusement.

J'ai apprécié « *La mort de la vie* », de Jimmy Guieu (Fleuve Noir), qui pose d'une façon aiguë le problème des expériences nucléaires. Doit-on les poursuivre alors qu'elles chargent l'atmosphère d'éléments radioactifs susceptibles de contaminer le monde et de provoquer avec le temps la disparition ou, tout au moins, la mutation de l'espèce humaine? Comme dans tous ses ouvrages, l'auteur prend dès le départ le taureau par les cornes et se prononce implicitement et explicitement contre les explosions de bombes A, H et autres. Quant à son roman, c'est le récit des aventures d'un groupe d'hommes sélectionnés pour faire partie de la « nouvelle humanité » une fois que l'ancienne aura péri. Du mouvement et du suspense à chaque chapitre, style simple et direct, lecture facile.

« *L'homme des deux mondes* » (Man of two worlds), de Vargo Statten (Fleuve Noir), nous conte l'étrange aventure d'un sujet de Sa Gracieuse Majesté britannique qui, au cours de ce qu'on pense être un orage, se trouve brusquement « dédoublé », la moitié de ses cellules demeurant sur Terre, alors que l'autre se trouve transportée sur Mars. Comme la liaison « intellectuelle » est maintenue entre les deux « êtres », Walter Cardish parvient à prévenir une colonisation de notre planète par les Martiens, après avoir joué, pendant quelque temps, le métier de voyant extra-lucide, ceci grâce à des appareils martiens qui permettent de voir l'avenir. Une production standard pleine d'imagination, et qu'on lit avec un intérêt soutenu.

ANGOISSE

« *Je suis un autre* », de Kurt Steiner (Fleuve Noir), nous retrace les malheurs d'un jeune antiquaire, François Ménard, qui, à la suite de l'achat dans une vente aux enchères d'un mystérieux prisme vert, sent sa personnalité se dédoubler, avec la circonstance aggravante que non seulement son « double » est capable de se matérialiser mais qu'encore c'est un criminel né. Le roman est bien conçu et bien bâti et l'auteur a bien su distiller l'atmosphère d'angoisse jusqu'à la page finale.

Des lecteurs ont récemment écrit à la revue pour se plaindre du retard avec lequel étaient analysés certains ouvrages d'anticipation, en particulier ceux du Rayon Fantastique. Je comprends très bien leurs doléances et suis le premier à regretter ces retards. Malheureusement, le critique est tributaire de ce qu'on appelle les « Services de presse » c'est-à-dire de l'expédition des ouvrages qu'il reçoit. Or, il se trouve que, pour une raison inexplicable (réorganisation dudit service peut-être ?), je n'ai reçu les trois romans analysés le mois dernier que PLUSIEURS SEMAINES *après leur sortie dans le commerce. Et comme, d'autre part, cette chronique est rédigée six semaines avant sa publication...*

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

« *L'homme qui rétrécit* » (The shrinking man) est à la fois l'œuvre la plus décevante de Richard Matheson et le moins bon livre publié dans la collection « Présence du Futur » (Denoël). Il y a un an et demi, j'écrivais ici mon enthousiasme pour l'étonnant « *Je suis une légende* ». Depuis ce temps, « *Fiction* » a publié une série de nouvelles de Matheson dont certaines ont été très discutées (notamment « *La robe de soie blanche* », cette histoire ultra-sophistiquée d'une fillette vampire), mais qui toutes portaient la marque de son talent singulier. J'avoue par contre retrouver peu de chose de ce talent dans « *L'homme qui rétrécit* », roman bien fait (« bien torché » plutôt, avec ce que le terme implique de savoir-faire exercé dans le vide), mais dénué à un point navrant d'inspiration et de souffle.

Il serait vain de blâmer Matheson ou de conclure à une baisse de ses qualités. Il suffit de savoir ce qui s'est produit : le roman a été conçu directement *pour le cinéma,* Hollywood en ayant acheté au préalable le synopsis fait « sur mesure ». Aucun écrivain, même désintéressé, ne laisserait passer une telle occasion. Et à notre époque, ce n'est plus mal porté de « prostituer » son talent. Je suis d'ailleurs ravi à l'idée que Matheson a dû probablement gagner bien davantage avec ce seul livre qu'avec tout ce qu'il avait écrit auparavant. Il a donc presque tout sacrifié à l'optique du cinéma, notamment les effets de terreur ou de suspense uniquement visuels. Mais si cette aventure est peut-être frappante transposée en images, littérairement elle laisse froid.

C'est que Matheson s'est attaqué là à un thème que d'autres — bien avant lui et beaucoup mieux que lui — avaient su rendre captivant. Le prototype du genre reste bien sûr « *Un homme chez les microbes* » de Maurice Renard. Mais la plus belle mouture de ce sujet est un roman à peu près inconnu d'un auteur inexplicablement disparu de la circulation depuis : c'est « *La chute dans le néant* » de Marc Wersinger, qui parut en feuilleton il y a une dizaine d'années dans « *Le Figaro* » et fut ensuite publié aux éditions du Pré aux Clercs. La comparaison entre le roman de Wersinger et celui de Matheson est écrasante pour ce dernier.

Le plus curieux est de voir Matheson, d'ordinaire si économe de mots, pour la première fois de sa vie tirer à la ligne. Les tribulations du héros réduit à quelques centimètres dans la cave, qui constituent la moitié du livre, ne sont faites que de répétitions lassantes d'effets étirés en longueur. Le reste est meilleur parce que d'ordre psychologique. On y voit l'homme qui rétrécit aux prises avec la vie de tous les jours, au temps où sa taille n'est pas encore devenue monstrueusement petite. Réactions de son entourage, rapports de plus en plus humiliants avec sa femme, mésaventure avec un homosexuel qui le prend pour un garçonnet, exacerbation de sa sexualité devant l'objet de celle-ci devenue géante et inaccessible, désirs troubles pour une adolescente, amours avec une naine... On voit que le côté frelaté a été soigneusement entretenu. Matheson s'en tire avec art et, visiblement, on sent que c'est là seule chose qui l'a amusé. (Celle aussi sur laquelle le cinéma aura glissé !) C'est grâce à cela que le roman acquiert de l'intérêt (1).

⁂

Sous le titre peu indiqué de « *L'aventurier de l'espace* » et une couverture évoquant un illustré pour enfants de douze ans, le « Rayon Fantastique » (Hachette) nous offre une sélection des deux recueils de Catherine L. Moore : « *Shambleau and others* » et « *Northwest of Earth* ». En fait, l'éditeur a choisi, sur le total de quatorze nouvelles des deux volumes, toutes celles qui ont trait au héros principal de l'auteur : Northwest Smith — soit huit nouvelles, sans compter la plus fameuse d'entre elles : « *Shambleau* », déjà parue dans l'anthologie « *Escales dans l'infini* » (même collection).

---

(1) Après avoir rédigé ces lignes, j'ai eu l'occasion de voir le film en avant-première (il sera sorti à Paris quand elles paraîtront). Il faut bien dire que le talent de Matheson sort grandi de la confrontation, car le livre apparaît excellent, en regard de cette piteuse mouture cinématographique ! Conclusion : je vous conseille encore de le lire.

Cet ouvrage curieux à plus d'un titre est à recommander à tous ceux qui fuient les recettes toutes faites. Il n'est pourtant tout entier que l'exploitation d'une recette unique — mais l'important est que cette recette soit très personnelle. Imaginez un mélange de Flash Gordon et de Lovecraft, avec un relent du célèbre « *She* » de Rider Haggard, le tout sur le mode épique, et vous aurez une faible idée de la « manière » de l'auteur. La S. F. sert à Catherine Moore de prétexte à écrire des histoires d'horreur au son neuf et à l'envergure cosmique. On peut dire en somme qu'elle a inventé un genre : la science-fiction légendaire. Mars et Vénus telles qu'elle nous les peint, au temps des navigateurs de l'espace, ne sont que le cadre commode permettant de susciter des divinités, des démons et des monstres inimaginables dans toute autre perspective.

Ce qui frappe avant tout, c'est le caractère violemment névrosé de ces histoires. On y décèlera sans peine, derrière nombre d'effets d'horreur, une sorte de pornographie quintessenciée unique en son genre. Ainsi le « clou » de chaque histoire est la description toujours variée des sensations littéralement orgastiques de Northwest Smith, lors d'un accouplement matériel ou mental avec un monstre de préférence féminin et suprêmement beau, en même temps que suprêmement horrible. L'originalité de Catherine Moore est en effet d'avoir substitué à la monstruosité de la laideur, qui était avant elle l'apanage de Lovecraft, une monstruosité de la beauté.

La beauté est d'ailleurs le leitmotiv de ces récits. Outre les monstres, ils sont remplis d'héroïnes au charme fatal et surhumain, que l'auteur dépeint avec complaisance. Et dans l'absolu, on arrive au thème de « la beauté dont la vue rend fou ». Ainsi dans « *La soif noire* », où nous voyons une sorte de vampire qui se nourrit de beauté, en « cultivant » des femmes toujours plus belles dont le spectacle est une torture insoutenable pour un esprit humain. Devant une telle obsession, on peut se plaire à imaginer en Catherine Moore une personne très laide et passablement refoulée... (Supposition évidemment gratuite de ma part.)

Pour la puissance d'évocation, Catherine Moore dans ses meilleurs récits n'est absolument pas inférieure à Lovecraft. Leurs styles respectifs d'ailleurs ne sont pas sans présenter des ressemblances. Mais Catherine Moore apporte à ses descriptions nourries un art du détail plus spécifiquement féminin. Ses histoires sont construites comme des tapisseries, où des motifs entrelacés se chevauchent dans un flamboiement géométrique de lignes. Il y a là un art certain.

En revanche, Catherine Moore semble avoir une imagination plus limitée que Lovecraft. D'abord elle est incapable de bâtir une intrigue ; aucun de ses récits ne possède d'action à proprement parler. Ce ne sont que des suites de tableaux, magnifiquement brossés mais extrêmement statiques. Ensuite, tous sont bâtis sur le même canevas, d'où un effet de répétition qui serait lassant à la longue si les dernières histoires n'étaient, par chance, les meilleures du volume. Ce canevas est simple, sinon simpliste : à la suite d'une circonstance banale — en général une rencontre avec une femme — Northwest Smith est plongé dans un monde « en dehors » (monde onirique, monde adjacent, monde sur un autre plan du temps ou de l'espace, etc.) ; il y rencontre des objets d'étonnement et de terreur ; et il se trouve en fin de compte face à face avec l'Innommable, en parvenant à s'échapper *in extremis.*

Sur cette trame, Catherine Moore brode des variations savamment diversifiées. Il arrive pourtant qu'elle reprenne froidement le thème d'une histoire antérieure. Ainsi, « *Yvalla* » apparaît comme un remake de « *Shambleau* », où la Méduse est remplacée par Circé.

Que sur ces données stéréotypées elle parvienne à ce degré de beauté hallucinatoire est la meilleure preuve de son talent. Un talent qui sans doute est le plus étrange que la S. F. ait produit en un quart de siècle d'imaginations délirantes. A ce seul titre, il mérite d'être apprécié.

HORS-SERIE

Le Terrain Vague vient de publier un nouveau recueil de Marcel Béalu : « *Les messagers clandestins* ». Le

volume est digne de son auteur. Il est bon qu'un écrivain soit lui-même au point de ne pouvoir être confondu avec un autre. C'est le propre des créateurs. Je n'ouvre jamais un livre de Béalu sans m'y retrouver une fois pour toutes en pays de connaissance. Dire de lui qu'il fait « du Béalu » serait encore au-dessous de la vérité. Ces courts récits à l'éclat d'onyx qu'il sécrète sont les facettes d'un unique univers. Autant de facettes vitrifiées, autant de petits miroirs durs qui reflètent une réalité insondable. Et ce monde est à l'envers comme le nôtre est à l'endroit.

Béalu tisse ses contes comme l'épeire diadème tisse éternellement sa toile inchangeable. Ce monde qu'il nous transmet, comme de derrière la paroi d'une vitre translucide, est un peu celui d'un dormeur qui ferait 365 fois par an le même rêve mais sous des formes différentes. Car de même que chaque heure du jour, chaque coulée de soleil modifient l'aspect de la toile d'araignée, Béalu varie à l'infini l'éclairage qu'il projette sur les visions engendrées par lui.

Si jamais le mot « onirique » eut un sens, c'est à son œuvre qu'il conviendrait d'être appliqué. Ses contes ont la gratuité, la cruauté, l'incongruité, la beauté des rêves — et des rêves qui menacent de tourner en cauchemars. Ils en ont aussi le vide et la fausseté trompeuse. Il n'y a pas plus morne en définitive que ce monde, avec ses personnages et ses décors qui ont l'air respectivement de carton et de papier peint. Mais Béalu, qui écrit des tranches de rêves comme d'autres des tranches de vie, les sertit amoureusement, en orfèvre, et les découpe en lanières cinglantes qui zèbrent l'imagination. C'est le secret de la fascination qu'exercent ses inquiétants fantoches. Lisez ce recueil pour vous en convaincre.

Alain Dorémieux.

●

DIVERS

Le livre du mois est « *Le miroir de la magie* » de Kurt Seligmann (Fasquelle et le Club du Meilleur Livre). M. Kurt Seligman est peintre surréaliste, membre éminent de la Société Fortéenne, érudit, et esprit curieux. Dans son livre, admirablement présenté avec des illustrations magnifiques et une remarquable postface de Robert Amadou, il passe en revue la magie dans le monde occidental, des Chaldéens jusqu'à nos jours.

Ce livre est écrit avec scepticisme mais avec sympathie. C'est une attitude voisine de celle de quelques-uns de nos meilleurs auteurs, comme par exemple Leslie Bigelow, dont on se rappellera l'admirable nouvelle « *L'apprenti sorcier* », ou encore Poul Anderson : « *L'émissaire* », « *Superstition* », « *Opération Efrit* » (cette dernière à paraître prochainement). L'érudition de M. Seligmann est extraordinaire. De plus, chose extrêmement rare chez les gens qui s'intéressent à la magie, il a un sens de l'humour fort aigu. Il ne manque pourtant pas de pitié ni de compréhension, et il prend toujours le parti des persécutés, ce qui est extrêmement sympathique. Son ouvrage est d'une richesse extraordinaire, pleinement comparable au beau livre sur la science antique et médiévale dont j'ai récemment parlé. C'est encore un de ces livres que tous nos auteurs devraient posséder et où nos lecteurs trouveront le climat fantastique des meilleures nouvelles de « *Fiction* ».

Autre ouvrage remarquable, qui à mon avis mérite aussi bien d'être traité comme un essai que comme un recueil de nouvelles : « *$E = Mc^2$* », de Pierre Boulle (dont I.B. Maslowski a déjà parlé par ailleurs le mois dernier).

On peut trouver peut-être, sur le plan littéraire, l'affabulation de ces nouvelles un peu mince et certains incidents invraisemblables. Mais, considéré comme essai et comme satire sociale, je trouve ce livre excellent. La première nouvelle en particulier : « *Les Luniens* », et la dernière : « *$E = Mc^2$* », sont des excursions étonnantes dans des mondes possibles.

Je ne sais pas si Pierre Boulle connaît assez la science-fiction pour avoir le concept des univers parallèles au nôtre, où les événements ont évolué d'une autre façon. Il en décrit en tout cas un proprement merveilleux dans le récit « *$E = Mc^2$* ».

Il s'agit d'un univers où l'application de la formule d'Einstein aux bombes A et H n'a jamais été réalisée. Par contre on a réalisé l'application

inverse : la conversion de l'énergie cosmique en matière.

Einstein et quelque autre savant réussissent à canaliser l'énergie des rayons cosmiques et à faire apparaître à partir du néant des fleurs d'uranium. Ces fleurs tombent sur... Hiroshima avec des résultats tout aussi catastrophiques que la bombe A. Ce petit chef-d'œuvre d'ironie à lui seul justifie largement l'achat de ce livre.

Signalons dans une collection pour la jeunesse deux excellents romans de science-fiction : « *Les monstres de l'espace* » et « *Le masque de jade* », tous deux de Henri Vernes (collection Marabout Junior).

Et, pour terminer le tour d'horizon français, signalons que le nouvel ouvrage de Michel de Saint-Pierre, « *Les écrivains* », contient de nombreuses allusions compréhensibles seulement pour les initiés. Ce n'est pas dévoiler un secret que de faire savoir que l'auteur des « *Aristocrates* » est un des nôtres. On ne s'étonnera donc pas que l'héroïne des « *Ecrivains* » s'appelle Eve Shambleau, ni qu'un autre personnage soit en train d'écrire une biographie du signataire de ces lignes, en insistant sur la dernière période, celle où il était devenu fou à force d'essayer de reproduire la vie à partir de colpoïdes et de coacervats.

A l'étranger, deux événements sensationnels : un article du « *Journal of Atomic Scientist* » de février : « *Pourquoi les savants lisent-ils la science-fiction* », et une préface incendiaire à l'édition russe de « *Fahrenheit 451* » de Bradbury. J'espère pouvoir vous donner prochainement des extraits de ces documents.

Jacques BERGIER.

Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

ASIMOV (Isaac). — Fondation. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... 225 fr.

BOULLE (Pierre). — E = Mc. 2. *Julliard.* 540 fr.

GUIEU (Jimmy). — La mort de la vie. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

GUIEU (Jimmy). — Le règne des mutants. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

RICHARD-BESSIÈRE (F.). — Création cosmique. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* ...... 240 fr.

STATTEN (Vargo). — L'homme de deux mondes. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* ...... 240 fr.

WUL (Stefan). — Rayons pour Sidar. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

FANTASTIQUE

MATHESON (Richard). — L'homme qui rétrécit. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* .... 500 fr.

MOORE (Catherine L.). — L'aventurier de l'espace. Coll. « Rayon Fantastique ». *Hachette* .... 225 fr.

EPOUVANTE

STEINER (Kurt). — Je suis un autre. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

BERKELEY (E.-C.). — Cerveaux géants, machines qui pensent. *Dunod* .... 1.450 fr.

HOYLE (Fred). — Aux frontières de l'astronomie. *Corrêa* .... 1.800 fr.

LARCHER (Hubert). — Le sang peut-il vaincre la mort ? Coll. « Aux frontières de la science ». *Gallimard* .... 950 fr.

SELIGMANN (Kurt). — Le miroir de la magie. *Fasquelle* .... 3.200 fr.

SINNOTT (Edmund W.). — La biologie de l'esprit. Coll. « Aux frontières de la science ». *Gallimard* .... 690 fr.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

(Livres en langue anglaise)

AVIS IMPORTANTS

1° Seuls sont disponibles les titres dont la liste suit. Cette dernière annule automatiquement chaque mois toutes les listes des numéros précédents. Les ouvrages qui n'y sont pas mentionnés sont épuisés jusqu'à nouvel ordre. Vous ne pouvez donc commander de titres actuellement supprimés de cette liste; il nous serait impossible de vous les procurer;

2° Vous avez tout intérêt à commander rapidement les nouveaux titres du mois. Devant le grand nombre des commandes, il arrive en effet que les titres les plus demandés soient presque aussitôt épuisés, et de longs délais sont souvent nécessaires avant qu'ils soient disponibles de nouveau;

3° Nos prix s'entendent frais d'envoi et de recommandation compris; paiement à la commande seulement (voir bon, page 133);

4° Les livres disponibles sont fournis dans un délai minimum de dix jours après réception de la commande;

5° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

6° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes en l'indiquant sur feuille séparée et en ajoutant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

94 THE CURRENTS OF SPACE (30). Isaac Asimov. 220 F

106 JACK OF EAGLES (41). James Blish. 230 F

85 THE SWORD OF RHIANNON (38). Leigh Brackett. 725 F

39 TWILIGHT OF REASON (31). Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29). Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34). Arthur C. Clarke. 310 F

44 HERO'S WALK (32). Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37). Jon J. Deegan. 190 F

35 BEYOND EDEN (31). David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36). David Duncan. 310 F

115 THE 21th CENTURY SUB (42). Frank Herbert. 310 F

12 THE SECRET MASTERS (29). Gerald Kersh. 310 F

86 SPACE FRONTIERS (38). Roger Vernon Lee. 220 F

116 THE GREEN MILLENIUM (42). Fritz Leiber. 310 F

13 SPACE PLATFORM (29). Murray Leinster. 220 F

10 VOYAGE TO VENUS (29). C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30). C. S. Lewis. 230 F

31 WORLD OUT OF MIND (30). J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34). Charles Eric Maine. 230 F

77 BRIGHT PHOENIX (36). Harold Mead. 310 F

93 THE BIG BALL OF WAX (39). Stephen Mead. 310 F

5 BRING THE JUBILEE (28). Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32). F. Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35). F. Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29). Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36). Lester del Rey. 310 F

23 THE METAL EATER (29). R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28). Curt Siodmak. 310 F

112 ROGUE QUEEN (42). L. Sprague de Camp. 230 F

52 FORBIDDEN PLANET (33). W. J. Stuart. 310 F

74 WORLD AT BAY (36). E. C. Tubb. 190 F

33 TIME MASTERS (30). Wilson Tucker. 220 F

99 THE CITY IN THE SEA (40). Wilson Tucker. 230 F

98 THE WEAPON SHOPS OF ISHER (40). A. E. Van Vogt. 230 F

89 TO LIVE FOREVER (38). Jack Vance. 310 F

14 MESSIAH (29). Gore Vidal. 310 F

110 STAR BRIDGE (42). Jack Williamson et James Gunn. 310 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34). Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32). John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33). John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30). Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33). Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32). Anthony Boucher. 310 F

55 STAR SHINE (33). Fredric Brown. 220 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35). Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29). Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35). C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
H. Kuttner et C. L. Moore. 310 F

109 JUDGMENT NIGHT (41).
C. L. Moore. 1 000 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

105 E PLURIBUS UNICORN (41).
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. 310 F

88 THE HUMAN ANGLE (33).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. 220 F

95 AWAY AND BEYOND (39).
A. E. Van Vogt. 220 F

96 THE SEEDS OF TIME (39).
John Wyndham. 930 F

114 TALES OF GOOSEFLESH AND LAUGHTER (42).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE (33). 800 F

38 POSSIBLE WORLDS OF S. F. (31). 725 F

68 STAR S. F. STORIES n° 1 (35). 310 F

42 STAR S. F. STORIES n° 2 (32). 310 F

34 STAR S. F. STORIES n° 3 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

50 THE BEST S. F. STORIES (1st serie) (33). 655 F

91 THE BEST S. F. STORIES (2nd serie) (39). 725 F

113 THE BEST S. F. STORIES (3rd serie) (42). 725 F

37 THE YEAR'S BEST S. F. NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

FANTASTIQUE

9 DARK GATEWAY (28).
Jonathan Burke. 230 F

117 THE SHRINKING MAN (42).
Richard Matheson. 310 F

111 THE MOON POOL (42).
Abraham Merritt. 310 F

73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F

97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30).
Chas Addams. 1 300 F

57 ADDAMS AND EVIL (34).
Chas Addams. 1 550 F

71 THE MAD READER (35). 310 F

81 MAD STRIKES BACK (37). 310 F

90 INSIDE MAD (38). 310 F

104 UTTERLY MAD (41). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31).
J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

118. THE PAWNS OF NULL-A. A. E. Van Vogt. (Ace.) 310 F.

Dans l'œuvre de Van Vogt, ce roman représente un des sommets. Mieux construit que « Le monde des A *», il en reprend l'action au lendemain même de la victoire de Gilbert Gosseyn et nous introduit au sein de l'empire galactique responsable des premiers avatars advenus au héros. Face à des adversaires déconcertants, Gosseyn, malgré sa brillante formation sémantique, est sur le point de succomber et seule l'apparition finale de l'inattendu metteur en scène cosmique de cette grandiose épopée parviendra à éclairer la volontaire complication qui enveloppe l'intrigue des deux ouvrages. Un livre essentiel qu'aucun amateur ne doit manquer.*

119. SLAVE SHIP. Frederik Pohl. (Ballantine.) 310 F.

Les lecteurs de « Fiction *» connaissent tous Pohl, un des plus brillants représentants actuels de la S. F. américaine. En lisant ce roman ils ne seront pas déçus. L'humour propre à l'auteur se mêle constamment à des situations imprévisibles et il fallait un écrivain de la classe de Pohl pour tirer d'aussi irrésistibles effets d'un thème comme celui de la découverte du langage des bêtes. (Déjà disponibles du même auteur, en collaboration avec C. M. Kornbluth :* « Search the sky », *n°* 45; « Gladiator-at-law », *n°* 65.)

120. TALES FROM THE WHITE HART. Arthur C. Clarke. (Ballantine.) 310 F.

Tous ceux qui apprécient le canular spirituel seront ravis par ce nouveau recueil de Clarke. En une suite de nouvelles ayant toutes pour cadre l'auberge du « White Hart » (équivalent londonien célèbre de feue « La Balance » à Paris, pour les initiés), le maître de la science-fiction anglaise nous conte avec un sérieux apparent force galéjades d'une drôlerie inventive remarquable. Vous découvrirez avec ce livre un nouvel aspect du talent de Clarke. (Déjà disponibles du même auteur : « Expedition to Earth », *n°* 4; « Earthlight », *n°* 18; « Prelude to space », *n°* 62; « Reach for tomorrow », *n°* 68.)

121. HELL'S PAVEMENT. Damon Knight. (Lion.) 310 F.

Livre exclusivement réservé à ceux qui apprécient la richesse d'inventions et les concepts déconcertants dans leur logique. (L'idée extraordinaire de « l'Analogue », à elle seule, justifie l'achat de ce volume.) Avec Tenn, Knight est un des rares auteurs américains capables de donner un relief inattendu à un thème connu. Vous avez pu récemment lire de lui dans « Fiction *» l'admirable «* Tu ne tueras point... *».*

122. THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES. 4th série. (Grayson & Grayson.) **725 F.**

Voici, après les trois précédentes, l'avant-dernière anthologie annuelle de la science-fiction anglo-saxonne. Ce livre, par la richesse de ses idées comme par le renouveau de traitement des thèmes classiques, est une irréfutable démonstration de la constante vitalité de la science-fiction. Vous y découvrirez des contes de Leinster, Wyndham, Leiber, Russell, Temple, etc.

123. SNOW FURY. Richard Holden. (Perma.) **310 F.**

Sur un sujet peu traité, cet auteur jusqu'alors inconnu dans le genre s'est taillé un considérable succès personnel. En utilisant l'idée des variations brutales de climat et des perturbations en résultant pour toute l'humanité, il a composé un passionnant roman.

124. THE SECOND GHOST BOOK ANTHOLOGY. Cynthia Asquith. (Pan.) **270 F.**

Lorsqu'on regarde de plus près le folklore des nations anglo-saxonnes, on se rend compte avec étonnement que le thème des fantômes, que l'on pourrait croire définitivement épuisé, réserve encore d'agréables surprises. Pour vous en assurer, il vous suffira de lire cette excellente anthologie d'une des grandes spécialistes de la question.

125. OMNIBUS OF SCIENCE-FICTION. (Berkley.) **310 F.**

Ce sublimé d'anthologie, puisqu'il s'agit d'une sélection tirée de l'énorme anthologie de Groff Conklin, représente le dessus du panier d'un recueil qui représentait déjà un important échantillonnage de la meilleure science-fiction anglo-saxonne. Il est donc inutile de vous en vanter les considérables qualités.

126. THE GREEN QUEEN. Margaret Saint-Clair.
127. THREE THOUSAND YEARS. Thomas Mac Calvert.
(Ace double novels.) **310 F.**

Devant le grand succès remporté par le premier roman de Margaret Saint-Clair (« Agent of the unknown »*), voici maintenant un nouveau livre signé d'elle. Vous y touverez toutes les qualités qui vous ont séduits dans les œuvres précédentes de l'auteur, que ce soit dans *« Fiction »* sous le pseudonyme d'Idris Seabright ou sous ce présent nom de plume. Accompagnant ce titre, vous pourrez lire un des classiques les plus représentatifs de la période « héroïque » de la littérature d'anticipation.*

128. SEVEN FOOTPRINTS TO SATAN. Abraham Merritt. (Avon.) **310 F.**

Un des meilleurs ouvrages d'un auteur qui mérite d'être placé sur le même plan que Lovecraft. Le suspense, le fantastique et l'aventure s'y mêlent de façon à enchanter l'imagination. Le roman fut massacré en français voici déjà quelques années, sous un titre ridicule : « Le docteur maudit » *(on ne peut en effet parler de traduction pour une aussi plate adaptation d'un texte où on avait en outre pratiqué d'énormes coupures). Il est obligatoire pour tout lecteur sérieux de relire dans son admirable texte original la version intégrale de ce chef-d'œuvre. (Déjà disponible du même auteur :* « The moon pool », *n°* 111.)

RAPPELS

1° Titres précédemmént épuisés et de nouveau disponibles.

Vous pouvez de nouveau commander à partir de ce mois :

96 THE SEEDS OF TIME (John Wyndham).

49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE.

2° Titres nouvellement épuisés.

Vous ne pouvez plus commander à partir de ce mois :

108 THE BIG JUMP (Leigh Brackett).

107 SOLAR LOTTERY (Philip K. Dick).

92 MANY DIMENSIONS (Charles Williams).

28 REVOLT IN 2100 (Robert Heinlein).

84 NORTHWEST OF EARTH (C. L. Moore).

26 MONSTER RALLY (Chas Addams).

3° Titres en voie d'épuisement.

Hâtez-vous si vous désirez commander :

109 JUDGMENT NIGHT (C. L. Moore).

85 THE SWORD OF RHIANNON (Leigh Brackett).

97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (Dingwall et Langdon-Davies).

“ C’EST A DIRE ”

Vous venez de vivre un trimestre rempli d’événements lourds de conséquences : avez-vous eu le temps, préoccupés par vos affaires et par la vie trépidante de 1957, de survoler l’actualité pour saisir le sens et la vérité des faits ?

Une brillante équipe de journalistes, de spécialistes et d’hommes de lettres répond NON. Elle pense que l’honnête homme du xxᵉ siècle ne peut plus faire le point par ses propres moyens. Pour lui, elle a créé « C’EST A DIRE ».

Après six mois d’existence, « C’EST A DIRE » est devenue l’une des meilleures et des plus luxueuses revues d’information générale du monde. Elle a pris chez les hommes d’affaires des cinq continents, dans tous les ministères, dans toutes les ambassades, une position primordiale. En France, cent mille personnes la lisent et la commentent chaque mois. « C’EST A DIRE » est sur le bureau de chaque homme d’action, au foyer de chaque femme à la page, dans les documents de chaque intellectuel.

(« C’EST A DIRE » est en vente, en France et en Afrique du Nord, chez tous les marchands de journaux).

En vous recommandant de cette revue, vous pourrez recevoir un spécimen gratuit. Une réduction de 10 % sur l’abonnement d’un an vous sera consentie.

Au sommaire du numéro 7 vous trouverez, entre autres, les articles suivants:

— Quels sont les interlocuteurs valables en Algérie ?
— Existe-t-il un noyautage communiste important dans les grandes entreprises nationalisées ?
— Les banques suisses et les Finances internationales.
— Munich.
— La Chine deviendra-t-elle un pays industriel ?
— J.-J. Servan Schreiber peint par lui-même, d’après son « Témoignage ».

Ainsi que les rubriques habituelles sur la France, l’Etranger, les Lettres, les Arts, etc.

« C’EST A DIRE », 18, rue d’Enghien, Paris-10ᵉ.



L'écran à quatre dimensions

UN MONSTRE JAPONAIS

par F. HODA

Les monstres préhistoriques n'ont pas fini d'envahir les écrans et de hanter les cerveaux des cinéastes à court d'idées « géniales ». Si George Stevens dispose de milliards pour réaliser un film-fleuve aussi sec qu'un torrent d'Asie en plein été, les amateurs de Science-Fiction, eux, font appel à une autre sorte de gigantisme, moins onéreux celui-là, puisqu'il est basé sur les truquages. Mais jusqu'ici Hollywood apparaissait comme l'unique capitale des petites répliques en matière plastique d'animaux prenant dans les salles des proportions gigantesques. Voilà que Tokyo lui fait concurrence! Avouons-le tout de suite, sur le plan du truquage le travail japonais vaut et parfois dépasse celui des spécialistes américains. Toutefois, « *Godzilla* » ne m'a pas tout à fait « emballé ».

De quoi s'agit-il? Des navires disparaissent en pleine mer toujours au même endroit sans qu'on puisse déterminer la cause de ces accidents. Après de longues (trop longues et ennuyeuses) enquêtes on découvre « l'incroyable » vérité : les expériences atomiques ont réveillé ou plutôt énervé un monstre préhistorique qui vivait dans les profondeurs de l'océan. Fin de la première partie. La deuxième raconte l'histoire de la lutte contre le monstre. Inutilité des armes classiques, etc.

Comme on le voit, il n'y a là rien de nouveau. Sans remonter au « *Monde perdu* » (1925) ou à « *King Kong* » (1932), nos lecteurs se rappelleront de récents films américains. Et d'abord, dans « *Le monstre des temps perdus* » (1953) d'Eugène Lourie (1), l'histoire débutait de la même façon : les truquages concernant les sinistres maritimes étaient plus convaincants qu'ici. Comme dans « *Le monstre vient de la mer* » (1955) de Robert Gordon (1), les expériences atomiques dérangent l'animal et le poussent vers les rivages. Comme dans « *Des monstres attaquent la ville* » (1954) de Gordon Douglas (2) et « *Tarentula* » (1955) de Jack Arnold (3), les expériences atomiques (guerrières ou scientifiques) ont donné des propriétés nouvelles aux animaux. Comme dans « *Le monstre magnétique* » (1954) de Curt Siodmak (4) et bien d'autres films du genre, il s'agira de découvrir des moyens nouveaux pour se débarrasser du fléau, etc. Ces exemples suffisent amplement pour prouver que les cinéastes japonais ne se sont guère creusé la cervelle pour imaginer leur histoire.

J'ai souvent souligné dans mes comptes rendus le sérieux des problèmes que les auteurs de films de Science-Fiction d'aujourd'hui abordaient implicitement ou explicitement. Tous les scénarios tournant autour de monstres et de radiations atomiques dépassent nécessairement, souvent malgré leurs auteurs, le stade de la récréation et de l'évasion et nous ramènent sûrement au cœur même d'un problème très angoissant, celui d'une destruction du globe, ou en termes religieux, celui de la fin des temps. Ici, le fait que le film nous vient du pays qui eut à subir les effets des premières bombes A augmente encore, si j'ose dire, l'actualité de la situation.

Mais si le travail des techniciens japonais des « effets spéciaux » ne le cède en rien à celui de leurs collègues américains, la construction du scénario et la réalisation manquent par contre de rigueur. Il y a tout au long du récit un mélange de sérieux et d'enfantillage qui font du film de Ishiro Honda une œuvre hybride et

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 7.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 35.
(2) « *Fiction* » n° 15.
(3) « *Fiction* » n° 38.
(4) « *Fiction* » n° 14.

assez mal dirigée. Je ne parle pas de la version française, mais de la bande originale. En effet la version doublée reprend comme base la version américaine qui a ajouté aux films des séquences nouvelles dues au réalisateur Terry Morse. Dans cette dernière version un journaliste américain (joué par Raymond Burr) raconte les événements.

Revenons à l'original. L'enquête est trop longue, et les savants, comme cela arrive très souvent dans ce genre de films, sont linéaires. Quand on voit le vieux savant protester contre la lutte menée par l'armée pour tuer le monstre, on est pris d'une envie de fou rire. « Au nom de la Science », dit-il. « Comment donc! Supprimer ce monstre radioactif, unique spécimen de son genre; il tue des milliers d'êtres et cause d'énormes dégâts? Et puis après? Les progrès de la Science ne valent-ils pas n'importe quel sacrifice? » (*Sic.*) Quant à l'autre savant, le jeune, qui a découvert une arme d'une puissance destructrice formidable, il refuse de l'employer sous prétexte que les hommes pourraient ensuite s'en servir pour détruire l'humanité. Que le monstre détruise impunément et systématiquement tous les hommes ne l'émeut guère. Allons donc! Des enfants de douze ans raisonneraient avec plus de sûreté. Faut-il croire que tous les savants sont des imbéciles? Et comment alors expliquer la soudaine évolution du vieux savant à la fin du film, quand le jeune après avoir détruit ses plans et le monstre, se suicide? Le vieux, à l'instar du savant de « *Them* », mais avec moins de vérité et de logique que lui, s'écrie aux dernières images : « Ils chercheront et trouveront d'autres armes qui réveilleront d'autres monstres... et cette fois ces monstres détruiront sûrement l'humanité entière... » Brrr, ils ne sont pas très gais tous ces savants qui jouent les oiseaux de mauvais augure au lieu de faire entrevoir les seules (que dis-je l'unique) solutions du problème.

Là-dessus, on a greffé une histoire d'amour (compliquée par une situation triangulaire), un Tokyo de pacotille, des autorités bon enfant et tout l'attirail conventionnel hollywoodien du genre (1). Les superstitions des pauvres pêcheurs au début rappellent elles-mêmes les sorcières ou les gitanes des films d'épouvante américains d'avant-guerre. « *Les dieux sont en colère.* » « *Les forces malfaisantes nous guettent...* » « *Nous sommes maudits* », etc.

Seules les scènes où apparaît le monstre atteignent à une certaine grandeur, tout le reste est plat, et souvent inutile. Dans le film de Honda on ne retrouve pas cette poésie que dégageaient quelques monstres anciens ou récents, comme par exemple « *L'étrange créature du lac noir* » de Jack Arnold (2).

GODZILLA (*Godzilla king of the monsters*).

Réalisation : Ishiro Honda. Scénario original : Shigeru Kayama. Adaptation : Takeo Murata et Ishiro Honda. Images : Masao Tamai. Effets spéciaux : Eiji Tsuburaya, Akira Wanatabe, Hiroshi Mukoyama, Kuishiro Kishida. Musique : Akira Hukube. Interprétation : Takashi Shimura, Moko Kochi, Akira Takarada, Akihiko Hirata, Sachio Sakai, Fuyuki Murakami, etc.

---

(1) Poussant l'invitation plus loin, les Japonais viennent de donner une suite à *Godzilla : The Volcano Monster* où Gotzilla lutte contre un autre monstre : Anzilla !

(2) « *Fiction* » nos 22 et 37.



AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A « FICTION »

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	650	800	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an........	1250	1550		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois.......	695	965	905	1175
1 an	1340	1880	1760	2300
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	780	1050	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1520	2060		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	N° 1 à N° 40 incl.	100	110	120
	à partir du N° 41	120	130	140

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, ***ne manquez pas de spécifier*** le type désiré.
Type A - large - Pour les nos 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les nos 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
1 rel.	**55** F	**75** F
2 rel.	**70** F	**93** F
3 rel.	**95** F	**117** F

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C.C.P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles, C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Cinquième année). — Premier semestre 1957. (Nos 38 à 43).

Dépôt légal : 2e trimestre 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.